

LE
THEATRE
ANGLOIS.

THE
ANGLOIS

LE
THEATRE
ANGLOIS.

..... *Non verbum reddere verbo.*

TOME VIII.



A LONDRES,

M. DCC. XLIX.



38
9 6
154

L'ADULTERE
INNOCENT,
COMI-TRAGEDIE
DE
M. SOUTHERNE.

Pelllex ego facta mariti.

Ovid.

Tome VIII.

A



PERSONNAGES.

LE COMTE BAUDUIN.

BIRON, Epoux d'Isabelle, crû mort.

CARLOS, Frere de Biron.

VILLEROY, Amant d'Isabelle.

FREDERIC, Ami de Carlos.

FERNAND, Mari de Julie.

FABIEN, Fils de Fernand.

JACQUELIN, Laquais de Frederic.

SAMPSON, Portier du Comte Bauduin.

LE FILS d'ISABELLE, & de BIRON.

BELFORT, Ami de Biron.

PEDRE, Laquais de Carlos.

ISABELLE.

JULIE, Epouse de Fernand.

VICTOIRE, Fille de Fernand.

LA NOURRICE de Biron.

OFFICIERS, DOMESTIQUES, &c.

La Scene est à Bruxelles.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

*Le Théâtre représente une rue de
Bruxelles.*

FABIEN. FREDERIC.
JAQUELIN.

FABIEN, *à part.*

JE suis bien malheureux !

FREDERIC.

De quoi donc s'agit-il,
mon cher Fabien ?

FABIEN.

D'une petite maladie contagieuse ;
qui avant qu'il soit deux jours fera
fuir tous mes amis, après un léger

A ij

4 L'ADULTERE INNOCENT,

compliment de condoléance, qui me laissera dans le doux espoir de ne les revoir jamais.

FREDERIC.

Toujours la vieille querelle avec ton pere?

FABIEN.

Tu l'as dit: mon très-libéral, très-scrupuleux, & très-cher pere, vient de me mettre hors de chez lui, & de me prier très-poliment de chercher fortune ailleurs.

FREDERIC.

Oh, tu dois t'attendre à être deshérité encor detix ou trois fois de sa part, ne seroit-ce que pour éprouver ta soumission, & toujours sans t'en trouver mieux... Mais, pour cette fois, il prend mal son tems. Que deviendront nos Dames?

FABIEN.

C'est ce qui m'inquiete. Il me met à la porte justement dans le tems où j'espérois le plus d'affranchir ma belle-mere, ma sœur, & moi-même de son injuste tyrannie. J'ai poussé mon projet aussi loin que je l'ai pu: c'est à vous, & à Carlos, à le mettre à exé-

A C T E I.

cution. Voilà une lettre de ma sœur.

(*Il lui donne la Lettre.*)

Elle a besoin de votre secours; & je la crois disposée à fuir avec vous dès que l'occasion s'en présentera.

FREDERIC.

Je me suis arrangé en conséquence; & j'avois aussi préparé cette lettre... (*Il cherche dans sa poche.*) Mais, à présent, comment la faire tenir?...

JAQUELIN.

Je crois, Monsieur, que cela tombe dans mon département. Je m'en charge.

FREDERIC.

J'apperçois de loin ton pere: il feroit comique de l'en rendre lui-même le porteur.

JAQUELIN.

C'est bien pensé, Monsieur; & je vous garantis qu'il le fera. Donnez, donnez la lettre: j'en fais mon affaire.

FREDERIC, *cherchant en vain.*

Je l'ai, sans doute, laissée sur ma table. Dépêchez, Jaquelin; cours vite la chercher.

FABIEN.

Adieu: je vous souhaite, ainsi qu'à

A iij

6 L'ADULTERE INNOCENT ,
Carlos , une prompte réussite... Quand
la révolte est générale , le pardon doit
s'en ensuivre.

SCENE II.

FERNAND.FREDERIC.

FERNAND.

N'Ai-je point entrevû de loin
mon coquin ? ... Monsieur , n'est-ce
point Fabien qui vous parloit dans le
moment ?

FREDERIC.

Votre fils Fabien , Monsieur ? Oui ,
il ne fait que de partir.

FERNAND.

Mon fils ! Il peut l'être si vous vou-
lez : mais je le désavouë.

FREDERIC.

C'est ce que j'ai appris ; & il me pa-
roît bien facheux qu'un si aimable
garçon ait encouru la disgrâce de son
pere.

A C T E I. 7

Fernand trouve mauvais que Frederic excuse le libertinage, & les folles dépenses de son fils. Il l'accuse lui-même d'en vouloir à sa fille, & peut-être à sa femme. Frederic l'amuse en feignant de vouloir lui emprunter de l'argent. Pendant ce long colloque, dans lequel le Vieillard signale toute sa jalousie, son avarice, & sa mauvaise humeur, Jaquelin revient, & attache la lettre de son Maître pour *Victoire* au dos de Fernand, qui s'appercevant enfin qu'on se moque de lui, se hâte de rentrer dans sa maison. Frederic ne doute pas que la lettre ne soit remise à *Victoire*, attendu que tout ce qui compose la maison de Fernand conspire contre lui: Villeroi, & Carlos paroissent. Frederic se retire dans un coin du Théâtre avec Jaquelin, à qui il donne ses ordres pour encourager Fabien à hâter le succès de leur entreprise.

S C E N E III.

VILLEROY. CARLOS.
FREDERIC.

CARLOS, à *Villeroi*.

U Ne constance aussi éprouvée va vous faire un grand nom chez les femmes.

A iiij

3 L'ADULTERE INNOCENT,
VILLEROY.

Je ne veux que toucher le cœur
d'Isabelle.

CARLOS.

Il ne faut que persévérer : Troye à
la fin fut prise.

VILLEROY.

J'aime Isabelle depuis sept ans , &
je ne vis encor que d'espérance !

CARLOS.

Eh bien , de l'espérance fondée à
la possession , il n'y a plus qu'un pas.

VILLEROY.

Mais je crains que cette espérance
ne naisse bien plus de mes désirs , que
des siens !

CARLOS.

Tout ce que j'en sçais moi , c'est
que le sexe est variable ; qu'on ne
peut prescrire aucune méthode cer-
taine pour lui plaire ; & que la règle
la plus sur est d'étudier , de saisir son
foible , & d'en profiter. Les femmes ,
ainsi que nous , ont leur moment ; &
ce moment arrive souvent lorsque nous
l'attendons le moins.

ACTE I.
VILLEROY.

9

Que je serois heureux si je pouvois
le faire naître !

CARLOS.

Persévérez, vous dis-je ; & j'en ré-
pons.

VILLEROY.

Je vais la voir.

CARLOS.

Comptez du moins sur le peu de
crédit que ma qualité de son beau-
frere peut me donner sur son esprit.

VILLEROY.

Je connois les vuës qui vous font
agir , & je vous en remercie.

CARLOS.

Vous ferez bientôt son époux , en
je n'y pourrai rien.

SCENE IV.

CARLOS. FREDERIC.

CARLOS.

Q U'en dis-tu , Frederic ? N'est-il

A v

10 L'ADULTERE INNOCENT,
pas honnête à moi de songer à bien
pourvoir la veuve de mon frere aîné ?

FREDERIC.

Vous travaillez à faire réussir un
marché , dont vous tirerez tout le
profit : rien de plus généreux !

CARLOS.

Si je suis parvenu à la chasser de
notre maison , je la mets du moins
aujourd'hui dans celle de Villeroy.
Qu'a-t'on à dire ?

FREDERIC.

Que vous entendez vos intérêts.

CARLOS.

Oh , c'est ce que ma qualité de ca-
det m'a forcé d'apprendre , dès l'en-
fance.

FREDERIC.

A propos , j'ai bien des nouvelles
à vous dire de Fernand & de sa fa-
mille. Son épouse & sa fille sont dans
la plus grande desolation. C'est à nous
de les secourir ; ainsi quand les affai-
res d'Isabelle & de Villeroy vous lais-
seront quelque loisir , Julie compte
sur vous.

ACTE I. II

CARLOS.

J'ai bien de l'occupation maintenant.... mais je m'en souviendrai.

SCENE V.

*Le Théâtre représente l'intérieur
de la Maison de Fernand.*

C E jaloux Vieillard accable sa femme & sa fille de reproches & d'injures , & menace de les resserrer plus que jamais. Cependant Victoire apperçoit , & prend la lettre que Jaquelin lui avoit attachée derrière le dos. Elle en rit de tout son cœur avec sa belle-mère. Fernand , allarmé de leur joye , les chasse chacune dans leur chambre.



SCENE VI.

*Le Théâtre représente une rue, &
la façade du Palais du Comte
Bauduin.*

VILLEROY. ISABELLE,
& son Fils.

ISABELLE.

HElas, pourquoi me suivez-vous en-
core ? Ignorai-je que je suis hors d'état
de m'acquitter jamais de tout ce que je
vous dois ? N'ai-je pas trouvé en vous
plus qu'un frere ? Dans l'excès de ma
misère , dans cet état déplorable où
tout nous abandonne , n'ai-je pas tou-
jours trouvé en vous un ami ?

VILLEROY.

Et je veux toujours l'être.

ISABELLE.

Que ne suis-je en situation de pou-
voir vous en dire autant ! Mais les in-

ACTE I. 13

fortunés peuvent-ils être amis ? L'affreuse misère toujours présente à leurs yeux fait avorter leurs desirs mêmes : ils croient étendre leur ruine sur tout ce qui les entoure. Fuyez , de grâce ! profitez de mes avis , & soyez heureux.

VILLEROY.

Heureux ! qui moi , Madame ? .. Puis-je l'être sans vous ? Ma naissance , mon rang , mon opulence ne servent qu'à me rendre la vie plus à charge , dès que vous refusez de les partager. En vain me flatent-ils souvent d'une douce espérance : vous la détruisez dans un instant !.. Non , Madame , la certitude du plus long avenir , cette récompense que le Ciel promet à ceux qui la méritent , seroit pour moi un nouveau supplice. Pourois-je toujours vous voir & jamais ne vous voir à moi ! Desirer sans cesse , sans espoir de posséder jamais !

ISABELLE.

Arrêtez.... Je ne dois pas vous entendre.

VILLEROY.

Ainsi , c'est donc en vain qu'un es-

14 L'ADULTÈRE INNOCENT,
clavage de sept ans ne m'a point ré-
buté... Mais, que dis-je ? Est-on Es-
clave quand on chérit ses fers ?.. Non,
non, laissez-moi plutôt languir dans
l'espoir de vous attendre un jour, que
de me priver totalement de votre pré-
sence !

ISABELLE.

Ah pourquoi vous écoutai-je en-
core ?... Mais ç'en est fait... Celui qui
avoit droit de m'attendrir, n'est plus.
Je crois entendre ses reproches, je
crois le voir en regardant cet Enfant !..
O mon fils, pourras-tu me le pardon-
ner ? ...

L'ENFANT.

Pourquoi donc pleurez-vous, ma
mere ? Avez-vous commis quelque
faute ? Vous aurois-je offensée ?...
Vous soupirez, en me baïsant ! je vais
pleurer aussi.

ISABELLE.

Non, mon petit Ange, ne pleurez
pas : votre âge, n'est pas fait pour la
douleur ; ce n'est pas moi qui doit
vous affliger.

VILLEROY.

O Ciel, que puis-je dire ? Les raisons

A C T E I. 15

mêmes qui détruisent mon espérance sont celles qui m'attachent encor plus à vous ! ces pieuses larmes que vous versez à chaque instant sur le tombeau de votre époux ont des charmes vainqueurs qui m'excitent encor à mériter un cœur tel que le vôtre. Avant votre hymen , je n'admirois que vos attraits , je ne vous voyois que par mes yeux , la beauté de votre âme ne m'étoit pas connue. Depuis ce tems , que de vertus ont été l'objet de ma surprise & de mes réflexions ! avec quelle attention n'ai-je pas suivi les développemens , & les progrès de votre caractère ! toujours de plus en plus admirable , dans les différentes situations où la fortune vous a placée , je n'ai pû que vous adorer de plus en plus. Ce qui n'étoit jadis que passion chez moi , est devenu l'ouvrage de mes réflexions , & de mon jugement.

ISABELLE.

Ainsi , je dois vous éviter plus que jamais. Ou , si vous êtes véritablement mon ami , si mes intérêts vous sont chers , ne me tenez plus ce langage : attendez de moi tout ce que

16 L'ADULTERE INNOCENT,
l'amitié peut permettre ; mais n'exi-
gez rien de plus.... Je vais chez mon
beau-pere : il n'a pas besoin de prétex-
tes pour en user mal avec moi ; de gra-
ce , ne me suivez pas davantage.

VILLEROY.

Je suis né pour vous obéir , Ma-
dame , & je vous laisse. Puisse la for-
tune accompagner enfin vos pas !

SCENE VII.

ISABELLE , & son Fils.

ISABELLE.

Tout est fermé chez le Comte !...
Qu'est devenu ce tems où la charité ,
unique portiere de nos ayeux , étoit
toujours disposée à recevoir le pauvre
avec un air affable ? Où le pere de fa-
mille opulent avoit toujours les bras
ouverts pour les Etrangers, & pour les
malheureux ?

(Elle frappe à la porte.)

SCENE VIII.

ISABELLE, & *son Fils.*
SAMPSON, *Portier.*

SAMPSON.

Qui est là ? vous frappez aussi
fort que si vous étiez invitée à dîner
ici.

ISABELLE.

Votre Maître est-il au logis ?

SAMPSON.

S'il est au logis !

ISABELLE.

Ne suis-je pas chez le Comte Bau-
duin ?

SAMPSON.

Oui, & je suis son Portier. Mais
que vous importe qu'il y soit, ou non ?
Pensez-vous qu'il doive y être pour
tous ceux qui le demandent ?

ISABELLE.

Ne me connoissez-vous pas, mon
ami ?

8 L'ADULTERE INNOCENT,
SAMPSON.

Non, Mademoiselle : j'ai quelque idée de vous avoir vuë autrefois. Mais les gens comme moi n'ont pas de mémoire, surtout quand nous savons n'être bons à rien pour certaines personnes.

(Il se dispose à refermer la porte.)

SCENE IX.

ISABELLE. SAMPSON.
LA NOURRICE.

LA NOURRICE.

F I donc, Sampson ! qu'allez-vous faire ? Sçavez-vous à qui vous parlez ?

ISABELLE.

Je suis charmée, Nourrice, que vous me reconnoissiez.

LA NOURRICE.

Ah, Madame ! Dieu me préserve de vous oublier , non plus que ce cher

A C T E I.

19

enfant ! ... Entrez , entrez, Madame ;
& puissiez - vous être aussi heureuse
que je le désire ! ...

S C E N E X.

SAMPSON. LA NOURRICE.

LA NOURRICE.

EN vérité, Sampson , il faut être
aussi barbare qu'un Turc , ou qu'un
Sarrasin , pour traiter de la sorte une
Dame aussi aimable.

SAMPSON.

Nourrice , je vous connois depuis
longtems : vous avez toujours le nez
fouré dans les affaires d'autrui. Mais ,
si la complaisance que j'ai pour vous
me tourne à mal , soyez sûre que je
sçaurai qu'en dire.

LA NOURRICE.

Eh , bon Dieu ! ne m'épargnez pas.
il seroit beau , en vérité , de refuser
la porte à la veuve du fils aîné de la
Maison , & à son enfant !

28 L'ADULTERE INNOCENT ,
SAMPSON.

J'en conviens, Nourrice : mais nous sommes domestiques , nous ne devons aimer que nos Maîtres , & exécuter leurs ordres.

LA NOURRICE.

J'en conviens, Sampson.

SAMPSON.

D'ailleurs, ce que j'ai fait étoit pour le mieux. Cette jeune femme ne m'a jamais fait de mal : je n'aurois rien à lui reprocher , si je n'avois pas ouï dire qu'elle n'est pas riche. Mais , je te l'avouë , je hais la Noblesse ruinée : ces gens-là sont aussi fiers , ils exigent autant d'égards que s'ils avoient de l'argent dans leur poche , & pouvoient nous payer nos peines.

LA NOURRICE.

Quand les grandes familles sont brouillées , les domestiques y perdent : lorsqu'elles sont d'accord , les présents valent souvent plus que les gages. Il seroit heureux pour nous que tout ceci pût se racommoder.

SAMPSON.

Mais toi , qui dès avant ma nais-

fance étois dans la maison , apprends-moi donc l'origine de ces troubles ? dis-moi , pourquoi cette Isabelle , dont tout le monde dit du bien , est si mal dans l'esprit de mon Maître ?

LA NOURRICE.

Ecoute. Le Comte avoit un fils aîné , nommé Biron , dont j'ai été la Nourrice , & qui faisoit toutes les délices de son pere. Or ce Biron , que j'avois élevé , étoit un prodige de perfections ; ainsi personne ne trouvoit étonnant que son pere l'aimât beaucoup. Le malheur voulut que ce jeune homme devint tout-à-coup amoureux d'Isabelle , qui ayant été destinée au Cloître se trouvoit une fille sans biens. Mais Biron , emporté par l'amour , & fermant les yeux sur tout ce qu'il avoit à craindre du courroux de son pere , enleva sa maîtresse , & l'épousa.

SAMPSON.

Sans biens ?... Il avoit tort.

LA NOURRICE.

C'est aussi , je crois , ce qui a le plus fâché le pere , qui depuis n'a plus

22 L'ADULTERE INNOCENT ;
voulu voir le pauvre Biron ; & qui ,
après l'avoir deshérité , & transporté
toute sa tendresse sur Carlos son se-
cond fils , a forcé le malheureux aîné
de s'aller faire tuer au siège de *Can-*
die.

SAMPSON.

Quoi , il y est mort ? ... Voilà un
grand malheur !

LA NOURRICE.

Et voilà pourquoi le vieux Comte
conserve tant de haine pour Isabelle ,
qu'il regarde comme l'unique cause
de la perte de son fils... Mais ils
viennent ? Je me retire.

SCENE XI.

LE COMTE, *suivi par Isa-*
BELLE & son Fils.

LE COMTE.

Ceux qui vous ont conseillé de ris-
quer cette démarche vous ont trom-

A C T E I.

23

pée , Madame.... voilà votre chemin.

ISABELLE.

Ah , Seigneur ! de quel autre côté puis-je espérer quelque secours ? La misère est importune , je ne le sens que trop : mais je croyois devoir être entendue.

LE COMTE.

Vous , entendue ! toute l'éloquence humaine pourroit-elle effacer de ma mémoire l'horrible souvenir des maux que vous m'avez causés ? Ne m'avez-vous point privé d'un fils ? N'avez-vous pas détruit mes plus cheres espérances ? Ne m'avez-vous point perdu ?

ISABELLE.

Hélas , je me suis perdue moi-même !

LE COMTE.

Répétez , répétez - le , Madame : c'est ce que je puis entendre de plus agréable de votre part.

ISABELLE.

Quoi , mon malheur fait votre joye !

LE COMTE.

C'est le seul plaisir qui puisse me toucher.

24 L'ADULTERE INNOCENT;
ISABELLE.

Goutez - le donc , cruel mon malheur est au-delà de toute expression.

LE COMTE.

J'ai prié le Ciel de me vanger; mes vœux ardens sont enfin exaucés, je respire ! ces cheveux blancs seroient descendus avec regret dans le tombeau que vous m'avez creusé , si j'étois mort dans l'incertitude de vous laisser ici moins misérable que moi.

ISABELLE.

Je le suis , je le suis , en vérité ! . . .
Lorsque je perdis mon époux . . .

LE COMTE.

Plût au Ciel qu'il ne fût jamais né , ou qu'il ne vous eût jamais connue !

ISABELLE.

Lorsque je perdis mon époux , je croyois être au comble du malheur , hélas , depuis ce fatal moment , chaque jour a encore ajouté à mes peines ! J'ai perdu , avec *Biron* , tout ce qui faisoit le bonheur de ma vie. Mais aujourd'hui , ce qui servoit à ranimer cette vie languissante , ces secours que
le

A C T E I. 25

le Ciel pitoyable ne refuse pas aux plus infortunés pour les soutenir dans leur misère , tout nous est ravi , l'espoir même nous est ôté ! Un pere voit nos besoins , & ce pere est inexorable ! ... O mon fils ! Tombons tous deux à ses pieds , frappons ce cœur sourd à nos peines , essayons de le rendre attentif aux cris de la nature ! Tombe à ses pieds , mon fils ; tu ne l'offensas jamais : montre-lui dans tes traits l'image d'un fils qui lui fut cher autrefois ; c'est à tes soupirs innocents à plaider la cause de l'orphelin & de la veuve. Ah , Seigneur , si vous voulez toucher le Ciel en votre faveur , laissez-vous toucher par nos larmes !

LE COMTE.

Vous osez invoquer le Ciel ! Oubliez-vous l'état auquel vous étiez destinée ? Oubliez-vous , que vous êtes l'objet de sa juste vengeance ?

ISABELLE.

Non , Seigneur , je l'ai trop éprouvée. Puissent les femmes , témoins de mon malheureux sort , ne se croire jamais assez en garde contre les discours enchanteurs d'un homme aimable ! Si

26 L'ADULTE RE INNOCENT,
je n'avois jamais connu Biron, j'au-
rois encor toute mon innocence. Lui
seul a pû me réconcilier avec un mon-
de pervers, que j'aurois toujours dé-
testé, sans lui.

LE COMTE.

N'accusez point Biron; n'accusez
que la légèreté de vos idées, & l'in-
constance de votre cœur : voilà ce qui
vous a ramenée dans le monde. Nou-
velle *Circé*, c'est vous-même qui d'un
homme vertueux avez scû faire un
criminel; son odieuse métamorphose
fut l'ouvrage de votre bouche & de
vos yeux. Il est tombé dans l'abîme
où vous l'avez conduit.

ISABELLE.

Non, Seigneur ! J'ai pû pécher en-
vers le Ciel, mais jamais envers vo-
tre fils.

LE COMTE.

S'il eût épousé la fille du plus vil
de nos Artisans, ç'eût été un malheur
sans-doute, mais ce malheur n'eût
peut-être point eu d'autres suites : la
malédiction céleste n'eût pas en même
tems tombé sur ma famille ; celui
qui a osé t'y introduire vivroit enco-

ACTE I.

27

re; il n'eût peut-être pas payé si sévèrement la peine de son crime. Mais toi, puis je t'envisager sans horreur? Puis-je avoir pitié de tes maux, sans offenser le Ciel? Fuis, malheureuse; sa vangeance qui te poursuit, va peut-être éclater à mes yeux sur ta coupable tête; délivre-moi d'un objet odieux; va porter loin d'ici ta misère, & ton juste désespoir.

ISABELLE.

Hélas, Seigneur, ce n'est plus pour moi que j'insiste: je suis trop convaincuë de votre haine.... Mais cette innocente créature, ce jeune infortuné n'obtiendra-t-il pas de vous un regard paternel? Secourez-le, Seigneur; & vous ne me reverrez jamais.

LE COMTE.

Ce malheureux enfant excite presque ma pitié.... Mais il vous appartient....

ISABELLE.

Ah, ne le regardez que comme l'enfant de votre fils! Daignez le protéger, daignez le défendre, daignez le sauver de toutes les horreurs attachées à la pauvreté.

B ij

28 L'ADULTERE INNOCENT.

LE COMTE.

Son sort m'attendrit.... je veux bien le sauver... Mais à condition que vous ne le verrez plus.

ISABELLE.

Quoi Seigneur ? Vous voudriez me priver de mon fils ! Non , rien ne pourra m'en séparer : C'est l'unique consolation, c'est l'unique bien qui me reste ; si je le perds , Tout est perdu pour moi... Ciel , seriez-vous assez barbare ?.. Non Seigneur, non, laissez-moi mon fils : je ne vis que par lui !

LE COMTE.

Eh bien , garde ton fils ; tu peux le nourrir de tes larmes.... (*A Sampson.*) Et toi , lâche Esclave , qui t'a inspiré l'audace de me désobéir ? devois-tu laisser entrer cette femme ?

SAMPSON.

En vérité , Seigneur... j'avois prévu votre courroux.. Je lui avois dit ce que j'en pensois... Mais...

LE COMTE , *en le repoussant.*

Va donc lui dire aussi ce que j'en pense. Sors de chez moi , va la servir.

SAMPSON.

Seigneur , je n'ai fait qu'obéir à la

ACTE I.

25

vieille Nourrice elle seule est cause

LE COMTE.

Ah ! Vous conspiriez donc tous contre moi ? Eh bien , sortez tous ensemble. Elle est assez âgée pour vous servir , Madame : je n'ai plus besoin d'elle. Sortez tous , dis-je ; & gardez-vous d'approcher de chez moi. J'entendrai volontiers parler de vous ; mais ne me revoyez jamais.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

VILLEROY. CARLOS.

CARLOS.

CE que je fais pour vous, répugne à mon caractère : mais il s'agit de vous servir. Je sens, en même-tems, que ma belle-sœur y trouvera son avantage.... mais c'est votre intérêt seul que je considère.

VILLEROY.

Mon intérêt ! ah , gardez-vous de croire qu'il puisse jamais me résoudre à rien faire de préjudiciable à ma chere Isabelle. Votre pere peut avoir ses vuës , en la traitant avec tant de rigueur : mais mon cœur n'en a d'au-

ACTE II. 31

tre que le bonheur de ce que j'aime.
C'est à quoi je borne tous mes vœux.

CARLOS.

Ce sont aussi les miens. J'ai gémi plus d'une fois des duretés de mon pere pour elle ; j'ai tenté vainement de calmer sa haine : c'est un torrent dont rien ne peut arrêter le cours. Ainsi , puisque c'est de vous seul qu'elle peut espérer quelque changement dans sa fortune , il est probable que vous ferez bientôt heureux.

VILLEROY.

Malgré l'excès de son malheur , son cœur est au-dessus de la fortune.

CARLOS.

Ne vous rebutez pas , éprouvez-la encore : ce sont souvent les circonstances qui décident le cœur des femmes.

VILLEROY.

Des femmes ordinaires.

CARLOS.

N'étant point complice des maux dont on l'accable , vous pouvez tirer avantage des injustices d'autrui.

VILLEROY.

Je méprise les avantages qui peu-

32 L'ADULTERE INNOCENT,
vent indirectement hâter l'effet de
mes esperances. Quoique rien n'égale
l'excès de ma tendresse & de ma peine,
je préférerois mon supplice à un con-
sentement que je ne tiendrois pas de
son amour. Ah ! Loin de me donner
encore de pareils avis , souhaitez que
je les oublie... Qui moi ? je pourrois
la trahir , pour la forcer de s'immo-
ler à mes desirs ! Non je connois trop
le prix d'un cœur tel que le sien pour
vouloir l'obtenir autrement que de lui-
même.

CARLOS.

Je ne sçaurois vous condamner. Sou-
venez-vous seulement , que l'amitié
seule m'a fait parler.

VILLEROY.

Je veux bien l'entendre de même..
Adieu , Carlos : j'adore Isabelle , mais
rien ne ternira jamais la pureté de mes
feux.

CARLOS , *à part.*

Aime-la comme tu voudras : pourvu
que tu l'épouses , j'y trouverai toujours
mon compte.

SCENE II.

CARLOS. FREDERIC.

JAQUELIN.

FREDERIC.

E H bien , Carlos , es-tu content ?
CARLOS.

Tout va au mieux. Mais je ne puis m'arrêter maintenant : je dois veiller ici près , où je puis être utile au besoin. Dès que ce mariage sera fait , je viens sur le champ vous aider à faire réussir vos projets contre Fernand.

SCENE III.

F Réderic & Jaquelin projettent d'enlever Julie , & Victoire , l'une pour Carlos , & l'autre pour Frédéric. Fabien arrive déguisé en Religieux. Il a , dit-il , gagné le Supérieur

B v

34 L'ADULTERE INNOCENT,
d'un Monastère à qui il a conté toute l'Histoire des injustices de son pere. Il a concerté avec lui les moyens de se vanger de Ferdinand, & de refondre son caractère; & il prie Frédéric & Jaquelin de se tenir prêts pour jouer leur Rolle dans la Comédie qu'il prépare pour le lendemain.

SCENE IV.

*Le Théâtre represente la maison
d'ISABELLE.*

ISABELLE. LA NOURRICE.

*Le jeune VILLEROY, jouant
sur le plancher.*

ISABELLE.

UN peu plutôt, un peu plus tard;
tout passe, tout n'est plus! Le Mendiant, & le Monarque marchent d'un pas égal au terme où tend l'humanité: quoiqu'en apparence formés d'un limon différent, quoique nés en différens tems, ils se rencontrent enfin, la

ACTE II.

35

terre les réunit, le tombeau les engloutit tous. Plus de titres, plus de rangs, plus de distinction, tous sont égaux : amis, ennemis, tous reposent en paix ! ... Quand cette heure fortunée sonnera-t-elle pour moi ? Quand trouverai-je enfin ce repos si désirable ? Sera-ce dans les Cieux ? ... Non, sans doute, si mon cruel beau-pere y est aussi puissant que sur la terre ! ... Mais quelle est ma crainte ? Peut-on être malheureux partout ? ... (*Elle pleure.*)

LA NOURRICE.

Hélas, Madame, ne vous abandonnez pas à la douleur.

ISABELLE.

Méritai-je un sort aussi déplorable ! Privée de tout secours humain, abandonnée à tout ce que la misère a d'horrible... Mais, tel est mon partage, telle est la volonté du Ciel, je ne puis m'en plaindre sans crime. Non, grand Dieu ! Ce n'est pas sur moi que je pleure, je me sou mets à tous les traits de ta colere ; mais épargne l'innocence, épargne un enfant malheureux qui ne t'offensa jamais. Faut-il, hélas, que ta main vangeresse s'étende

Bvj

36 L'ADULTERE INNOCENT,
sur tout ce qui m'environne... Ah mal-
heureuse Nourrice ! quelle fatalité
s'oblige à m'approcher ? Tu es per-
due !

LA NOURICE.

Je me dévouë à tout , à mandier
s'il le faut , pour vous prouver mon
zèle.

ISABELLE.

S'il m'étoit possible d'oublier ce que
j'étois , je sentirois peut-être moins ce
que je suis : il fut des infortunés avant
moi. Mais quand je me rappelle l'ex-
cès de mon bonheur passé , quand ce
cher souvenir le retrace à mes yeux ;
mon ame abîmée dans la profonde
amertume de mes regrets semble s'a-
néantir !

SCENE V.

Les mêmes Acteurs. SAMPSON.

ISABELLE.

EH bien , quelle est sa réponse ?

SAMPSON.

Celle d'un Juif tel qu'il est. Ce que vous avez déjà reçu de lui excède, dit-il, la valeur de vos bijoux; & il vous conseille de songer à les retirer au plutôt de ses mains.

(*Il sort.*)

ISABELLE.

Ainsi, pauvre chez moi, endettée au dehors, sans ressources pour le présent, sans espoir pour l'avenir! Que deviendrai-je?... Cette bague est maintenant le seul bien qui me reste: c'est le premier gage de l'amour de mon époux; & ce gage me fut toujours aussi cher que la vie.... Il faut cependant m'en priver si je veux vivre encore!... Tiens, Nourrice, prends-la: va la vendre.... (*La Nourrice sort.*)
O, mon cher fils! Les maux que ta naissance m'a causés n'égaleront jamais ceux que je ressens aujourd'hui: je crains plus maintenant pour toi, que je ne craignis alors pour moi-même.... Mais, il ne m'entend pas; ses jeux innocens occupent toutes ses pensées. Ah, puisse-t-il ne jamais

38 L'ADULTERE INNOCENT,
éprouver l'amertume des miennes !...
Mais pourquoi pensai-je , puisque mes
réflexions ne servent qu'à augmenter
l'horreur de mon état présent ?

SCENE VI.

ISABELLE. *La NOURRICE*

rentre.

LA NOURRICE.

AH, Madame ! tout est perdu....
Vos créanciers rassemblés , & suivis
d'une troupe d'infâmes satellites, vien-
nent saisir & enlever tout ce qui vous
reste ici. Hélas , Madame ; ils sont en-
bas : Que prétendez-vous faire ?

ISABELLE.

Ce que je prétens faire!... Rien. Non,
rien : je suis née pour souffrir.



SCENE VII.

ISABELLE. LA NOURRICE.

CARLOS.

CARLOS.

O Ma sœur ! Puis-je encore vous appeller ainsi , & me sçavoir le fils du Barbare dont la haine vous persécute avec tant de cruauté ? Gardez-vous du moins de me croire complice de ses fureurs : je les déteste , & j'en gémis ! Oui , la pitié que votre état m'inspire n'attend que vos ordres pour se signaler. Songez , songez , ma sœur , à ce que je puis pour vous dans cette affreuse circonstance , & disposez de moi. Hâtez-vous cependant car mon pere , sans doute instruit de l'orage prêt à tomber ici , m'a expressément défendu de vous voir ; & vous le connoissez.

ISABELLE.

Je rends grâces à votre pitié., Oui,

40 L'ADULTERE INNOCENT,
Seigneur, je connois votre pere, &
combien il est dangereux de lui désobéir : mon malheureux époux ne l'a
que trop éprouvé. Fuyez donc ; ne risquez point, pour moi, d'encourir sa
disgrace.

CARLOS.

Il s'agit pourtant de prendre un
parti.... Hâtez-vous de vous déterminer.

SCENE VIII.

ISABELLE. LA NOUR-
RICE.

ISABELLE.

C'Est à mon sort à prendre ce soin ;
& je suis prête à tout. De quoi, maintenant ; peut-il me menacer ; de la
mort ? Eh bien, s'il faut mourir, que
m'importe comment ? Quel que soit
le genre de mon supplice, dès qu'il
faut mourir, il m'est égal : tout aboutit
à cesser d'être... mais un trépas subit !

A C T E II. 41

une mort assez prompte pour tromper l'espoir de mes persécuteurs ; pour leur ôter le cruel plaisir d'insulter à ma misère. . . . Non , cette idée me flatte en vain : cette triste consolation même m'est interdite. Ils viennent ? . . . Que le torrent ait son cours , il ne peut que m'abîmer dans sa chute ; je ne crains pas plus la mort , que je n'aime la vie.

(*La Nourrice sort , & emmène l'enfant.*)

S C E N E IX.

*Le Théâtre change. On voit
CARLOS , & VILLEROY
avec les Officiers de Justice.*

VILLEROY.

CEssez toutes ces violences. . . . Les dettes montent , dites-vous , à quatre mille écus ? montassent-elles à cent mille , ma fortune vous est connue ,

42 L'ADULTERE INNOCENT ;
j'en répons. Allez , vous avez ma pa-
role : vous ferez payés.

UN OFFICIER.

C'est tout ce que nous avons droit
de demander. Dès que nous sommes
payés , peu nous importe par qui.

VILLEROY.

Vous le ferez demain.

CARLOS, *à part.*

Jusqu'ici , tout va bien.... J'apper-
çois ma belle-sœur qui va sans doute
couronner mon ouvrage.

S C E N E X.

Les mêmes Acteurs. ISABELLE.

Son Fils. La NOURRICE.

ISABELLE, *d'un air égaré.*

O U sont les tigres affamés , dont
les cris m'annoncent la mort ? Venez ,
cruels , venez dévorer votre proie ;
je me livre moi-même à votre rage.

CARLOS.

Madame , songez que la patience....

ISABELLE.

La patience!

L'OFFICIER.

Pardonnez , Madame : nous remplissons nos devoirs. Les dettes doivent être acquittées.

ISABELLE.

Ma mort vous payera tous.

L'OFFICIER.

Tant que les loix subsistent , chacun doit avoir ce qui lui appartient.

VILLEROY.

Cela est juste : mais , de grace , sortez tous. Demain , comptez sur moi...

(*Les Officiers sortent.*)

ISABELLE.

Demain... Qu'entendez-vous par-là? Suis-je donc réservée pour servir de spectacle à la populace? pour me voir chaque jour exposée à de nouveaux opprobres?... Tel est donc mon sort!

VILLEROY.

Votre sort est d'être heureuse ; & j'espère que vous le ferez longtems.

ISABELLE.

Et moi, je n'espère plus rien. Le fardeau devient moins lourd , dès qu'on

44 L'ADULTERE INNOCENT ;
a résolu de le porter : je suis prête à
subir ma sentence.

CARLOS.

Calmez-vous , Madame ; & con-
noissez vos amis.

ISABELLE.

Mes amis !... hélas , en ai-je ?

CARLOS.

Oui , Madame , vous en avez un
bien fidèle : le généreux Villeroy ,
instruit de vos besoins , vient de vous
sauver....

ISABELLE.

De me sauver ! de quoi ?

CARLOS.

Des persécutions de vos créanciers.
Il se charge de les payer tous.

ISABELLE.

De les payer , dites-vous ?... Et à
quel titre , grand Dieu ? Vous , Sei-
gneur !...

VILLEROY.

Ah , daignez ne pas me condam-
ner sans m'entendre !... Vous m'avez
permis de me regarder comme votre
ami ; & c'est à ce titre seul que j'ose
paroître devant vous. Plût au Ciel
qu'une toute autre occasion vous-eût

prouvé que j'étois digne d'un titre qui m'est si précieux ! Votre délicatesse ne m'est que trop connue ; & je sens combien vous avez à souffrir en vous croyant chargée envers moi de quelque ombre de reconnoissance.

ISABELLE , *à part.*

C'est en effet ce que je craignois le plus !...

VILLEROY.

Le zèle le plus désintéressé, l'amitié la plus tendre , vous sont donc également suspects ? Je suis bien malheureux ! Pouvez-vous m'envier le fatal plaisir de vous défendre contre les injustices de la fortune ? de vous prouver que l'amitié que je vous ai vouée depuis si longtems n'est pas du genre de celles qui ne se manifestent que par des paroles ? Tel est mon unique but, Madame ; daignez n'en pas soupçonner d'autre : & s'il faut vous convaincre encor plus de la pureté de mes motifs , pardonnez-moi ce que j'ai fait , perdez-en même la mémoire ; & pour réparer ma faute (si tant est que cette réparation puisse vous plaire !) je suis prêt , Madame , à re-

46 L'ADULTERE INNOCENT ,
noncer à tout espoir , à étouffer ce feu
qui dévore mon ame , & qui n'a peut-
être troublé que trop longtems le bon-
heur de vos jours.

ISABELLE , *à part.*

Sa générosité me sera fatale....

VILLEROY.

Je ferai plus , Madame. Si le bon-
heur de vous voir quelquefois (seul
plaisir qui me reste !) peut altérer le
repos de votre ame, je tenterai de me
vaincre moi-même , & de me priver
pour jamais de votre présence.

CARLOS.

Gardez-vous-en bien.

VILLEROY.

Ah ! Si ce peu de mots étoient pro-
noncés par Isabelle, quels autres ordres
que les siens pourroient m'arracher
d'ici ?

CARLOS.

Parlez-lui donc , ma sœur : songez
à la fortune immense qu'il vous offre ;
ne perdez pas l'occasion d'être heu-
reuse. Jetez les yeux sur votre situa-
tion ; c'est votre cœur seul qu'il de-
mande : ne l'a-t-il pas bien mérité ? Un
ami aussi généreux se rencontre très-

rarement ; il est même un tems où l'on n'en trouve plus. Vous trouvez tout en celui-ci , un Ami , un Pere , un Epoux.

ISABELLE.

Un époux !

CARLOS.

Vous vous êtes assez acquittée tant envers le mort , qu'envers les vivans : pourquoi vous roidir contre la nécessité qui vous force à faire un autre choix ?

LA NOURRICE , *montrant l'enfant.*

Hélas , Madame , songez à ce pauvre innocent ! Si vous êtes inflexible , que va-t-il devenir ?

CARLOS.

Il a besoin d'un pere pour protéger sa jeunesse , pour le guider dans le chemin de la vertu. Que de reproches n'aurez-vous point à essuyer , & du Public , & de vous-même , si vous oubliez aujourd'hui ce que vous lui devez !

LA NOURRICE.

Et ce qu'elle doit à tous ceux qui lui sont attachés. C'est de vous seule , Madame , que nous espérons quelque

48 L'ADULTERE INNOCENT ,
secours. Sans vous , nous allons tous
périr !

CARLOS.

Eh , quel autre motif m'engageroit
à vous presser ?

ISABELLE.

Cessez , Seigneur ; ma reconnois-
sance n'a pas besoin d'être excitée :
mon ame n'est que trop sensible aux
bienfaits. Toute ma peine est de ne
sçavoir comment les reconnoître.

VILLEROY.

Ah , Madame ! Un seul mot suffi-
roit.

ISABELLE.

Mais je ne puis le dire. Tous mes
plaisirs sont ensevelis dans le tombeau
de mon époux ; je trahirois la vérité ,
je vous tromperois , je me trompe-
rois moi-même , si je vous promettois
d'aimer encore : l'honneur m'engage
à vous le déclarer. Mais , pour vous
prouver combien je suis reconnois-
sante . . . si après cet aveu , vous me
croyez encore digne de votre tendres-
se Juste Ciel , que vais-je dire ?
Non , Seigneur , ne m'en croyez point :
cela n'est pas possible.

VILLEROY

VILLEROY.

Eh pourquoi donc, grand Dieu !

ISABELLE.

Non Seigneur.... Dans l'état où je suis, pouvez-vous rien me demander ? Et puis-je rien vous accorder ? Je vous suis si redevable, que mon consentement paroîtroit être le prix de vos bienfaits : il feroit trop éclater ma honte ; on me croiroit une ame mercénaire. Vous n'êtes pas homme à le penser, mais on croiroit que vous m'auriez achetée.

VILLEROY.

Achetée ! Et de quel prix pourroit-on payer le bonheur de vous plaire ? disposât-on de la fortune même, tous ses trésors pourroient-ils y suffire ? Le tendre amour se donne, & ne peut s'acheter.

ISABELLE.

Je pourrai peut-être dans un autre tems vous entendre sur ce sujet....

VILLEROY, *la suivant.*

Ah, Madame, en est-il un plus favorable pour moi ? Puisque vous pouvez vous résoudre à m'entendre, daignez m'entendre mainte-

Tome VIII.

C

30 L'ADULTERE INNOCENT,
nant : vous le pouvez sans vous com-
promettre. Isabelle n'est point dans le
cas d'être esclave des formalités pué-
riles adoptées par son sexe : si je suis
assez fortuné pour l'avoir attendrie ,
rien ne la force à retarder l'instant
de ma félicité.

ISABELLE.

Vous le voulez donc , Seigneur ?...
Vous vous défiez de ma reconnoissan-
ce !... Eh bien je suis à vous.

VILLEROY.

O flatteuse promesse !

ISABELLE.

Oui Seigneur , disposez de ma main ,
c'est tout ce que je puis vous donner.
Plût au Ciel que je disposasse de mon
cœur : il seroit tout à vous.

VILLEROY.

Ah , laissez-moi le soin de le méri-
ter ! si l'amour le plus tendre a quelque
droit de faire renaître l'amour dans un
cœur généreux , je me crois déjà sûr &
digne du vôtre. O Carlos ! O mon ami !
Je vais donc enfin goûter la douceur de
l'appeller mon Frere. Chere Nourrice ,
je sens aussi tout ce que je te dois.
Fais au plutôt chercher un Prêtre ; cette

A C T E I I.

31

nuir doit combler mes vœux. ..

(*La Nourrice sort.*)

Pardon, Madame, si j'ose commander en cette occasion. Le reste de ma vie vous sera dévoué.

ISABELLE.

J'exige de vous une promesse. Ne me pressiez jamais de quitter cet habillement, le seul qui convienne à la tristesse de mes idées. Quant au reste, soyez mon Maître.

VILLEROY.

Que le Ciel & la Terre s'unissent contre moi, quand j'aurai le malheur d'offenser mon Isabelle !

CARLOS.

Je brûle de vous voir unis.

VILLEROY.

Vous serez l'un des témoins de mon bonheur.

CARLOS.

Je serai, pour cette fois, le pere de ma sœur : c'est moi qui vous l'aurai donnée.

VILLEROY.

Vous tiendrez, après elle, la première place dans mon cœur : je suis à vous pour jamais.

C ij

SCENE XI.

*Le Théâtre représente une Rue,
& la Maison de FERNAND.*

FREDERIC, & JAQUELIN paroissent, avec une lanterne sourde, & une échelle de corde.

Ils cherchent la fenêtre de Victoire, qui les attend déguisée en homme avec une robe de femme par dessus ses habits. Jaquelin lui jette l'échelle de corde : mais tandis qu'elle travaille à l'attacher, pour descendre, son pere Fernand paroît armé derriere elle, la chasse dans son appartement, prend sa place à la fenêtre, & continue la conversation qu'elle avoit commencée avec Frédéric & Jaquelin. Fernand imite si bien la voix de Victoire, qu'ils y sont trompés. Il descend dans la rue, & Jaquelin qui le reçoit au bas de l'échelle est fort surpris de recevoir un soufflet qui ne lui paroît pas venir de la main d'une femme. Il tourne sa lanterne, & fait des cris horribles en reconnoissant Fernand qui lui porte un Mousqueton au visage. Frédéric accourt, & désarme Fernand, qui rentre chez lui dans l'intention d'appeler tout son domestique pour charger les ravisseurs.

SCENE XII.

AU moment que Frederic & Jaquelin sont le plus désespérés d'avoir échoués dans leur entreprise, Victoire paroît en habit d'homme, & les prie de la défendre contre Fernand qui la poursuit comme un voleur qu'il croit avoir trouvé dans sa maison. Frederic qui ne la reconnoit pas, se tient sur ses gardes. Cependant l'arrivée de Fernand, avec une troupe de domestiques armés, les force de se retirer.

SCENE XIII.

Le Théâtre change. On voit arriver FREDERIC, VICTOIRE en habit d'homme, & JAQUELIN.

JAQUELIN.

SI tu avois volé le vieil avare, tu

54 L'ADULTERE INNOCENT ,
pourrois te tirer d'affaire en restituant
une partie du larcin : nous aurions
partagé le reste ensemble.

VICTOIRE.

Va , mon ami , j'avois bien d'autres
projets en tête.

FREDERIC.

Qu'il ne nous convient , sans doute ,
pas de pénétrer ?

VICTOIRE.

Pourquoi non ? Je suis si reconnois-
sant du service que vous m'avez ren-
du , que je n'ai plus rien de caché
pour vous.

FREDERIC.

Cependant , si c'étoit un secret de
quelque importance....

J AQUELIN.

Eh , sans cela , vaudroit-il la peine
d'être révélé ?

VICTOIRE.

Oùi , Seigneur , c'est un secret.
Tout ce qui intéresse une femme est
de ce genre.

FREDERIC.

Il est donc ici question d'une femme.

VICTOIRE.

Et d'une femme très-aimable....

ACTE II.

35

Mais vous êtes honnête homme ?....

JACQUELIN.

Oh, je vous en réponds : le secret d'une femme ne court pas plus risque avec mon maître qu'avec vous ; il ne le confiera à qui que ce soit.... (*à part.*) Que lorsque tu le lui auras confié.

VICTOIRE

En ce cas, je vous avouerais donc franchement qu'il s'agit de Victoire, la fille de Fernand.

FREDERIC.

Victoire !

JACQUELIN.

L'étourdi choisit bien son confident.

FREDERIC.

Avez-vous quelque liaison avec Victoire ?

VICTOIRE.

Si j'ai quelque liaison avec elle ! Je suis son amant ; nous sommes en intrigue depuis trois mois ; je commence même à m'en rebuter.... Je couche tous les jours chez son père : Jugez si nous sommes bien ensemble !

JACQUELIN.

En tout cas, ce seroit votre faute.

C iij

36 L'ADULTERE INNOCENT,
VICTOIRE.

Je vous dirai, que si vous m'exceptez, son pere est jaloux de tout ce qui l'approche. Je sçais pourtant qu'un certain Frédéric a quelque dessein sur elle; & qu'il lui a même fait faire depuis peu quelques propositions. J'en suis ma foi charmé; & je sçais gré à Victoire de croire Frédéric plus propre que moi à faire un bon mari. Elle prend le pauvre homme, par convenance, en me réservant le droit d'être toujours le serviteur de son épouse.

FREDERIC.

Vous aurez tous deux beau jeu avec lui.

VICTOIRE.

Je le menerai bien, je vous en réponds. Le connoissez-vous?

FREDERIC.

Je crois l'avoir vû quelque part.

JACQUELIN.

J'ai aussi l'honneur de le connoître un peu.

VICTOIRE.

Qu'en pensez-vous? Sa physionomie promet-elle un mari commode?

A C T E II. 57
F R E D E R I C.

A vous parler vrai, je n'en crois rien.

J A C Q U E L I N.

M. les phisionomies sont souvent trompeuses.

F R E D E R I C.

Ce que Monsieur vient de nous dire me confirme ce sentiment. Mais, peut-on sçavoir, beau Cavalier, si vous connoissez votre dupe, ce pauvre Frédéric?

V I C T O I R E.

Si je le connois ? Eh, sans doute !

F R E D E R I C.

Jaquelin, tourne ta lanterne.

(Jaquelin porte la lanterne au visage de Frederic.)

V I C T O I R E.

Que vois-je ! Qui êtes-vous ?

F R E D E R I C.

Ce même Frédéric, ce même époux futur dont vous comptez faire un sot.

V I C T O I R E.

Eh bien, soit. Il m'a du moins l'obligation de lui avoir prédit sa destinée. S'il est sage, il peut l'éviter.

Cy

138 L'ADULTERE INNOCENT ,
FREDERIC.

Je dois à mon tour, vous récompenser de l'avis.

J A Q U E L I N , *à part.*

Voilà un fat bien attrapé!... J'en suis pourtant fâché: il est aimable.

FREDERIC.

Si je croyois un mot de ce que vous osez avancer sur le compte de Victoire, je vous croirois indigne de ma colère, je vous abandonnerois à votre impudente vanité, & elle à sa foiblesse pour un misérable tel que vous. Mais l'évidence de votre imposture me force à vous traiter mieux que vous ne le méritez.... Allons, l'épée à la main.

VICTOIRE.

Je ne me bats point dans l'obscurité: d'ailleurs vous êtes deux contre un. Je soutiens pourtant tout ce que j'ai dit; & demain matin, je suis votre homme.

FREDERIC.

Je ne prétens point vous perdre de vue: vous passerez la nuit chez moi, au moyen de quoi je serai sûr de vous.

ACTE II. 59
VICTOIRE.

De tout mon cœur, Nous nous
connoissons depuis longtems ; & quand
vous me verrez....

FREDERIC.

Voyons dès à présent....

Jaquelin approche la Lanterne.

VICTOIRE.

Vous avouerez que je suis trop....
(*en adoucissant sa voix.*) Femme
d'honneur, pour refuser toute satisfac-
tion raisonnable à un Cavalier tel
que vous.

FREDERIC.

Juste Ciel, en croirai-je mes yeux ?
C'est Victoire elle-même !

VICTOIRE.

Eh bien , vous défiez-vous encor de
mon courage ?

FREDERIC.

Oui , Madame, je veux m'en assurer
dès cette nuit.

VICTOIRE.

Je vous ai déjà dit, que je haïssois
l'obscurité. Gardez-vous d'insister sur
ce point.

FREDERIC.

Je ne puis revenir de votre fuite ; de

C vj

66 L'ADULTERE INNOCENT,
la façon ingénieuse dont vous avez
trompé votre Pere, de votre déguise-
ment, & de....

VICTOIRE.

L'adresse d'une femme doit-elle
vous étonner ? quand il s'agit de nos
intérêts, nous ne sommes jamais sans
ressources ; & de façon ou d'autre
nous parvenons toujours à notre but.

FREDERIC.

Vous m'avez cruellement joué, char-
mante Victoire ! mais je sçaurai m'en
vanger.

VICTOIRE.

Après la connoissance que je vous
ai donnée de mon caractère, vous ne
songez sans doute plus à m'épouser ?

FREDERIC.

Vous m'avez, il est vrai, donné de
fort bons avis. Mais ce qui plaît l'em-
porte toujours, & je suis à vous pour
jamais.

Fin du second Acte.





A C T E . III.

SCENE PREMIERE.

*Le Théâtre représente la Maison
de FERNAND.*

F Abien, déguisé en Religieux, vient rendre visite à son pere, qui touché de sa prétendue conversion, le reçoit en grace, & se repent de l'avoir traité un peu trop durement. Fernand se plaint de l'évasion de sa fille, & s'en console bientôt, dans l'espérance d'être délivré du soin de la doter.

SCENE II.

J Ulie paroît. Son vieux mari l'accable, à l'ordinaire, de mauvais propos, & de soupçons injurieux. Ils sont tous invités à la nôce de Villeroy leur parent; Fernand est au désespoir de ne pouvoir se dispenser d'y mener sa femme.

SCENE III.

*Le Théâtre change , & représente
la Maison d'ISABELLE.*

CARLOS. FREDERIC.

VICTOIRE, en homme.

CARLOS.

Votre façon de penser est étrange. Vous fuyez les rigueurs d'un Père , & vous craignez d'épouser un homme que vous aimez !

VICTOIRE.

Mes craintes ne sont peut-être pas si mal fondées.

FREDERIC.

Mes sentimens vous sont donc suspects ?

VICTOIRE.

Non. Je les crois sinceres , pour le moment présent. Mais , parlons de Bonne foi ; combien cela durera-t-elle

ACTE III.

63

FREDERIC.

La question est gracieuse pour un Amant !

VICTOIRE.

Tout n'a qu'un tems , mon cher Frederic ! l'ivresse de l'amour est bientôt dissipée , les réflexions succèdent au réveil , & l'on voit tout par d'autres yeux. Cette dot , qui paroissoit indifférente aux regards d'un amant empressé , devient l'objet des regrets d'un mari certain , & déjà peut-être ennuyé de sa conquête. Une femme , pour plaire longtems , doit joindre l'utile à l'agréable ; & le mariage n'est pas un contrat d'un jour.

FREDERIC, *à part.*

Elle a ma foi raison

CARLOS.

Eh bien , Frédéric , que repons-tu à cela ?

VICTOIRE.

Il m'en dira sûrement là - dessus beaucoup plus que je n'en croirai : mais , j'ai trop soin de sa conscience pour la mettre à cette épreuve. Voyons l'effet de la conjuration de Fabien

64 L'ADULTERE INNOCENT ;
contre mon pere : son succès seul me
déterminera. En attendant , je veux ,
à la faveur de mon déguisement , assis-
ter aux nôtres d'Isabelle Frédéric ,
à ce que je crois , n'a pas besoin de
garant de ma constance : ce que j'ai
fait pour lui a droit de le tranquiliser.

F R E D E R I C .

Disposez de mon sort : c'est en vos
mains que je le laisse.

(*Victoire sort.*)

SCENE IV.

F R E D E R I C . C A R L O S .

F R E D E R I C .

A Insi, tout va maintenant selon vos
désirs ?

C A R L O S .

Il m'en a bien coûté , pour amener
les choses à ce point. L'austérité du
veuvage d'Isabelle croisoit toujours
mes bonnes intentions en faveur de
son fils.

ACTE III.
FREDERIC.

65

Ce mariage tranche toutes les difficultés.

CARLOS.

Et les perd pour jamais dans l'esprit de mon Pere.

FREDERIC.

Comment pourrez-vous reconnoître le service important qu'ils vous rendent.

CARLOS.

Le bienfait en lui-même enferme son salaire, & nous sommes tous contents. J'aurois bien dû leur faire un *Epithalame* en forme; mais j'ai ici un Sonnet assez convenable à la circonstance. Jouez, violons.... (*à part.*) Peu m'importe maintenant que mon frere soit vivant, ou mort.

Tandis que l'on chante le prétendu Sonnet, trop libre pour être traduit ici, Victoire revient sur le Théâtre, & Villeroy paroît un instant après.



SCENE V.

FREDERIC. CARLOS.

VICTOIRE. VILLEROY.

VILLEROY.

Que vois-je ? mon cher Carlos !
Frederic ! O mes amis ! Que je vous
embrasse : soyez tous les bien venus.
Comment vous exprimer combien je
suis sensible à la part que vous paroîs-
sez prendre au bonheur dont je suis
comblé ? Vous ne vîtes jamais un E-
poux plus fortuné que moi.

CARLOS & FREDERIC.

Nous venons partager votre joie.

VILLEROY.

J'en suis pénétré ; Mon cœur la
contient à peine : il faudroit être
plus qu'homme , pour être plus heu-
reux ! mon ame enivrée de sa félicité
présente , semble être inaccessible à
toute autre espèce de sentiment. O ma
chère Isabelle ! Le bonheur de te pos-

A C T E III. 67

féder peut-il inspirer de moindres transports ?... Pardonnez , mes amis ; rien ne pouvoit ajouter à ce torrent de délices , que la présence, les vœux, & les tendres embrassemens de ceux que mon cœur aime Où sont mes gens?... (*Aux Musiciens.*) Messieurs, cette bourse vous parlera de ma reconnoissance. (*Aux Domestiques.*) Tous mes amis sont-ils invités ? Tout est-il préparé ? Vous ne pouvez être aujourd'hui trop attentifs , ni trop prompts à remplir les vœux de mes convives. Que vos regards mêmes inspirent la joye : qu'on la lise sur vos visages. Prenez cet or , soyez gais & contens comme moi : si tout va bien, je double vos gages. Que tout enfin ne respire ici que le plaisir , l'amour , & l'abondance.

F R E D E R I C.

Cher Villeroy , vous métonnez !

V I L L E R O Y.

Ah , si vous possédez jamais une semblable épouse (si tant est qu'elle se puisse trouver.) vos transports ne seront pas moins grands , ni vos discours plus mesurés. Que l'indifférent Forma-

68 L'ADULTE REINNOCENT ;
liste me traite à son gré d'extravagant :
il n'excitera que ma pitié ; il ignore
comme l'on aime.

VICTOIRE.

Si tous les jours du mariage avoient
toujours un pareil lendemain, l'homme
auroit-il des vœux à faire ?

VILLEROY, *la regardant.*

Pardon, Seigneur, je ne vous avois
pas appercû.... (*à Carlos.*) Ce jeune
cavalier est fort aimable....

CARLOS.

C'est unde nos amis.

VILLEROY.

Qui est-il ?

VICTOIRE.

Un homme prêt à affronter comme
vous les dangers du mariage, & qui
auparavant vient essayer l'effet qu'il
produit sur mes amis.

VILLEROY.

Ah, Seigneur ! Vous ne pouvez ja-
mais mieux faire. Je prétens tous vous
convertir.

(*Un Domestique donne une Lettre à
Villeroy.*)

CARLOS, *à Victoire.*

Il ne vous reconnoît pas.

ACTE III.

69

VICTOIRE.

J'en suis bien-aise : cela m'auroit gênée.

FREDERIC.

Il auroit peut-être usé du droit de parenté, pour vous faire quelques petits reproches.

VICTOIRE.

C'est-à-dire, que si vous osiez, vous m'en feriez aussi ? ... Quand vous serez mon époux, je vous le permets.

CARLOS.

Villeroy est-il informé du projet de Fabien contre son père ?

FREDERIC.

Oui ; & de plus il l'approuve, pour le bien de la famille. C'est même une des raisons pour lesquelles il a invité Fernand à sa nôce.

VILLEROY, *après avoir lu la lettre.*

Quel funeste accident ! Mon frere ; l'Archevêque de Malines, en allant à Bruxelles, est tombé dangereusement malade. Cette lettre me presse de l'aller joindre ce soir ; & je ne puis m'en dispenser.

70 L'ADULTERE INNOCENT,
FREDERIC.

Cela est , en vérité , cruel.

CARLOS.

Surtout pour un nouveau marié !

VILLEROY.

Je suis du moins possesseur de ce
que j'aime : c'est une consolation.

CARLOS.

Votre voyage ne fera sans doute pas
long.

VILLEROY.

Il me le paroîtra toujours . . . mais ,
si nous allions prendre quelques ra-
fraîchissemens , en attendant que la
mariée ait fini sa toilette : qu'en dites-
vous ?

FREDERIC.

Nous sommes à vos ordres.

VILLEROY.

A propos , mon cher Frederic ,
Vous ferez , dit-on , bientôt des nô-
tres ? C'est être un peu hardi que d'é-
pouser ma cousine Victoire , sans le
consentement de son pere. Mais nous
râcherons de racommoder tout cela.



SCENE VI.

SAMPSON. LA NOURRICE.

CEs deux domestiques , enchantés de la bonté de leur Maître , font ici un Colloque à l'Angloise, pour suppléer au vuide du Théâtre pendant l'absence des Acteurs principaux. Ces Scenes postiches , dont les Auteurs abusent souvent pour amuser la populace à qui les coups de pinceau les plus grossiers ont toujours droit de plaire , ne feroient point aujourd'hui fortune en France , où le peuple même est moins peuple qu'en Angleterre. Villeroy & Fabien interrompent cette conversation , & s'emparent de la Scene.

SCENE VII.

VILLEROY. FABIEN.

VILLEROY.

EStes-vous bien sûr que les effets de cette liqueur n'ont rien de dangereux ?

72 L'ADULTERE INNOCENT ;

FABIEN.

Il ne s'agit que d'un somnifère ;
qui d'abord le mettra de bonne hu-
meur. Lorsque le bon-homme s'assou-
pira , il croira avoir trop bû ; je l'em-
menerai hors d'ici ; & voilà tout.

VILLEROY.

Va-t'il bientôt venir ?

FABIEN.

Il est en bas. Je vais le tenter ,
avec une bouteille que nous boirons
dans quelque coin ; & quand vous le
verrez , comptez que sa dose sera
prise.

VILLEROY.

Allez , je consens à tout. Faites-
moi le plaisir d'annoncer , en passant ,
à la compagnie , que mon épouse va
paroître.



SCENE

SCENE VIII.

VILLEROY. ISABELLE.

VILLEROY.

JE revois enfin mon Isabelle ; je revois la joie de mon cœur !... Mais qu'apperois-je ? Elle a quitté ses habillemens lugubres ! je n'aurois pas osé le demander. Cette faveur, dans un jour tel que celui-ci, m'en est d'autant plus précieuse.

ISABELLE.

Le noir auroit aujourd'hui paru de trop mauvaise augure. Je ne veux pas toujours traîner le malheur après moi.

VILLEROY.

Ah , si en changeant d'habillemens ; vous pouviez rejeter avec eux les idées mélancoliques qui vous accablent !.. Ayez-en seulement le vouloir ; le tems fera le reste.

Tome VIII.

D

74 L'ADULTERE INNOCENT.

ISABELLE.

J'aurois désiré, si vous l'eussiez jugé à propos, que la cérémonie de notre mariage n'eût pas été si publique.

VILLEROY.

Ne me reprochez pas un excès d'amour, qui ne m'a point permis de tenir mon bonheur secret. Ces sortes de ménagemens auroient blessé l'opinion que j'ai de ma félicité, en possédant mon Isabelle; & le monde, toujours aussi méchant que curieux dans ces occasions, auroit peut-être raisonné en conséquence.

ISABELLE.

En ce cas, Seigneur, je me tais.



SCENE IX.

VILLEROY. ISABELLE.

CARLOS. FREDERIC.

VICTOIRE, & plusieurs
autres Conviés.

VILLEROY:

Voilà tous mes amis ; ils ont partagé nos chagrins , ils ont droit de partager nos plaisirs.

CARLOS.

C'est à ce titre que nous paroissions tous ici.

FREDERIC. |

Pour célébrer votre bonheur , & pour y participer : quiconque ne porte pas un cœur envieux , jouit toujours du bonheur de son ami.

VILLEROY.

Il faut l'être , mon cher Frederic , pour n'être pas jaloux du mien ! Mais si vous l'êtes en effet autant que j'ai

Dij

76 L'ADULTERE INNOCENT ;
lieu de le croire ; si vous êtes heureux
par ma joye , vous en voyez la cause.
Rendez-lui grace de ce que je suis , &
de ce que je serai toujours par elle.

SCENE X.

*Les mêmes Acteurs. FERNAND.
JULIE. FABIEN.*

FERNAND,

AH ! tout va bien ici ; j'en suis
charmé. Beaucoup de bonheur , cou-
sin . . . je suis vieux , mais j'embrasse
l'épousée avec plaisir . . . elle est ma
foi charmante ! Tant mieux : j'ai déjà
bû trois ou quatre coups à sa santé ;
& je m'apprête à me bien réjouir.

VILLEROY.

Tant mieux , cousin. Allons , à boire
par tout.

FERNAND.

C'est fort bien dit : à boire . . . Mais
à propos , j'ai un mot à vous dire . . .

ACTE III.

77

JULIE, à *Victoire*.

Je ne vous avois pas reconnuë d'abord.

VICTOIRE.

Si mon pere ne me reconnoît pas ;
j'aurai le plaisir de l'exercer un peu.

JULIE.

Votre frere a pris soin de le mettre
hors d'état de reconnoître personne.

FERNAND, à *Villeroy*.

Si vous m'aviez consulté , je vous
aurois dit

VILLEROY.

Quoi , cousin ?

FERNAND.

Que la garde d'une belle femme
est bien difficile. Souvenez-vous-en.

VILLEROY.

En ce cas , songez donc à la vôtre.

FERNAND.

Vous avez parbleu raison (*ap-
percevant Victoire parlant à Julie.*)

Qui est cet homme-là ? ami , quelle
affaire avez-vous avec Madame ?

VICTOIRE.

J'aurois à lui parler , si vous vou-
liez nous laisser tranquilles.

D iij

28 L'ADULTERE INNOCENT,
FERNAND.

Il seroit en vérité fâcheux de vous interrompre !

VICTOIRE.

Moniteur , daignez me pardonner....
(*en saluant Fernand.*)

FERNAND.

Moniteur , il n'y a point de mal à cela.

VICTOIRE.

Vous avez l'air d'un homme poli . . .

FERNAND.

Oh , très-poli !

VICTOIRE.

Et vous m'obligeriez sensiblement ,
~~en engageant cette aimable personne~~
à m'entendre.

FERNAND.

C'est fort bien pensé ; oui sans doute ,
je suis homme à lui parler en votre
faveur. Je vous dirai pourtant , si cela
peut vous plaire , qu'elle n'a jamais
tenu compte de ce que je lui ai dit.

VICTOIRE.

Si cela est , faites-moi donc la grace
de me laisser seul avec elle , je tâcherai
de plaider ma cause moi-même ;
& je réussirai peut-être.

ACTE III.

79

FERNAND.

Oh, c'est de quoi je ne doute point.

VICTOIRE.

Si, comme je le pense, vous êtes son ayeul, il est de votre intérêt de songer à la pourvoir.

FERNAND.

Et pourquoi son ayeul, je vous prie ?

VICTOIRE.

Parce que vous en avez l'air.

FERNAND.

Vous êtes bien impertinent de parler ainsi à ma femme, & même en ma présence.

VICTOIRE.

A votre femme, Monsieur ! Quoi, elle est réellement votre femme ?

FERNAND.

Je suis du moins son mari, Monsieur.

VICTOIRE.

Pardon, Monsieur ! je me flattois...

FERNAND.

Oui, je vous entens ; je sçais de quoi vous vous flattez... vous êtes un impudent, avec vos espérances. Ne vous avisez plus de la regarder....

D iij

80 L'ADULTERE INNOCENT ;
Mais , je sens en moi quelque chose
d'extraordinaire ! ...

JULIE.

Que sentez-vous , Monsieur ? De
quoi s'agit-il ?

FERNAND.

Je me trouve tout-à-coup appésan-
ti , assoupi (*Il bâille.*)

VILLEROY.

Cousin , vuidez donc votre verre.

FERNAND.

Je ne bois plus ma femme ;
allons-nous-en.

FREDERIC.

Bûvez du moins , Monsieur , à la
santé de la mariée.

FERNAND.

Ah , vous êtes ici !... N'est-ce pas
vous qui avez enlevé ma fille ? Je vous
souhaite à tous deux bien du bonheur...
(*Il bâille.*)

FREDERIC.

Ce souhait paternel y contribuera
beaucoup , Monsieur ; & j'ose espé-
rer

FERNAND.

N'esperez de moi que des souhaits ,
& rien de plus Ma femme , ma

ACTE III. 81

femme , partons au plutôt : je suis sû-
rement enchanté... (*Il bâille.*)

VILLEROY.

Allons , cher cousin , laissez-vous
attendrir ; je connois votre bon cœur :
vous pardonneriez à votre fille....

FERNAND.

Permettez de grace.... (*Il bâille
& chancelle.*)

CARLOS.

Qu'il aille dormir en paix.

FERNAND.

Tout ce que je puis faire.... (*Il
tombe dans un fauteuil.*)

VICTOIRE.

Nous le sçaurons à son réveil.

FABIEN.

Je le prens sous ma ma garde , j'au-
rai soin de lui. Songez seulement à
vous rendre tous , où je vous ai dit , le
plutôt que vous pourrez.

(*On emporte Fernand dans son fau-
teuil , & Fabien le suit.*)

CARLOS, à Julie.

J'aurai donc maintenant le plaisir
de pouvoir vous parler librement.

FREDERIC.

Qu'est-ce qu'on nous apprête ici ?

D v

82 L'ADULTERE INNOCENT,
VILLEROY.

Nous l'allons voir : asseyons-nous.

*Les Convies forment un Ballet , à la
fin duquel une voix chante les paroles
suivantes.*

A I R.

JE soupirois , je déclarois mes feux ,
Je jurois de bruler d'une flamme éternelle ,
Et les tendres transports de mon cœur amou-
reux .

Ne déplaisoient point à ma Belle.

Ses yeux me promettoient dans cet heureux
instant .

Tout ce qu'ils tiennent maintenant .



Mais , Ciel , que vois-je ? Un front sévère
Renverse tout-à-coup l'espoir qui me flattoit !
Un coup d'œil menaçant m'annonce la co-
lère .

De la beauté qui m'enchantoit.

Mais ce même œil , hélas , en réprimant ma
flamme ,

En nourrit le feu dans mon ame .

VILLEROY.

Tout ceci , à ce que je vois , ne
vous occupe guères .

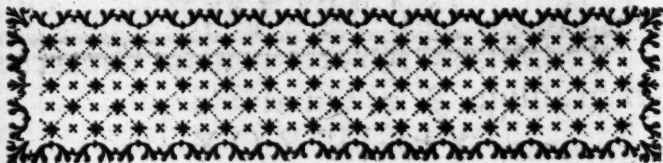
J'e songeois à votre prompt départ :
il m'afflige.

VILLEROY.

Ah , puis-je penser que je vous sois
assez cher pour vous causer quelques
inquiétudes ! L'ennui qui vous possède
n'est-il pas un Rival trop redouta-
ble pour mon amour ? Laisse-t'il en-
fin place dans votre cœur à d'autres
sentimens ? (*Un domestique vient lui
parler à l'oreille.*) Allons , nous par-
tirons bientôt. Mon cher Carlos ,
soyez mon frere en cette occasion ,
commandez ici pendant mon absence.
Je remerse en vos mains tout ce que
j'ai de plus précieux . . . Le dîner nous
attend ; puisse-t'il répondre à l'em-
pressement que j'ai de vous marquer à
tous ma vive reconnoissance !

Fin du troisieme Acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

Fernand , pendant son yvresse , a été bien battu , & mis dans un Tombeau. C'est le *Féronde* de la Fontaine , à qui on a fait faire une rude pénitence de son avarice , de sa jalousie , & de toutes ses injustices envers sa famille. Ce conte est ici mis en action , avec toute la licence dont le Théâtre Anglois est susceptible. Il suffit de sçavoir , que Fernand (qui ainsi que *Féronde* croit avoir été mort , & menacé d'un supplice encor plus long que tous ceux qu'il a soufferts) change absolument de caractère en revenant à la vie. Il fait abjuration de sa jalousie aux pieds de sa femme ; il pardonne à son fils Fabien , & lui fait part de sa fortune ; il consent au mariage de Frederic avec Victoire , & la dote richement. Ainsi finit la Comédie.



SCENE II.

*Le Théâtre représente une rue ,
& la maison d'ISABELLE.*

*BIRON & BELFORT en habits
de voyage.*

BIRON.

LEs plus longs jours se terminent
enfin. Grace au Ciel , nous sommes
arrivés !

BELFORT.

Oui , cher ami , nous voilà libres ;
& quoique je sois Anglois , la patrie
est partout où l'on jouit de sa liberté.

BIRON.

Vous êtes ici chez vous , mon cher
Belfort ; disposez du crédit que j'ai
dans Bruxelles , c'est le séjour de mon
pere : il ne sera peut-être pas fâché de
me revoir après sept ans d'absence & de
voyages qui ne lui ont rien couté. Mais,
vous n'ignorez pas mon histoire

36 L'ADULTERE INNOCENT;
(Il frappe à la porte d'Isabelle.) Cette
barbe postiche me déguise-t'elle bien ?

BELFORT.

Tout au mieux.

BIRON.

Soyez sûr de me trouver ici demain
à telle heure qu'il vous plaira. Re-
marquez bien la rue , & la maison.

BELFORT.

Vous êtes la seule personne que
j'aye à voir en cette ville ; ainsi fiez-
vous-en à moi.

BIRON.

J'ai quelques affaires importantes
qui m'obligent à vous quitter ce soir.

BELFORT.

Et moi , je n'ai besoin que d'un bon
lit : j'espère le trouver dans l'endroit
où vous m'envoyez.



SCENE III.

BIRON frappe de nouveau ,

SAMPSON paroît.

SAMPSON.

Qui est-là ? Que demandez-vous ?

BIRON.

Ami , votre Maîtresse est-elle au logis ?

SAMPSON.

Ami ! tu sçais sans doute que mon emploi est de répondre aux questions impertinentes. Mais quant à la tienne, sçavoir si ma maîtresse est au logis , ou non , je t'apprens que cela dépend uniquement de sa volonté.

BIRON.

Mais comment puis-je sçavoir sa volonté ?

SAMPSON.

Si tu t'en rapportes à mon avis , tu peux , je crois , t'en retourner. Elle

88 L'ADULTERE INNOCENT,
n'aime pas , à cette heure-ci , la visite
des gens qu'elle ne connoît pas.

BIRON.

J'ai pourtant des affaires à lui com-
muniquer qui pourroient peut-être lui
faire quelque plaisir.

SAMPSON.

En ce cas , c'est à elle à en déci-
der... Ainsi , je vais sçavoir s'il lui
plaît d'être au logis , ou non.

SCENE IV.

BIRON. SAMPSON.
LA NOURRICE.

LA NOURRICE, à Sampson.

A Vec qui as-tu donc affaire ? Tu
pouvois , je pense , être moins long
dans tes réponses : mais tu aimes à
parler , mon pauvre Sampson ! voyons
de quoi il s'agit. A qui en voulez-
vous ici ?

ACTE IV. 89

BIRON.

A votre Maîtresse elle-même. Je voudrois lui parler.

LA NOURRICE.

Je puis vous y aider , Monsieur ! Mais ne pouvez vous confier votre affaire qu'à elle seule ?

BIRON.

Abrégeons. Si vous voulez lui porter cette bague , elle sçaura d'abord ce que je lui demande.

LA NOURRICE.

J'espère qu'elle ne renferme point de billets doux : vous m'avez l'air d'un honnête homme. Patientez un moment , vous aurez bientôt une réponse.

SCENE V.

BIRON, *seul*.

MA pauvre Nourrice ! Je ne la retrouve qu'un peu plus vieille , & plus babillarde. La langue , dit-on , croît toujours ; & je suis absent depuis

90 L'ADULTERE INNOCENT ;
sept ans ... Je ne hais pourtant pas
ces impertinences domestiques : elles
m'assurent du moins du bon ordre qui
régne dans la maison.

SCENE VI.

BIRON. LA NOURRICE.

BIRON.

EH bien ?

LA NOURRICE.

Monsieur, j'ai remis votre bague à
ma Maîtresse. Plaise au Ciel que vous
ne soyez point porteur de quelque
mauvaise nouvelle !

BIRON.

Non ; je crois même pouvoir me fla-
ter du contraire.

LA NOURRICE.

A la bonne heure ! mais votre ba-
gue a excité en elle une étrange sur-
prise ... Entrez ici, Monsieur, pour
que l'on puisse fermer les portes, at-
tendu qu'il est tard. Restez un instant

dans cette salle basse : je vous ferai peut-être bientôt parler à ma Maîtresse.

S C E N E VII.

Le Théâtre représente l'intérieur de l'appartement d'ISABELLE. On voit une femme couvrant une table.

ISABELLE *entre.*

J'Ai souvent oui parler de sortilèges, d'enchantemens, & de charmes magiques, dont la puissance interrompant le cours de la nature, éclipsoit le Soleil, tiroit la Lune de sa sphère, faisoit pâlir les Astres, & les assujétissoit souvent aux volontés d'un vil mortel. Tous ces prodiges me paroissent aussi ridicules, qu'incroyables : maintenant, je les crois possibles. Cet anneau, cette bague fatale vient d'évoquer tout à coup deux fantômes, l'amour, & l'honneur ; mais sous des

92 L'ADULTERE INNOCENT ,
formes si terribles , que la mort même
paroîtroit moins affreuse à mes yeux
effrayés. Leur idée seule glace mon
sang ! ... (à la femme .) Laissez-moi
jusqu'à ce que j'appelle.

SCENE VIII.

ISABELLE. *La Nourrice.*

LA NOURRICE.

MAdame, l'Etranger est en bas.

ISABELLE.

Hélas , je l'avois oublié ! Fais-le
monter.

(*La Nourrice sort.*)

Cette bague est le premier gage
que Biron , que mon premier époux a
reçu de mon amour Mon premier
époux ! Ciel , puis-je penser sans rou-
gir , puis-je penser sans frémir , que
j'en ai un second ?... Biron est mort
en Candie ; voilà tout mon espoir.
Quel espoir , grand Dieu ! mais puis-
je vivre , si je ne le nourris pas ? Oui ,

A C T E I V. 93

sans doute, le malheureux Biron n'est plus; c'est en expirant qu'il a confié cette bague à quelque ami fidèle, pour la rendre à une infortunée qu'il croyoit encor digne de lui....

(*Biron paroît , introduit par la Nourrice. Isabelle le regarde attentivement.*)

Mes terreurs étoient mal fondées. Ce n'est pas lui ... Hélas, faut-il que ce soit la certitude de sa mort qui me rende la vie! ..

B I R O N.

M'auriez-vous tout-à-fait oublié?..

I S A B E L L E.

Oublié? vous!....

B I R O N.

Je ne sçaurois me déguiser plus longtemps... mes malheurs sont passés... O, ma chere Isabelle!....

(*Il court à elle , & l'embrasse. Isabelle jette un cri , & tombe évanouie.*)

I S A B E L L E.

Ah, Dieu!

B I R O N.

Reviens, renaiss, chere Isabelle: c'est ton Biron, c'est la voix de l'amour

54 L'ADULTERE INNOCENT,
qui te rappelle à la vie. Reconnois ton
Epoux ; c'est lui-même qui te parle.

ISABELLE.

Mon Epoux !... quoi, Biron !

BIRON.

L'excès de son amour & de sa surprise lui seront funestes.... J'ai tort, sans doute, d'avoir si peu ménagé ta foiblesse : j'aurois dû te préparer à me revoir. Hélas, l'état où je te vois n'exprime que trop la sincérité de tes sentimens : les expressions les plus vives ne sont souvent que le langage de la bouche ; les transports des passions sont toujours le langage du cœur.

ISABELLE.

Où suis-je ! Pourquoi l'arrache-t-on à mes embrassemens ? N'ai-je pas entendu sa voix ? Mon ame prête à s'envoler est retenuë par les tendres accents de ce que j'aime..... Oui, c'est lui ; c'est Biron ! c'est l'époux que j'adore, & que j'ai tant pleuré !... Non, tu ne m'échapperas plus..... puis-je croire un pareil bonheur ? Sans doute : Biron seul pouvoit exciter en moi de pareils transports : pour moi, c'est vivre que d'expirer dans ses bras !...

ACTE IV.

95

BIRON.

Puisses-tu plutôt y vivre à jamais!

ISABELLE.

Pardonne, cher époux, au désordre
de mon ame! la surprise, la joye de te
revoir, de te revoir encore, me trans-
porte à tel point....

BIRON.

Chere épouse!...

ISABELLE.

Parle: dis-moi quelle main céleste
te rend enfin à mes vœux? Satisfais
l'ardente impatience de mon cœur;
j'aspire après le détail de tes travaux,
de tes longues souffrances. Absent de
moi, tes plaisirs mêmes (m'avois-tu
dit) seroient pour toi des peines. Ne
me cache donc rien; tout ce qui te
touche m'est cher, & m'intéresse éga-
lement.

BIRON.

Trop aimable Isabelle! calme-toi:
respire, tu sauras tout.

ISABELLE.

Hélas, je te croyois mort! je te
croyois tué au siège de Candie.

BIRON.

J'y fus blessé, & mis au rang des

96 L'ADULTERE INNOCENT ;
morts.. Je revins cependant , je fus
guéri contre toute apparence ; mais ce
fut pour tomber dans le plus rigou-
reux esclavage. Mon pere a dû rece-
voir plus d'une de mes lettres ; mais
toujours implacable pour moi , je n'en
eus jamais de réponse. Mais toi, n'as-
tu pas aussi reçu de mes nouvelles?

ISABELLE.

Moi?... Que d'horreurs un seul mot
de ta main auroit prévenuës !

BIRON.

Eh , qu'aurois-tu pû faire pour
moi ?

ISABELLE.

Ce que j'aurois pû faire ? Puisses-
tu l'ignorer à jamais ! Mais sois
certain que je me serois livrée moi-
même à l'esclavage , si j'avois crû pou-
voir t'en racheter ; que j'aurois sacri-
fié mon fils (la plus chere partie de
moi-même !) si par ce sacrifice...

BIRON.

Mon fils !

ISABELLE.

Oui ton fils , ma vie même si je
t'avois

A C T E I V. 97

t'avois cru vivant (*à part.*) Je l'apprens trop tard aujourd'hui!

B I R O N.

N'en parlons plus, chere Isabelle : les plaintes du passé empoisonnent le plaisir présent ; je suis trop payé des maux que j'ai soufferts par le bonheur de te revoir. J'ai mille questions à te faire

I S A B E L L E , *à part.*

Ciel ! que va-t'il me demander ?

B I R O N.

Comment se porte mon fils ? Que me diras-tu de mon pere , que j'apprens être encor vivant ?

I S A B E L L E.

Tous les deux sont en bonne santé. Hélas , puisse ton pere remplir tes vœux mieux qu'il n'a fait les nôtres !

B I R O N.

Cesse de répandre des larmes.

I S A B E L L E.

Depuis sept ans, mes yeux y sont accoutumés.

B I R O N.

Et je destine le reste de ma vie à ta consolation. Ne puis-je voir mon fils ?

Tome VIII.

E

98 L'ADULTERE INNOCENT,
ISABELLE.

Il est couché : mais je vais le faire éveiller.

BIRON.

Je remettrai ce plaisir à demain. J'ai moi-même besoin de repos , après une route aussi pénible.

ISABELLE.

Hélas !... ne vous fera-t-on rien apprendre ?

BIRON.

Non , le sommeil m'accable ; & je voudrois , s'il est possible , que mon retour ne fût pas connu ce soir , surtout à la Nourrice. Les complimens me seroient maintenant ennuyeux ; remettons-les à demain.

ISABELLE.

J'aurai soin de l'écarter ; & de disposer les choses conformément à votre volonté.



SCENE IX.

BIRON, *seul.*

O Ciel ! fais que je vive assez long-
tems pour lui faire oublier tous les
maux que mes malheurs lui ont cau-
sés. Dussai-je de nouveau risquer la
haine de mon pere , & la perte de
ma fortune , ce sacrifice n'est rien pour
mon amour ; elle mérite plus encore !
Impitoyables peres ! plus aveuglès
que la fortune même ! ne concevrez-
vous jamais que le mérite uni à la
beauté est d'un tout autre prix que les
trésors que vous nous destinés ?
Que n'a-t'elle point dû souffrir pen-
dant ma longue absence !... Ecartons
cette pensée trop accablante pour un
cœur aussi sensible que le mien.



SCENE X.

BIRON. ISABELLE.

ISABELLE.

Vous êtes obéi ; tout est préparé pour vous recevoir.

BIRON.

Pourrois-je ici manquer de rien ? En te possédant, tous mes vœux sont remplis, j'ai atteint le comble de la félicité ; & si mon cœur forme encor un souhait, c'est de te trouver toujours aussi tendre.

ISABELLE.

Pourrez-vous vous déshabiller seul ? Voulez-vous

BIRON.

Non, ma chere Isabelle, j'ai été trop longtems esclave de l'orgueil d'autrui, pour n'avoir point appris à me servir moi-même Hâte-toi seulement de me rejoindre.

ISABELLE.

Aussi-tôt ma prière faite, je te suis.

SCENE XI.

ISABELLE , *seule.*

MA prière ! ah malheureuse , que peux-tu demander au Ciel ? De quels vœux peux-tu souhaiter l'accomplissement ? Te reste-t'il aucun espoir légitime ? Ah , quel que soit ton avenir , il ne peut être qu'affreux cependant j'ai promis de le suivre qui ? Biron , ton époux : n'oses-tu prononcer ce nom ? Mon époux Ciel ! & qu'est donc Villeroy ?... O Biron ! un jour plutôt t'eût rendu une épouse fidelle , & prête à souffrir avec toi tout ce que la misère a de plus humiliant... Que vais-je faire maintenant ? Que vais-je devenir ?... (*Elle pleure.*) Deux époux ; & sans en avoir un. Femme de tous les deux , sans être leur épouse ! La raison m'abandonne O ma réputation ! seul bien qui me restoit encore ; cher & vertueux orgueil , seul

302 L'ADULTERE INNOCENT ,
soutien d'une vie innocente & respectée par la calomnie même ! Qu'allez-vous devenir ?... J'entens déjà les reproches de Villeroy , les éclats du juste ressentiment de Biron , les discours injurieux d'une populace avide de nouveautés , toujours prête à repaître ses yeux de la honte ou du malheur d'autrui. Comment supporter ces horreurs ? Comment soutenir l'aspect odieux d'un cruel beau-pere triomphant de ma ruine ? Ah , ç'en est trop ! Plus de demain. Une pensée heureuse me frappe , m'éclaire , & me montre une issue pour me soustraire à tant d'ignominies. Juste horreur des opprobres , soutiens seulement mon courage ! Si je puis m'en sauver , que m'importe par quel moyen Qu'est-ce , après tout , qu'une blessure ?... Je puis pourtant manquer mon cœur ... N'importe ; dans l'état où je suis , toutes blessures sont mortelles pour moi Voyons encor Biron auparavant ; augmentons par-là mon désespoir , & mourons.

SCENE XII.

BIRON. ISABELLE.

BIRON, *courant à elle.*

TU parles de désespoir ! tu parles de mourir ! Chere Isabelle, ces mots sont-ils faits pour toi ? Conviennent-ils à ta situation présente ? Ecarte à jamais ces idées funestes. Ta voix a pénétré jusqu'à moi ; je ne pouvois plus supporter ton absence : pourquoi me fais-tu languir si longtems ? Viens, suis-moi, chere Isabelle ; tout m'assure que l'avenir nous consolera de nos malheurs passés.

ISABELLE.

Hélas ! Cet espoir m'a trop longtems trompée, je ne m'y livre plus.

BIRON.

T'ai-je jamais trompée moi ? & le pourrois-je, grand Dieu ! Mais n'en crois que toi-même, tes yeux qui t'ont soumis mon cœur, & cette étoile for-

104 L'ADULTERE INNOCENT,
tunée qui après tant de travaux me
ramène aux pieds de tout ce que j'a-
dore.

ISABELLE.

Ma mauvaise destinée est encore
plus puissante. Je promène envain
partout mes regards, je ne découvre
aucun sentier qui ne me conduise à la
mort.

BIRON.

Ciel ! à quoi tend ce discours que
je ne comprends pas ?

ISABELLE.

Le Ciel a pitié de mes maux : je te
revois, ils vont finir.

BIRON.

J'espère que ce bonheur nous sera
commun à tous deux.

ISABELLE.

L'espérance est un flatteur éternel qui ;
pour nous conduire plus sûrement au
précipice, offre toujours à nos yeux les
plus beaux chemins : c'est un ami qui
ne sçait que trahir.... O malheureux
hymen !

BIRON.

C'est donc l'hymen qui te rend mal-
heureuse ?

Au point de ne sçavoir comment te l'exprimer.

BIRON.

Ah, falloit-il que je vécusse assez pour entendre un pareil reproche ?

ISABELLE.

Hélas, qu'entens-je ?... Cher époux, qu'ai-je dit ?

BIRON.

Que j'ai causé tous tes malheurs.

ISABELLE.

Non, tu es ici-bas ma seule félicité ! si j'ai dit autrement, ma langue a démenti mon cœur.

BIRON.

Et c'est pourtant l'hymen qui te rend malheureuse ?

ISABELLE.

Ah, j'en ai donc trop dit, si je ne t'apprens point le reste !..

BIRON.

Quel désordre dans tes discours ! Mes yeux, mon oreille & mon cœur étoient si pleins de toi, si occupés de tes charmes, que j'avois peine à en comprendre le sens.... maintenant je n'y vois plus d'obscurité.

106 L'ADULTERE INNOCENT,
ISABELLE, *d'un air égaré.*

Ciel ! gardez-vous donc de révéler
mon secret.

BIRON.

Isabelle, tu es indisposée.

ISABELLE.

Hélas, je ne le sçais que trop ! mais
où est le remède ?

BIRON.

Le repos calmera tes sens agités.
Viens, je t'aiderai à dissiper tes in-
quiétudes.

ISABELLE.

Il faudroit commencer par en ban-
nir la cause.

BIRON.

Plût au Ciel qu'il ne dépendît que
de moi !

ISABELLE.

C'est vous qui l'êtes !...

BIRON.

Moi ? moi la cause de tes malheurs
& de tes larmes !

ISABELLE.

Toi-même en es la cause, aussi fatale
qu'innocente.

BIRON.

Ah, malheureux ! Que ne restois-

THE ACT IV. 107
tu dans tes chaînes ? ... Falloit-il sur-
vivre à tant d'infortunes & de dan-
gers ; falloit-il t'exposer à mille morts ,
pour ne retrouver qu'une ingrata ?

ISABELLE.

Garde-toi de vouloir pénétrer un
secret horrible ! ... Tu ne l'apprendras
que trop tôt.

(Elle veut sortir.)

BIRON, l'arrêtant.

Quoi ! Tu veux même me quitter ?

ISABELLE.

De grace , laisse-moi fuir ... C'est
pour tous deux que je t'en prie ! ...

BIRON.

Quelle torture tu donnes à mon es-
prit ! ... Peut-elle penser tout ce que
je viens d'entendre ? ... Comment con-
cilier tant d'impossibilités ? ... Elle ex-
travague sans doute : la douleur , la
surprise , & la joye ont altéré & dé-
rangé ses sens ... Elle se calme ; pro-
fitons de ce moment ... Viens , ma
chere Isabelle ; c'est ton époux qui
t'en conjure : allons nous mettre au
lit.

ISABELLE.

Au lit ! ... Ah , ce seul mot réveille

E vj

108 L'ADULTERE INNOCENT ,
la tempête qui nous sépare pour jamais. O mon cher Biron ! Tant que mon cœur respirera ce titre vous appartient. Je sçais que je ne suis , ni ne fus jamais digne du nom de votre épouse : j'y dois aujourd'hui renoncer pour toujours ! ... Mais , si jamais je vous fus chère , daignez du moins me croire innocente ; souffrez que je tombe à vos pieds , pour vous jurer que le malheur qui m'arrache à vous est un crime du sort , & non pas de votre Isabelle.

BIRON.

Dieu ! quelle sera l'issue de tout ceci ?

ISABELLE.

Une barrière insurmontable vient de s'élever entre nous ; l'impitoyable main du sort brise les nœuds que l'amour avoit formés.

BIRON.

Non , rien ne sçauroit nous séparer.

ISABELLE.

Crois , cher Biron , que c'est pourtant le moindre des maux dont le Ciel m'accable ? ... Mais l'Arrêt en est

porté : il faut , il faut se résoudre à le subir.

BIRON.

Je suis sûr de ton innocence , je te connois , je me connois moi-même : l'amour seul nous a rendus malheureux. La vertu doit triompher de l'infortune.

ISABELLE.

Quel funeste événement frappera bientôt ton oreille , & ton cœur ! Sois sourd , mon cher Biron , comme le Ciel le fut pour moi ; maudis la langue qui te révélera ma honte. Lorsque tu scauras mon crime , quels reproches sanglans ne feras-tu point à ton cœur ! Avec quelle indignation ne vas-tu point m'en arracher comme un poison dangereux qui ne l'infesta que trop longtems ?... Puis-je y penser , & vivre encore ! Puis-je vivre , pour perdre ton nom , & me voir honteusement chassée de ta famille ? Pour être à tes yeux mêmes un objet d'horreur ? Non , tout doit avoir sa fin. Après ma mort , pardonne à ton épouse , & plains-la.

(Elle sort , en fuyant.)

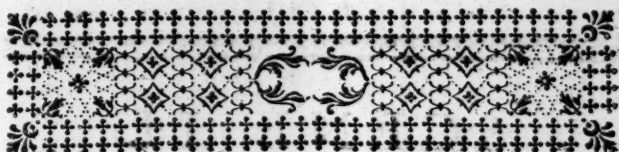
110 L'ADULTERE INNOCENT ,
BIRON.

Malgré tout , reste ici malheureux ;
& puisqu'il faut que tu sçaches ton
sort , tâches du moins de l'apprendre
par elle.

(*Il la suit.*)

Fin du quatrième Acte.





A C T E V.

SCENE PREMIERE.

BIRON. LA NOURRICE.

BIRON.

Laisse-moi, tu ne m'en as que trop appris. L'importante alternative de vivre, ou de mourir, ce choix qui coûte tant à faire, n'a plus rien de douteux pour moi. Je vois le terme de mes malheurs ; tout ce que tu peux me dire, ne peut que m'être indifférent... Fais qu'on m'apporte de quoi écrire quelques mots, c'est tout ce que j'exige de toi : je tenterai ensuite de reposer un instant.

(*La Nourrice sort.*)

SCENE II.

BIRON, *seul.*

DE reposer ? moi ! ... Oui , pour jamais. Epouse infortunée ! Je connois donc enfin la cause de tes mortels ennuis. L'état horrible où je t'ai vuë n'a plus rien d'étonnant pour moi ; si je réfléchis plus longtems sur ta perte , mon désespoir égalera le tien. Hélas , toute autre espèce d'infortune eût été réparable : mais la malignité de notre étoile a mis le Ciel même dans l'impuissance de nous rendre moins malheureux... Que dis-je ? Où m'emporte ma fureur ? A quoi sert d'accuser le Ciel, ou le destin ? Quel autre que mon pere , quel autre que mon frere a creusé l'effroyable abîme où nous sommes tombés ? Ils me sçavoient vivant , ils connoissoient l'excès de ma tendresse pour Isabelle : je n'ose dire mon épouse ! Ils sçavoient, les cruels, à quel point elle m'étoit chere... Ils ont pour-

A C T E V. 113

tant eu l'inhumanité de se taire , d'affecter un silence perfide , tandis qu'un autre alloit jouir à leurs yeux de toute ma félicité. Pere barbare ! Frere dénaturé ! faudra-t-il encor vous ménager ? Faudra-t-il encor respecter les artisans de ma ruine ? Faudra-t-il périr, sans vous la reprocher ? Le sommeil ou la mort s'appesantissent sur moi ?... Un engourdissement inconnu s'empare de mon ame , & semble suspendre mes peines. . . . Sommeil , ou mort , viens , je me livre à toi !

(*Il sort.*)

SCENE III.

LA NOURRICE. SAMPSON.

LA NOURRICE.

Voilà de terribles nouvelles, Sampson ! Quelle sera la fin de tout ceci ?

SAMPSON.

Ma foi , mes yeux ne voyent pas jusques-là : mais je crois que la loi est pour Biron. N'est-il pas le premier mari ?

114 L'ADULTERE INNOCENT,
LA NOURRICE.

Oui, cela est sans difficulté.

SAMPSON.

Eh bien, j'ai toujours oui dire qu'une femme, en pareil cas, devoit rester veuve pendant sept ans accomplis avant que de pouvoir se remarier : Voilà la loi.

LA NOURRICE.

Je l'ai oui dire de même; & les sept années ne sont, dit-on, pas absolument accomplies.

SAMPSON.

En ce cas, Biron peut reprendre sa femme.

LA NOURRICE.

Mais, si Villeroy, notre nouveau Maître, alloit revenir.

SAMPSON.

Eh bien, il ne sera pas le premier mari qui aura perdu sa femme.

LA NOURRICE.

Pour prévenir tout accident, va-t'en chez le vieux Comte Bauduin, & prie-le de venir au plutôt ici : sa présence ne peut qu'y être nécessaire.

SAMPSON.

Pour cette fois, Nourrice, je crois

que tu as raison. Les affaires où les femmes sont mêlées, sont presque toujours dangereuses : je cours chez le Comte.

SCENE IV.

Le Théâtre change. BIRON paroît endormi sur un lit. ISABELLE entre , & s'approche de lui.

ISABELLE.

QUoi , sitôt endormi ! Hélas , qu'il est heureux ! ... Et moi , je ne dormirai plus Si celui qui dort est heureux , celui qui dort le plus longtems est plus heureux encore : la mort est le plus long sommeil. O Biron ! crains de te réveiller ; l'instant fatal approche ; le malheur attend ton réveil : si ton Isabelle t'est chere , dors pour jamais Hélas , sa vuë désarmeroit la mort même ! ... C'est ainsi que l'idée du plaisir renaît toujours à l'aspect de ce-

FIG L'ADULTERE INNOCENT,
lui qui nous l'a fait connoître.... Re-
gardons-le pour la dernière fois....
Mais un regard suffit-il pour deux
amans qui vont se séparer ? Un baiser
m'est du moins permis..... Où vais-je,
juste Ciel ! Villeroy n'est-il pas mon
époux ?... Que de mers me séparent
d'eux ! Que de montagnes s'élèvent
entre leur amour & ma honte !....

(Elle se jette sur le plancher ; après
un court intervalle , elle lève la tête
appuyée sur son coude.)

Quelle confusion dans mes idées !
Quel concours de sentimens oppo-
sés !... L'espace qui les renferme ne
peut longtems les contenir... une pa-
reille guerre exige un champ plus
vaste... je sens que je succombe !...
Peste , Guerre , Famine , feux dévo-
rans , remplissez vos devoirs , rava-
gez , dévastez , consommez l'univers ,
& périssez avec lui... La Scene chan-
ge tout-à-coup !... (Elle se relève.) Je
me sens plus tranquille. Le choc vio-
lent des passions semble m'avoir don-
né un nouvel Etre ; mon ame même
me paroît différente de ce qu'elle étoit :
quelle heureuse révolution ! la fa-

A C T E V. 117

culté de raisonner lui est ôtée : le jugement, l'intelligence , les notions les plus simples en sont chassées , comme perturbatrice de son repos. Me voilà donc vangée de ma mémoire ! Son siège est renversé. Ce miroir trop fidèle, qui me retraçoit à chaque instant mes malheurs & mes crimes , est réduit en poudre ; mes remords mêmes sont évanouis. Quel changement ! Ses progrès augmentent encore.... Tel étoit l'état d'innocence avant que les Mortels connussent les soins ! Ainsi qu'une habitante des Champs Eliziens , rien ne trouble la douceur de mes pensées : plus de craintes , plus de regrets... Mais quel sommeil tout-à-coup me saisit ? J'y résisterois en vain ; cédon's à ses charmes

(Elle tombe dans un fauteuil.)

Quel est ce bruit ? On frappe.
C'est peut-être Villeroy !.. N'importe.

BIRON, *révânt.*

Viens , ma chere Isabelle....

ISABELLE.

D'où part cette voix ? C'est à moi qu'elle s'adresse !

118 L'ADULTERE INNOCENT,
BIRON.

Peux-tu m'abandonner si long-
tems?

ISABELLE.

Une voix d'homme ! dans mon lit !
Qui donc a pû l'y introduire ? ...
(*Elle se lève.*) Quoi, ce monde pervers
fera-t-il toujours livré à l'infamie ?
L'honneur n'y fera-t-il jamais plus
en sûreté que les biens ? ... Tiens scé-
lérat, voilà ton salaire

(*Au moment qu'elle va pour le
fraper, il lève la tête ; elle le recon-
noît, & recule en frémissant.*)

O Ciel, que vois-je !

BIRON.

Mon Isabelle ! Un poignard à la
main !

ISABELLE.

Le bras levé sur mon époux ! Quelle
autre qu'une âme déjà proscrite par le
Ciel eût pû concevoir un pareil for-
fait ! ... J'aurois massacré mon époux !

BIRON.

Tu n'as pû le penser.

ISABELLE.

Le désespoir m'a conduit jusqu'aux
portes des enfers : il m'y laisse, Mo-

ACTE V.

119

ment épouvantable ! Cet intervalle de raison ne m'est donné sans doute que pour aggraver mon supplice , & surcharger mon ame de nouvelles horreurs ! ... (*Elle recule, en chancelant.*)

BIRON.

Pourquoi fuis-tu ? Pourquoi crains-tu de m'approcher ?

ISABELLE.

Je ne puis soutenir ta vue ... Revenez, noires furies, emparez-vous d'un cœur digne de vous recevoir : secouez vos chaînes, irritez vos serpens, venez à mon secours Quoi donc ! Ainsi que mes autres amis , vous m'abandonnez au besoin ? Vous me fuyez ?... C'est à moi de vous suivre . . .

(*Elle sort , en courant.*)

SCENE V.

BIRON, *seul.*

Pauvre Isabelle ! je n'ai plus rien à espérer de toi : mon état sera bientôt

120 L'ADULTERE INNOCENT ,
semblable au tien. J'aurois reçu la
mort avec plaisir de toute autre main
que la sienne : elle n'a pas mérité d'être
mon boureau ; je n'ai pas mérité d'être
sa victime.

SCENE VI.

BIRON. LA NOURRICE.

LA NOURRICE.

SEigneur, un Inconnu qui ne veut
point se nommer, vous attend à la
porte. Il a , dit-il , à vous parler.

BIRON.

Je vais le joindre C'est sans
doute Belfort. Il ne se doute guères de
tout ce qui se passe ici ! mais, son amitié
peut m'être de quelque secours.



SCENE

S C E N E V I I.

*Le Théâtre change , & représente
la Ruë. CARLOS y paroît ac-
compagné de trois Assassins.*

CARLOS.

U N frere cadet, moi ! Je ne le fus
que trop longtems pour ne pas m'ex-
poser à tout dans la crainte de le re-
devenir. N'en laissons point échapper
l'occasion Les cadets ne sont ici
que des bâtards légitimes rejetés des
familles les plus nobles , & confinés
dans l'obscurité du commerce. Pourois-
je m'avilir au point d'en augmenter
le nombre ? Faudra t'il fléchir devant
un aîné , dépendre de ses caprices , &
lui céder en tout ? Non , Biron , tu
te trompes. Comment faire cepen-
dant ? le voilà revenu ; il va de nou-
veau captiver l'amitié de mon pere ;
& plutôt au Ciel qu'il s'en tint là ! mais
il va en même tems s'emparer du

Tome VIII.

F

122 L'ADULTERE INNOCENT,
droit d'aïnesse D'ailleurs , si je le
laisse vivre , de combien de trahisons
secrètes ne peut-il pas m'accuser ? Il
faut qu'il meure , & dès cette nuit,
J'ai tout disposé de maniere qu'il ne
peut m'échapper . . . Il vient .. Alerre,
amis , ne le manquez pas.

(*Au moment que Biron paroît , les
Assassins l'attaquent , & le blessent.
Tandis qu'il se défend , Villeroy arrive
avec ses gens. Carlos & les siens se sau-
vent ; mais l'un des Assassins est arrêté.*)

SCENE VIII.

BIRON. VILLEROY.

Domestiques de VILLEROY.

VILLEROY.

AH, Seigneur, vous êtes blessé!..
Amis , prenez-en soin : conduisez-le
dans la maison.

(*On emmène Biron.*)

ACTE V. 123
UN DOMESTIQUE.

Seigneur, voilà un de ces malheureux.

VILLEROY.

Qu'on le tienne en lieu sûr : il faut en faire un exemple.

SCENE IX.

*Le Théâtre change , & représente
l'intérieur de la Maison d'ISABELLE.*

ISABELLE, seule.

J'Ai voulu massacrer mon époux !
& j'oserois songer à vivre ! ma main ,
dans un excès de désespoir , ne peut-
elle pas encore attenter à ses jours ?
Main criminelle , frappe par tout ail-
leurs , mais respecte Biron ! Plonge
plutôt ce poignard dans mon sein :
c'est là où tu trouveras des crimes à
vanger ; c'est-là le siège des forfaits
dignes d'être expiés par le sang. Ville-

F ij

124 L'ADULTERE INNOCENT ;
roy est arrivé : Villeroy & Biron vont
paroître à mes yeux !... O Terre ! ca-
che-moi : leur idée seule me déchire.
Epoux infortunés , venez , frappez ,
partagez ce corps malheureux. Mon
ame est toute entiere pour Biron ; elle
est libre , & c'est ainsi que j'en dispose
en sa faveur

(*Villeroy arrive précipitamment , il
lui arrête le bras , & se saisit du poi-
gnard.*)

S C E N E X.

VILLEROY. ISABELLE.

VILLEROY.

LE Ciel qui me guide prend soin de
ta défense !... Oses-tu bien attenter à
tes jours ? à des jours qui me sont si
précieux ! que ferois-tu de plus , si je
te croyois coupable ?

ISABELLE , *éperduë.*

Ose donc jurer que je suis innocen-
te , je t'en croirai . . . mais , qui es-tu ?

qu'exigès-tu de moi ? garde-toi de me retenir !... n'es-tu pas le véritable Auteur de tout ce qui se passe ici ?... ne prétens-tu pas encor me persuader que je suis ton épouse ?... veux-tu qu'un homme tel que toi puisse être crû sur cet article ?

VILLEROY.

Quoi , ne me reconnois-tu point ?
ISABELLE , *d'un air attentif.*

Ah ! je ne te reconnois-que trop ...

VILLEROY.

Ne suis-je donc plus ton époux ?

ISABELLE.

Non ... non , je n'ai plus d'époux...
(*Elle pleure.*) Je n'en eus jamais qu'un seul ; il est mort en Candie. Peux-tu me le nier ? ne me l'as-tu pas juré mille fois ?... parle ; n'est-il pas mort comme tu me l'as dit ?

VILLEROY.

Hélas , je te le dis encore.

ISABELLE.

Jure-le donc , jure-le vite avant que la preuve sanglante du contraire vienne frapper mes yeux & les tiens

326 L'ADULTERE INNOCENT,
(Elle aperçoit Biron.) Juste Ciel,
que vois-je !...

(Biron arrive , en se soutenant sur
son épée ; Isabelle tombe évanouie.)

SCENE XI.

VILLEROY, ISABELLE.
BIRON.

VILLEROY.

QU'on appelle du secours : : . . .
Nourrice, où êtes-vous ?... Mais quel
spectacle ! Biron vivant ! hélas, est-ce
bien lui ?

BIRON.

Tu vois le seul misérable de la terre
qui devoit le moins vivre.

VILLEROY.

L'un de nous ne le devoit pas . . . :
l'un de nous doit périr.

BIRON.

Tu m'as sauvé des mains des Assas-
sins ; & plutôt au Ciel que tu ne l'eusses

ACTE V. 727

point fait , puisque la vie est mon plus grand supplice , & que tu es l'homme de la terre à qui je voudrois le moins être obligé ... Chere Isabelle ! je viens expirer à tes pieds. Je serois mort moins malheureux , si je n'avois pas rencontré ici ton Villeroy ... Souffre que je t'embrasse , & reçois mon dernier soupir

VILLEROY.

Un baiser !... Ah , téméraire , c'est le dernier gage que tu recevras de sa tendresse.

BIRON.

Je le sçais ... calme-toi ... je te rends cette vie dont tu n'as fait que retarder la perte de quelques instans ... & puisque mon malheur est un crime du fort , sois , s'il se peut , plus heureux que moi ...

(Il tombe.)

VILLEROY.

Hélas , il s'affoiblit !

BIRON.

Si tu es généreux , prends cette lettre ... remets-la à mon pere ... adieu.

(Il expire.)

F iij.

128 L'ADULTERE INNOCENT ;
VILLEROY.

C'en est fait... quelques suites que puisse entraîner cette lettre , l'honneur m'engage à la rendre , & à me justifier mais l'horreur de cet événement me fait oublier Isabelle... Tout est-il mort dans la maison ? Hola , quelqu'un ? L'épouvante s'est-elle emparée ici de tous les cœurs ?

(*Il sort.*)

SCENE XII.

ISABELLE , *seule , revenant à elle-même.*

D'Où reviens - je ? je crois être sur le bord d'un précipice , prête à tomber dans le gouffre qui sépare les vivans des morts ! Qui peut donc m'arrêter ? Suis-je indigne également de vivre , & de mourir ?... Ah , malheureux Biron !... (*Elle se jette sur lui.*) Ah , cher époux , en quel état te vois-je ?... C'est ici que sera mon tombeau...

SCENE XIII.

ISABELLE. VILLEROY.

Domestiques.

VILLEROY.

Déplorable situation !... elle n'est plus à elle-même.... Amis , relevez-la.

ISABELLE.

Jamais ! jamais ! vous ne nous séparerez plus ... Eveille-toi , Biron ! aide-moi , secoure-moi ... Que vois-je ? du sang ! mon époux massacré ! Ah , Barbare , c'est de ta main. Achève , unis l'épouse à l'époux : je te pardonne tout , si tu veux ne nous point séparer.

VILLEROY , à sès gens.

Levez-la doucement.... craignez de la blesser ... il faut l'arracher de ce corps.

ISABELLE.

Ah , tigres ! vous m'enlevez ce que

130 L'ADULTERE INNOCENT,
j'ai de plus cher... Ciel, hâte-toi de
les en punir !...

(*Les Domestiques emmènent Isabelle.*)

SCENE XIV.

VILLEROY. LA NOUR-
RICE. *Domestiques.*

VILLEROY.

Nourrice, suivez-la, prenez-en
soin ; qu'on cherche des secours de
tous côtés ; je ne croirai pas encor payer
sa vie en l'achetant de tout ce que je
possède. (*à un domestique.*) Vous, son-
gez à exécuter exactement mes or-
dres... (*On entend frapper à la porte.*)
La tempête grossit ; je suis prêt à tout.
Faites entrer.



SCENE XV.

VILLEROY. LE COMTE
BAUDUIN. CARLOS.
BELFORT. FREDERIC.
Domestiques.

LE COMTE BAUDUIN.

Jour affreux ! falloir-il que je vé-
cusse pour être témoin de tes hor-
reurs?... Où est donc mon malheureux
fils ?

CARLOS.

Cruel , où est mon frere ?

VILLEROY.

J'espere que le Ciel est son parrage.

CARLOS.

Unique cause de sa perte , peux-tu
faire des vœux pour lui ?

VILLEROY.

Je ne sçaurois vous condamner ,
vous pleurez un frere : mais vous
m'accusez à tort d'avoir causé sa perte.

F. vj.

132 L'ADULTERE INNOCENT;
CARLOS.

— Je ne m'attendois pas que tu t'accusasses toi-même : mais, quel autre que toi l'auroit assassiné ? C'est ce que la Justice sçaura bientôt éclaircir.

BELFORT.

Pauvre Biron ! Falloit-il tant te presser de revoir ta Patrie ?

FREDERIC, *au Comte Bauduin.*

Allons, Seigneur, l'espoir de la vengeance vous reste.

CARLOS.

Qu'on emporte le corps.

(*Les Domestiques emportent Biron.*)

LE COMTE BAUDUIN.

Hélas ! Quel sujet t'animoit contre mon fils ?

VILLEROY.

Moi ! Pouvez-vous me soupçonner d'un meurtre aussi infame ? Mais je connois mon innocence, & c'est assez pour moi. Interrogez à votre gré mes Domestiques, il vous diront que j'ai exposé ma vie pour défendre & sauver ce fils, dont vous me croyez l'assassin.

BELFORT.

Qu'on les appelle, qu'on les fasse parler.

ACTE V. 335

FREDERIC.

Tirons des lumières de tout ce qu'ils
pourront nous dire.

CARLOS.

Eh , quel fond ferez-vous sur leur
rapport ? Les complices de leur Maître
iront-ils l'accuser , & se charger
eux-mêmes ? Un mensonge leur coû-
tera-t-il plus qu'un homicide ? ... Tu
prétens , Villeroy , avoir tiré l'épée
pour sa défense ? Qui donc avoit-il
offensé ? Quels étoient ses ennemis ?
En pouvoit-il craindre d'autres que toi ?
Et tu prétens l'avoir défendu ! Non ;
non , son retour fut son crime. Tu ve-
nois d'épouser sa femme , il venoit
troubler tes plaisirs , sa mort fut réso-
lue , vous avez tous conspiré contre
lui.

BELFORT.

Si cela est

CARLOS.

Tout le fait croire.

FREDERIC.

Les apparences sont

CARLOS.

Noires comme l'enfer,

134 L'ADULTERE INNOCENT,
LE COMTE BAUDUIN.

C'est donc aux loix à m'en faire
raison. Qu'on aille chercher les Ma-
gistrats.

CARLOS.

J'y cours moi-même.

(Il sort.)

VILLEROY.

Ces présomptions, je le confesse,
sont violentes contre moi. Mais je
compte sur le Ciel, & sur un témoi-
gnage qui peut-être ne sera point sus-
pect Hola ? qu'on ouvre.

FREDERIC.

D'où partent ces cris ?



SCENE XVI.

L'intérieur du Théâtre s'ouvre.

*On voit PEDRE , l'un des
Assassins , appliqué à la ques-
tion , par les Domestiques de
VILLEROY.*

VILLEROY.

CE malheureux pourra mieux vous
instruire.

PEDRE.

Je ne puis souffrir plus longtems :
épargnez-moi cet horrible supplice ! je
dirai tout.

VILLEROY.

Ton projet , & celui de tes complices,
étoit-il de tuer Biron ? Parle.

PEDRE.

Oui , Seigneur.

VILLEROY.

Etoit-ce pour vanger ton injure , ou
la leur ?

136 L'ADULTERE INNOCENT,
PEDRE.

Biron ne nous avoit jamais offensés.

VILLEROY.

Vous vous prêtiez donc au ressentiment d'autrui ?

PEDRE.

Oui, Seigneur.

VILLEROY.

Vous fûtes donc gagés pour l'assassiner ?

PEDRE.

Oui, Seigneur.

VILLEROY.

As-tu quelque accusation à porter contre moi ?

PEDRE.

Aucune, aucune : c'est vous qui avez sauvé Biron ; c'est vous qui m'avez fait arrêter.

VILLEROY.

Qu'on l'emmené.

LE COMTE BAUDUIN.

Non, permettez qu'il reste.

VILLEROY.

Il m'a justifié, je ne demande rien de plus. Si vous voulez en sçavoir davantage, contentez-vous.

A C T E V. 137

LE COMTE BAUDUIN.

Répons-moi , malheureux. Qui t'a payé pour ce forfait horrible ?

P E D R E.

Ah , Seigneur ! achevez plutôt mon supplice : j'aime mieux être seul criminel.

LE COMTE BAUDUIN.

Je veux connoître l'auteur du crime , dussai-je le chercher jusque dans ton cœur. Parle vite ; quel est son nom ?... Tu te tais ! qu'on le remette à la torture.

P E D R E.

O Ciel !... non Seigneur , je vais le nommer.

LE COMTE BAUDUIN.

Parle donc... C'est ... Qui ?

P E D R E.

Mon Maître Carlos ... votre fils.

LE COMTE BAUDUIN.

Quelle horreur !...

F R E D E R I C.

Ciel !.. Il vous auroit employés pour tuer son propre frere ?

P E D R E.

Il l'a fait ; il étoit même avec nous , lorsque nous avons attaqué Biron.

138 L'ADULTERE INNOCENT,
LE COMTE BAUDUIN.

S'il nous dit vrai (ce que pourtant
je ne puis croire !) Le Ciel est juste à
mon égard. J'ai causé les malheurs de
Biron ; il doit être vengé.

FREDERIC.

Que voulez-vous faire de ce scélé-
rat ?

LE COMTE.

Qu'on l'ôte de mes yeux : il ne m'en
a que trop appris !

VILLEROY.

J'oubliois que votre fils , expirant ,
m'a chargé de cette lettre pour vous :
j'ose acquitter ma promesse. S'il y
parle de moi , j'exige que vous la lisiez
haut.

LE COMTE BAUDUIN.

Vous connoissez son écriture ?

BELFORT.

Oui , je reconnois la main de mon
ami.

LE COMTE BAUDUIN.

Lisez donc , je vous prie.

BELFORT, lisant.

*Je trouve la mort, en arrivant à votre
porte : mais malgré l'état où je suis ,
mon cœur ne peut se résoudre à vous*

ACTE V. 139

*pardonner , non plus qu'à mon frere
Carlos , de n'avoir point empêché ma
malheureuse épouse d'épouser Villeroy.
Vous sçaviez tous deux , par mes lettres ,
que j'étois vivant*

VILLEROY, *interrompant.*

Qu'entens-je ! Vous sçaviez qu'il
étoit vivant ? . . .

LE COMTE BAUDUIN.

Moi ? ... Quel nouveau sujet d'éton-
nement , & de douleur !

SCENE XVII.

*Les mêmes Acteurs. CARLOS ,
& les Officiers de Justice.*

LE COMTE BAUDUIN.

O Carlos ! ton frere t'accuse , ainsi
que moi , dans cette lettre , d'avoir été
les Auteurs de sa mort Approche ,
parle ; te sens-tu coupable ?

CARLOS.

Qui moi , mon pere ! O Ciel , que
dites-vous ?

140 L'ADULTERE INNOCENT,
LE COMTE BAUDUIN.

Il parle de plusieurs lettres, qu'il dit nous avoir écrites : je n'en reçus jamais. Sçavois-tu qu'il fût encore vivant ?

CARLOS.

Le Ciel m'est témoin que je l'ignoreis !

LE COMTE BAUDUIN.

N'as-tu jamais eu de ses nouvelles ; soit par lettres, ou autrement ?

CARLOS.

Jamais, mon pere, jamais.

BELFORT, *au Comte.*

Cela me paroît étonnant. Je sçais qu'il vous a écrit plus d'une fois, pour vous représenter les rigueurs de son esclavage. Je sçais, de plus, qu'il a reçu plusieurs réponses à ces mêmes lettres. Elles étoient de vous, me disoit-il. (*regardant Carlos.*) N'êtes-vous point son frere ?

CARLOS.

Il n'en reçut jamais de moi.

BELFORT.

C'est ce que nous sçaurons bientôt ; Biron avoit encor plusieurs de ces lettres sur lui : j'en vis même encor une hier.

ACTE V. 141

LE COMTE BAUDUIN.

Quel est à peu près leur contenu ?

BELFORT.

Toutes lui marquent, en différens termes, que rien n'étoit capable de vous toucher, & que vous étiez affermi dans la résolution barbare de laisser périr Biron dans l'esclavage.

LE COMTE BAUDUIN.

O Carlos ! Carlos, as-tu trahi ton frere ?

CARLOS.

C'est une infigne calomnie : je n'ai jamais cru qu'il fût esclave, ou vivant, que depuis cet instant funeste.

BELFORT.

Il est tems enfin de vous confondre. Il vous a écrit la nuit dernière ; vous lui avez répondu, qu'il vous verroit avant peu ; & je crains bien qu'il ne vous ait vû trop tôt !

LE COMTE BAUDUIN.

Tout ceci n'est que trop évident !... qu'on amène le coupable devant lui...

(On produit Pedre.)

CARLOS, à part.

Pédre est ici ! .. Je suis perdu.

142 L'ADULTERE INNOCENT,
BELFORT.

Tu frémis, Carlos? Tu as raison;
il a tout avoué.

CARLOS.

S'il a tout avoué, il ne me reste
rien à dire.

BELFORT.

Rien?

CARLOS.

Que voudrais tu de plus? Je vois
mon sort, & je l'attens.

LE COMTE BAUDUIN.

O pere infortuné! Ah, malheu-
reux! Quel étoit ton dessein?

CARLOS.

Celui qui perd la plupart des hom-
mes; l'envie de faire fortune. Biron
vivant, étoit toujours une barriere
entr'elle & moi, je résolus de la fran-
chir. Souvenez-vous de votre prédi-
lection pour lui, & de votre dureté
pour moi; voilà la source de mes cri-
mes: si vous n'aviez pas oublié que
vous étiez mon pere, Biron auroit
peut-être toujours un frere en moi.

LE COMTE BAUDUIN.

Cela n'est que trop vrai! je ne t'ai-
mai jamais comme je l'attirois dû: ce

ACTE V. 143

fut mon crime envers le Ciel, & j'en
suis bien puni.

VILLEROY.

Puisque ton frere étoit vivant, &
que tu le sçavois, quel étoit ton but
en me faisant épouser Isabelle ?

CARLOS.

Je sçavois trop combien Biron l'ai-
moit, pour douter qu'il n'expirât pas
de douleur en la retrouvant dans les
bras d'un autre.

BELFORT.

Perfide ! Et pourquoi donc l'as-tu
tué ?

CARLOS.

Pour ne rien laisser au hasard. Vous
voilà tous satisfaits, je crois : où veux-
t-on me conduire maintenant ? Vos
questions me fatiguent.

LE COMTE BAUDUIN.

Quel ! Mais c'est aux Juges à r'ap-
prendre ce que tu es ; un pere ne peut
trouver de nom pour toi : c'est à eux
de vanger la nature outragée. Qu'on
l'ôte de mes yeux (*On emmène Car-
los.*) O Ciel ! accorde-moi la force

144 L'ADULTERE INNOCENT,
de supporter tant d'horreurs Mais
quel nouveau supplice? ... Hélas, le
désespoir l'a rendue furieuse !

SCENE XVIII.

*Les mêmes Acteurs. ISABELLE
paroît tenuë par ses femmes ;
ses cheveux sont épars , son
fils effrayé fuit devant elle.*

VILLEROY.

AH, ma chere Isabelle ! ... Ha ,
Dieu , que lui dirai-je ?

ISABELLE.

Rien, rien , le monde est un impos-
teur , je ne l'écoute plus Les Juges
vont-ils bientôt s'assembler?
Veux-t-on m'acheter moi ? Pourquoi
faire ? Pour vendre le sang innocent !..
Tu m'as l'air de l'un des pâles Juges
des Enfers. Es-tu *Minos* , *Eaque* , ou
Rhadamante ? J'ai une cause à plaider
devant toi , veux-tu l'entendre ? Tu
te

ACTE V. 145

te rais ! Eh bien , j'en appelle au
Thrône celeste : Descendez , Puissances
éternelles , venez punir un Juge
inique.

LES FEMMES D'ISABELLE.

Aidez-nous de grace : nous ne pou-
vons la retenir.

VILLEROY.

Vous ne faites qu'irriter sa fureur.

LE COMTE BAUDUIN.

Laissez-la libre : elle ne blessera
personne.

ISABELLE.

Qu'avez-vous fait de lui ? Il étoit ici
dans l'instant ; je l'ai vû là.... O Bi-
ron , cher Biron ! c'est ton épouse qui
t'appelle. Où t'ont-ils caché ? Pourquoi
t'arrachent-ils à mes embrassements ?
Hélas , il est parti !... Mais , quel est
ce petit Ange tout de feu ?...

(Elle court après son fils , qui se sau-
ve dans les bras du Comte Bauduin.)

L'ENFANT.

Ah secourez-moi , Seigneur ! secou-
rez-moi !

ISABELLE.

Je vois le Messager céleste ! Il étend
ses aîles d'argent ; il vole , il suit ,

Tome VIII.

G

146 L'ADULTERE INNOCENT,
il atteint l'ame de mon époux... Il la
ramène sur la terre !

L'ENFANT.

Ah Seigneur , elle me tuëra !

LE COMTE BAUDUIN.

Ne crains rien , mon enfant.

ISABELLE.

Quoi , le Ciel aussi trompe mon es-
pérance ! La justice est sourde par-
tout !... Mais Biron s'approche... Il
saisit le moment du sommeil des Dieux ;
& c'est ainsi qu'il me secoure... (*Elle
se poignarde.*) Venez , barbares assas-
sins , venez , Tyrans !... je brave main-
nant votre fureur.

VILLEROY.

O Ciel , quel coup funeste !... Hâtez-
vous , amis , hâtez-vous de la secourir.

LE COMTE BAUDUIN.

Trop malheureuse, & trop innocente
Isabelle ! vis pour être témoin de mes
remords , pour me voir déplorer mes
injustices envers toi. Ce sont elles sans
doute qui font aujourd'hui tomber sur
nous la colère du Ciel !

VILLEROY.

Parle , ma chere Isabelle : un seul
mot de toi peut me rendre la vie.

LE COMTE BAUDUIN.

Si la tendresse paternelle la plus vive,
que je te vouë à jamais, ainsi qu'à ton
fils ; si mes larmes & mes regrets peu-
vent diminuer à tes yeux l'horreur de
mon crime , lève les yeux, chere Isabel-
le , & reviens à la vie.

ISABELLE.

Où est cet enfant infortuné ? je
meurs moins malheureuse , puisqu'il a
pû vous attendrir. Viens, mon cher fils,
viens embrasser une mere mourante....
Un baiser.... Des vœux.... triste hé-
ritage ! C'est pourtant tout ce que je
puis te laisser. Sois digne de ton pere ,
imite ses vertus , n'éprouve pas ses
infortunes.... Puissent-elles être à ja-
mais ensevelies dans mon tombeau!...

(Elle meurt.)

VILLEROY.

Elle expire ! tous les plaisirs de ma
vie expirent avec elle... Où sont main-
tenant les Juges ? Où sont ces van-
geurs des forfaits ? que l'on me traîne
aux pieds de leur sanglant Tribunal ;
que j'y sois accusé, que j'y sois condam-
né : Quel que soit mon suplice , je m'y

118 L'ADULTERE INNOCENT ;
soudets , je les reçois avec reconnois-
sance.

LE COMTE BAUDUIN.

Déplorable Orphelin ! unique re-
jetton d'une tige encor plus déplora-
ble ! Ainsi qu'un échappé du naufrage ,
jeté sur une roche aride , est-ce pour
y périr que le Ciel t'a sauvé ? Non ,
ton infortune attendriroit les rochers
mêmes. Ce cœur de pierre, que les mal-
heurs de ton pere trouverent insensible,
s'émeut & s'ouvre pour toi ; les sour-
ces de l'abondance vont en couler ;
elles préviendront toujours tes desirs.
Ah ! si j'avois scû pardonner , si la seule
faute que ton pere ait jamais com-
mise m'eût trouvé moins implacable ,
tous les maux que nous éprouvons nous
seroient inconnus ! Les erreurs de la
jeunesse sont souvent plus dignes de
notre pitié que de notre colere. En
punissant nos enfans avec trop de
rigueur , nous nous rendons coupables
des maux que produit leur infortune.
Peres severes ! apprenez à pardonner :
le Ciel seul a droit de punir.

F I N.

1
sian
dign
posi
terr
mun
part
ruin

CATON,

TRAGEDIAE

DE

M. ADDISON.

Ecce spectaculum dignum ad quod respiciat, intentus operi suo Deus! Ecce par Deo dignum, vir fortis cum malâ fortunâ compositus! Non video, inquam, quid habeat in terris Jupiter pulchrius, si convertere animum velit, quam ut spectet Catonem, jam partibus non semel fractis, nihilominus inter ruinas publicas erectum.

Sene. de divin. Prov.



PERSONNAGES.

CATON.

LUCIUS.

SEMPRONIUS. } Sénateurs.

JUBA, Prince de Numidie.

SYPHAX, Général des Numides.

PORTIUS, } Fils de Caton.

MARCUS, }

DECIUS, Ambassadeur de César.

MARCIE, Fille de Caton.

LUCIE, Fille de Lucius.

OFFICIERS, SOLDATS ROMAINS,
& NUMIDES.

*La Scene est dans une Salle du Palais
du Gouverneur d'Utique.*

jou
Ro
gra
hor
feu
Sce
tié



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

PORTIUS. MARCUS.

PORTIUS.



'Aurore est ténébreuse ;
le Soleil , en perçant
foiblement les nuages
qui l'offusquent , semble
n'amener qu'à regret le
jour fatal qui doit décider du sort de
Rome & de Caton !... La mort de ce
grand homme manque sans doute aux
horreurs de la guerre civile : ce forfait
seul peut terminer dignement cette
Scene sanglante. Déjà plus de la moi-
tié de l'Univers , dévasté par César ,

regrette , mais trop tard , ses nombreux habitans ; & baisse un front docile à l'aspect de ce redoutable Vainqueur. Si ce torrent ne trouve point d'obstacle , où chercher de nouveaux soldats ? avec qui César jouira-t'il du fruit de ses forfaits ? Dieux immortels ! à quels ravages l'orgueil d'un seul homme n'expose-t'il pas l'ouvrage de vos mains ?

MARCUS.

Cher Portius, la fermeté de ton caractère te permet de regarder les forfaits de César avec un œil tranquille. Moins Philosophe que toi , je ne puis sans frémir entendre prononcer son nom !... Le Héros , ou plutôt le Tyran de *Pharsale*, s'offre d'abord à ma pensée , dégoutant du sang des Romains , foulant aux pieds de ses Courriers nos Patriciens massacrés , & toujours moins lassé qu'avide de carnage. O Portius ! le Ciel est-il donc insensible ? Pour qui réserve-t'il la foudre , si un scélérat , qui ne doit sa grandeur qu'à la ruine de son pays , jouit impunément des fruits de son crime ?

ACTE I.
PORTIUS.

153

Crois-moi, Marcus, une telle grandeur n'est pas digne d'être enviée. Jette les yeux sur notre auguste pere ; vois l'éclat de ses vertus briller à travers les nuages dont ses malheurs réitérés tentent en vain de l'obscurcir : toujours grand dans son infortune , les rayons de sa gloire n'en sont que plus épurés ; c'est pour l'honneur , c'est pour la liberté , c'est pour Rome enfin que Caton combat. Ami de la vertu , l'oppression , la tyrannie , le pouvoir usurpé , sont les seuls ennemis qui purent jamais exciter sa vengeance.

MARCUS.

Eh , qui peut l'ignorer ? Mais , que peut Caton seul contre un peuple entier , aussi lâche que corrompu ; contre un monde d'esclaves empressés à plier sous le joug de leur nouveau Maître ? Confiné dans *Utique* , entouré d'une garde Numide , triste Chef d'une armée dont la foiblesse , après tant de disgraces , mérite à peine encore ce nom : qu'espere-t'il , cher Portius ? qu'attend-t'il de ce reste de la

G v

grandeur Romaine , & d'un Sénat qui n'en est plus que l'ombre ? Je l'avouerai , mon frere , tant de malheur joint à tant de vertu , étonne & trouble ma raison ; à la vue du sort de mon pere , tout autres que nous seroient tentés d'abjurer ses maximes.

P O R T I U S .

Rappelle-toi ce qu'il nous a si souvent répété : les décrets du Ciel sont impénétrables , nous tentons en vain d'en sonder l'obscur profonde ; c'est un immense labyrinthe où l'entendement humain ne peut jamais que s'égarer dans ses recherches vaines.

M A R C U S .

C'est ainsi que raisonne une ame tranquille. Mais si tu ressentois la moitié des tourmens qui déchirent la mienne , tu t'exprimerois peut-être avec plus de chaleur. Une passion malheureuse , un amour sans espoir empoisonne ma vie , & met le comble à l'horreur de mon sort. Ah , si du moins Lucie cessoit d'être insensible !..

P O R T I U S , *à part.*

Il ne voit pas un rival dans son frere : ménageons ce caractère impétueux ;

A C T E V. 155

gardons-nous de l'en informer.. (*haut.*)
O Marcus ! Voici l'instant de faire
éclater ta vertu. Rassemble toutes les
forces de ton ame , rappelles-y ton
pere tout entier. La gloire de dompter
l'amour , l'espoir de vaincre ce Tyran ,
dont la puissance n'est fondée que sur
notre foiblesse , est digne de flatter le
courage d'un fils du grand Caton.

M A R C U S.

Non , mon frere ; un conseil que
je ne puis suivre ne sert qu'à me con-
vaincre encor plus de l'excès de ma
foiblesse. Ordonne-moi de me plon-
ger dans les plus grands périls de la
guerre , d'affronter la mort la plus
inévitabile : il suffit que la gloire m'ap-
pelle , tu reconnoîtras le fils de Ca-
ton. Mais , que peut la raison contre
l'amour ? que peut l'ambition , & la
soif des grandeurs contre une passion
qui se nourrit & s'accroît dans nos
ames , échauffe notre sang , & semble
seule animer notre existence ?

P O R T I U S.

Vois le Prince de Numidie , jette
les yeux sur le jeune *Juba* & toujours
attentif à ne point s'écarter des fen-

tiers de la gloire , vois par combien de travaux ce Prince est enfin parvenu , en domptant la férocité de son caractère , à modérer son âme sur celle de Caton ! Il brûle cependant pour *Marcie* ; ta sœur & la mienne est l'objet de ses plus chers desirs : ses yeux , ses moindres mouvemens trahissent son secret. Il sçait pourtant se taire ; & le soin de sa gloire lui fait renfermer dans son cœur un amour aussi violent que le tien. Quoi ! l'héritier d'un Monarque Africain surpassera-t'il le fils de Caton ? L'Univers verra-t'il en lui des vertus que je cherche en vain dans une âme Romaine ?

M A R C U S.

Arrête , Portius ! tes reproches sont trop amers quand vit-on tes vertus , & celles de Juba , me laisser loin de vous dans la carrière de la gloire ?

P O R T I U S.

Marcus , je te connois : l'ombre seule du déshonneur suffit pour indigner ton âme , & pour allumer ton courroux.

M A R C U S. :

Un frere auroit dû me plaindre :

A C T E I.
P O R T I U S.

157

Eh, qui te plaint plus que moi !...
lève les yeux, & vois mes larmes.
Plût au Ciel, que mon cœur pût aussi
facilement s'offrir à tes regards : tu le
verrois gémir de ton malheur !

M A R C U S.

Pourquoi donc, au lieu d'y com-
pâtrir, aigrir mes maux par tes repro-
ches ?

P O R T I U S.

O Marcus ! si mon sang & ma vie
pouvoient guérir tes maux, je les sa-
crifierois pour toi.

M A R C U S.

O le plus digne de tous les freres,
& le plus sincere des amis ! pardonne
au trouble, à la foiblesse d'une ame
que le premier mouvement emporte
toujours avec trop de rapidité ! .. mais
Sempronius paroît : l'état où je suis
me fait éviter ses regards.



SCENE II.

SEMPRONIUS. PORTIUS.

SEMPRONIUS, *à part.*

U Ne conspiration devoit être exécutée aussi-tôt que formée... Que fait ici Portius ? je hais la jeunesse froide, & trop réfléchie. Masquons nos sentimens.... (*haut.*) Embrassons-nous, cher Portius ! embrassons-nous, tandis que nous sommes encor libres : demain, en exprimant ainsi notre amitié, chacun de nous verroit peut-être un esclave dans ses bras. Que dis-je, demain ? Hélas, ce Soleil levant éclairer peut-être pour la dernière fois la liberté Romaine !

PORTIUS.

Mon pere assemble ce matin, dans cet humble salon, ce qu'on appelle encore le Sénat (les tristes restes de Pharsale !). Il veut sçavoir si l'on croit

ACTE I.

159

qu'il puisse encor s'opposer au torrent formidable dont la course impétueuse entraîne Rome & ses Dieux même ; ou s'il doit enfin céder l'Univers à César.

SEMPRONIUS.

Toute la pompe, toute la majesté de Rome illustreroit moins le Sénat, que la présence de Caton. Sa vertu seule rend nos assemblées légitimes ; elle porte dans tous les cœurs un sentiment respectueux, une sainte terreur, qui fait trembler César lui-même à la tête d'une armée toujours victorieuse. O mon cher Portius ! si j'étois assez heureux pour pouvoir l'appeler mon pere, pour voir l'adorable Marcie sensible à ma tendresse, les vœux de ton ami seroient comblés !

PORTIUS.

Eh quoi, Sempronius, le langage de l'amour peut-il plaire à Marcie, tandis que les jours de son pere sont menacés ? C'est vouloir attendrir une Vestale épouvantée, à la vuë du feu sacré prêt à s'éteindre !

CATON,
SEMPRONIUS.

Plus je vois les merveilles de ta famille , plus mon cœur en est enchanté !... Veille sur toi , cher Portius ; le fils de Caton fixe les yeux de l'Univers entier : le grand nom de ton pere te place dans un point de vuë aussi favorable pour tes vertus , que dangereux pour tes moindres foiblesses.

PORTIUS.

Je t'entens : à cette heure importante , tu m'accuses sans doute de rester trop longtems dans ces lieux ?... Je te laisse ; & tandis que le Sénat va décider de notre sort , je cours ranimer dans le cœur du soldat abbatu l'amour de la liberté , le mépris de la vie , & réveiller en lui tout ce qui reste de *Romain*. Le succès n'est pas dans la main des Mortels , mon cher Sempronius : mais faisons plus , rendons-nous-en dignes.



SCENE III.

SEMPRONIUS, *seul.*

Avec quel ton sententieux, avec quelle pompeuse affectation ce jeune homme copie déjà son pere !... Mais le vieux Syphax ne paroît point encore. Son génie Africain , quoique toujours disposé à la trahison , veut pourtant être excité , poussé , aiguillonné à chaque instant Je suis offensé par Caton ; il m'a refusé sa fille : d'ailleurs l'état désespéré de sa fortune met un trop grand obstacle à la mienne. Méritons la faveur de César : c'est la source des grandeurs où mon cœur aspira toujours. En lui livrant Caton , César ne peut refuser Marcie à ma tendresse. Mais Syphax paroît



SCENE IV.

SYPHAX. SEMPRONIUS.

SYPHAX.

Tout est prêt , Sempronius : j'ai fondé les secrets sentimens de mes *Numides*; tous n'aspirent qu'après l'instinct de la révolte. L'austère discipline de Caton ne leur paroît plus supportable ; le camp entier demande à haute voix un nouveau Maître.

SEMPRONIUS.

Crois-moi , Syphax , ne laissons point échapper ce moment précieux. Tandis que nous délibérons , le vainqueur fait de nouveaux progrès , & peut à chaque instant tomber sur nous. Ah ! si l'activité de César t'étoit mieux connue ; si tu sçavois avec quelle prodigieuse diligence ce Héros transporte la guerre d'un bout de l'Univers à l'autre , tu tremblerois , mon cher Syphax ! En vain la Nature éleva

A C T E I. 163

des montagnes , & creusa l'Océan pour arrêter sa course , ce torrent franchit tout : les Alpes , les Pyrénées s'abaissent devant lui ; les vents , les flots , & la tempête , bien loin de l'arrêter , précipitent encor sa marche. Ce jour perdu , demain César assiègera nos portes ! Mais , parle ; as-tu pressenti le jeune Juba ? Le gain d'un tel homme flatteroit sensiblement César , & rendroit notre traité beaucoup plus favorable.

SYPHAX.

Hélas , il est perdu ! il est perdu , Sempronius : les vertus de Caton l'ont enyvré . . . je l'attens pourtant en ces lieux : je veux tenter , par un dernier effort , de déraciner de son cœur ces austères principes d'honneur , de bonne foi , de je ne sçais quelle gloire dont le commerce des Romains n'a que trop corrompu son caractère Numide.

SEMPRONIUS.

Ne néglige rien pour l'abattre. La défection de Juba , puisque son pere est mort , assure l'Afrique à César , & le rend Souverain de la moitié des

C A T O N ,
vastes climats que renferme la *Zone*
Torride.

S Y P H A X.

Mais est-il vrai , Sempronius , que le Sénat entier est convoqué ? Ciel , que je crains pour toi ! Prends garde , ami : les yeux de Caton sont perçans ; si les voiles les plus épais de l'artifice ne couvrent nos complots , n'espere pas les soustraire à sa vuë :

S E M P R O N I U S.

Sois tranquille , Syphax. Le feu d'un zèle apparent prévient toujours , ou détruit les soupçons. L'intérêt de Rome , l'amour de ma Patrie , ma haine pour César , vont enflammer mes discours , & remplir le Sénat. Ta froide hypocrisie n'est qu'un artifice usé , un piège mal dressé , qui n'échappe qu'aux yeux vulgaires : si tu veux paroître sincère , tonne , éclate , sois furieux.

S Y P H A X.

Je me tais , Sempronius : malgré mes cheveux blancs , j'apprens encore de toi. Les Affricains les plus rusés doivent te rendre hommage.

ACTE I.

165

SEMPRONIUS.

Travaillez, encor un coup, à nous gagner Juba ; je te réponds des Romains. Souviens-toi, surtout, que le tems est cher ; & que les heures qui s'écoulent depuis la naissance d'une conjuration jusqu'au moment où elle éclate, sont toujours redoutables. Ce funeste intervalle est toujours rempli par l'horreur, souvent terminé par la mort. Chaque mot, chaque pensée peut perdre un Conspirateur. Son danger ne devient moins grand, qu'au moment où son bras peut frapper, & remplir ses desseins.

SCENE V.

SYPHAX, *seul.*

TEntons de vaincre l'opiniâtreté de ce jeune Prince. Le tems nous presse, César s'approche & va bientôt nous accabler... Mais taisons-nous ! Juba m'apperçoit, & s'avance.

SCENE VI.

JUBA. SYPHAX.

JUBA.

JE suis charmé de te revoir , & de te rencontrer seul : la tristesse règne depuis quelques jours dans tes regards , & l'air de mécontentement dans toutes tes actions. Quelle en est la cause , mon cher Syphax ? Quelles noires pensées t'occupent ? Pourquoi ne vois-tu plus ton Prince que d'un œil aussi sombre qu'indifférent ?

SYPHAX.

Mon talent n'est pas celui de feindre , ni de montrer un visage riant , quand la tristesse est dans mon cœur : je ne suis pas encor assez Romain.

JUBA.

Pourquoi ce trait de critique amère contre les Maîtres de l'Univers ? Ne vois-tu pas tous les Mortels , soumis à leur Empire , rendre hommage à la fu-

blimité de leurs vertus ? Est-il une nation parmi les plus sauvages de notre Afrique , parmi nos arides Rochers & nos sables brûlans , en est-il , dis-je , que le seul nom de Rome n'ait pas droit de faire trembler ?

SYPHAX.

Dieux ! Et par quel endroit ces Romains sont-ils donc si supérieurs aux enfans basanés de votre Numidie ? Ont-ils appris à rendre l'arc avec plus de vigueur ? La Javeline lancée par un bras Romain , fend-t-elle les airs , atteint-elle le but avec plus de célérité ? Qui , mieux que l'actif Affricain , sçait dompter & dresser un courfier , mener en troupe les Eléphants rendus dociles , les ranger en bataille chargés de leurs tours aussi redoutables que meurtrières ? Voilà des talens , Seigneur , voilà des Arts utiles que Rome prétendrait en vain disputer à *Zama* ! *

JUBA.

Vante moins des vertus subalternes , qui ne sont dûes qu'à la force du corps.

* Capitale de la Numidie.

L'ame d'un vrai Romain tend à un but plus élevé : à civiliser l'homme féroce , à le soumettre au frein des loix , à le rendre humain & sociable. Ami de la sagesse de la discipline , & des Arts (seuls dignes d'embellir la vie !) Il les fait goûter aux Peuples les plus sauvages ; & ne les dépouille de la rudesse de leur caractère , que pour les rendre plus heureux. De pareilles vertus , en illustrant l'humanité , épurent l'ame , adoucissent , flattent le cœur , & du Mortel le plus barbare font un Citoyen respectable.

SYPHAX.

Dieux immortels ! Ai-je la force de l'entendre... Pardonnez, Seigneur, à la vivacité d'un vieux Soldat , & daignez me répondre. Qu'est-ce que cette politesse & cette urbanité Romaine , qui rend l'homme si traitable & si doux ? N'est-ce point l'art de déguiser nos passions, de rendre nos regards différens de nos pensées , de réprimer les mouvemens & les fougues de l'ame, de lui interdire tout commerce avec la langue , de dénaturer l'homme enfin, en lui faisant jouer un personnage contraire

à

ACTE I.

169

à celui pour lequel les Dieux l'avoient
créé ?

JUBA.

Pour te confondre , regarde seule-
ment Caton ; vois jusqu'à quel degré
la vertu Romaine peut élever un sim-
ple Mortel ! juste , vigilant , tendre
pour ses amis , toujours sévère pour
lui-même ; le sommeil , la faim , la
soif , les plaisirs & les besoins de la vie ,
les dons de la fortune même ne peu-
vent rien sur cette ame que la voix
du devoir & les maux d'autrui ont
seuls droit de rendre sensible.

SYPHAX.

Croyez-moi , Prince , il n'est point
d'Africain , cherchant sa proie dans
les vastes déserts de la Numidie qui ne
pratique encor mieux ces vertus si
vantées : satisfait de son sort , son arc
est toute sa richesse , la chasse sa nourri-
ture , l'eau des torrents sa boisson , les
travaux ses plaisirs. Sur le déclin du
jour , quelque rocher pour appuyer sa
tête , ou quelque tertre couvert de
mousse lui offre un lit délicieux. Il
s'en relève frais , il reprend avec joye
les exercices de la veille ; & si le ha-

sard lui offre une nouvelle proie , s'il rencontre quelque source jusqu'alors inconnue à ses yeux , l'infortuné bénit son sort , & croit être dans l'abondance.

JUBA.

Tes préjugés , mon cher Syphax , t'empêchent de distinguer les vertus qui naissent de notre ignorance , d'avec celles qui sont de notre choix : tu confonds le Héros avec la brute. Je veux que d'autres hommes , en acquérant sur leurs sens un aussi grand Empire , puissent regarder le plaisir d'un œil également indifférent : mais m'en citeras-tu qui soient constans dans les revers , & grands dans le malheur , ainsi que ce Caton que tu méprises ? Ciel ! avec quelle force , avec quelle fermeté d'ame il triomphe de la fortune au milieu des horreurs qui l'environnent , & dont l'avenir le menace encor plus !

SYPHAX.

Orgueil , orgueil outré , arrogance de l'ame , que les Romains , si je ne me trompe , appellent *Stoïcisme*. Ah , si votre illustre Pere ne s'étoit pas laissé

séduire par ces vertus imaginaires ,
s'il eût abandonné la cause de Caton ,
Ce Héros seroit-il mort honteusement
par la main d'un esclave ? ses trou-
pes massacrées couvriroient-elles les
sables de l'Afrique ? Serviroient-elles
de pâture aux Vautours de la Numi-
die ?

J U B A.

Quel est ton but , en renouvelant
mes douleurs ? ... Le seul nom de mon
pere suffit pour exciter mes larmes.

S Y P H A X.

Puissiez-vous profiter de son mal-
heur !

J U B A.

Qu'exiges-tu de moi ? Que faut-il
faire ?

S Y P H A X.

Abandonner Caton.

J U B A.

Abandonner Caton ! ... Tu veux
donc que Juba soit doublement Or-
phelin ?

S Y P H A X.

Voila le nœud qui vous retient !
Vous brûlez de lui donner le nom de
pere. Les charmes de Marcie placent

172 CATON,
secrètement dans votre cœur la cause
de Caton. Je ne m'étonne plus de vous
voir insensible à mon zèle.

JUBA.

Syphax, ce même zèle devient trop
importun ; j'ai souffert jusqu'ici ses
emportemens aussi ennuyeux qu'indis-
crets : apprens désormais à le modérer
& crains qu'il ne s'échape plus que je
ne le veux.

SYPHAX.

Seigneur, votre auguste pere ne me
traita jamais ainsi. Hélas, je vois bien
qu'il n'est plus ! Mais vous-même ,
pouvez-vous oublier ces tendres re-
grets, ces mouvements douloureux de
la nature, ces doux embrassements,
ces vœux ardents mille fois répétés
qui accompagnerent les adieux qu'il
vous fit dans les bras de la mort ? Ah,
ce triste moment est encor présent à
mes yeux : ce funeste souvenir plaît à
mon cœur, même en le déchirant ! Je
vois encor ce grand & malheureux Mo-
narque, les yeux baignés de larmes, &
me serrant la main, s'écrier en soupi-
rant.... *adieu Syphax, je te recom-
mande mon fils!..*

ACTE I.

173

JUBA.

Arrête ! Ce recit me perce l'ame...
O le meilleur des Peres ! comment
pourrai-je jamais m'acquitter de tout
ce que je dois à ta mémoire !

SYPHAX.

En suivant les conseils ; en les gra-
vant dans votre cœur.

JUBA.

Il me chargea de t'écouter , il m'or-
donna de me conduire par tes lumières.
Parle , tonne , Syphax , ne crains plus
de m'offenser : tu me verras aussi tran-
quille que la mer dans les plus beaux
jours du Printems.

SYPHAX.

Hélas , Seigneur , je n'envisage que
votre fureté.

JUBA.

Je rends justice à ton zèle. Mais que
prétens-tu faire ?

SYPHAX.

Vous arracher au fort dont les enne-
mis de César sont à chaque instant me-
nacés.

JUBA.

Mon pere dédaigna cette crainte.

H iij

Il en fut la victime.

J U B A .

Mourons plutôt , s'il le faut , mille fois , que d'offenser l'honneur.

S Y P H A X .

Seigneur , dites l'amour.

J U B A .

Syphax , j'ai promis de t'entendre... Pourquoi prétens-tu me forcer d'avouer une flâme que mes efforts ne peuvent éteindre , & que je voudrois toujours renfermer dans mon cœur ?

S Y P H A X

Croyez-moi , Prince , quoique l'amour soit difficile à vaincre , il est pourtant aisé de l'affoiblir : l'absence y peut beaucoup ; une nouvelle flâme y peut encor plus. La Cour de Zama vous offrira des charmes plus vifs , & plus animés : le Soleil qui roule son char plus près de nos têtes , donne au tein de nos Belles un éclat plus brillant. A peine les aurez-vous connues , que les pâles Beautés du Nord n'aurent plus d'attraits pour vos yeux.

J U B A .

Ami , ce ne sont point les charmes

A C T É I. 173

extérieurs que j'admire dans une amante : la beauté ne flatte que pour un tems nos sens , nos yeux se familiarisent avec elle, & l'habirude de la voir nous la rend bientôt insipide. Rien n'est plus beau que Marcie ; mais sa vertu l'élève encor au-dessus de son sexe : belle sans le sçavoir , sage sans affectation , l'envie même rend hommage à la pureté de ses mœurs : soit qu'elle parle ou qu'elle agisse , l'ame de Caton perce dans ses moindres démarches , tandis que la douceur de ses regards tempère la sévérité des vertus de ce grand homme.

SYPHAX.

Que l'on est éloquent, en louant ce qu'on aime !... Ah , Seigneur , souffrez qu'à vos genoux....

(Marcie & Lucie paroissent dans l'éloignement.)

JUBA.

Arrête , Syphax : c'est elle que je vois !... Oui , c'est elle , avec Lucie , l'aimable fille du Lucius elles viennent de ce côté : mon cœur s'émeut... de grace , laissez-moi.

H iij.

Que le Ciel les confonde !... un seul regard de cette femme va détruire tout mon ouvrage.

SCENE VII.

JUBA. MARCIE. LUCIE.

JUBA.

Que le Ciel veille toujours sur la charmante Marcie ! Ses charmes adoucissent en ces lieux les horreurs de la guerre ; un seul de ses regards dissipe toutes mes douleurs, jette un rayon de joye dans mon ame, & me fait oublier pour un tems l'approche de César.

MARCIE.

Seigneur, je serois fâchée de croire que ma présence pût rallentir l'ardeur de votre courage, surtout au moment où le cruel & victorieux César menace hautement ces murs, & vous provoque insolemment au combat.

J U B A.

O Marcie! permettez seulement que j'espere que vos vœux daignent m'y suivre; une idée si flatteuse, en ajoutant à la force de mon bras, va le rendre plus redoutable aux ennemis de votre pere.

M A R C I E.

Mes vœux suivront toujours les amis de Rome, les défenseurs de la vertu, & les bras approuvés ou par les Dieux, ou par Caton.

J U B A.

Ainsi je puis m'en croire digne: mes soins les plus assidus, mon étude la plus chere est de connoître & d'imiter les rares qualités de ce Héros: trop heureux de pouvoir un jour, en suivant ses traces glorieuses, illustrer le nom de Juba!

M A R C I E.

Caton connoit le prix du tems; il n'emploieroit point à discourir des momens aussi précieux.

J U B A.

Vos reproches sont justes, vertueuse Marcie. Je revole à mon camp, je vais faire passer le feu qui m'anime

H-y

dans l'ame de mes soldats. En les conduisant à l'ennemi, c'est Marcie, c'est elle seule que j'invoquerai : C'est à ce nom que je devrai enfin les lauriers qui doivent décorer un Prince dont les vœux osent s'élever jusqu'à vous.

SCENE VIII.

MARCIE. LUCIE.

LUCIE.

Marcie, vous êtes trop sévère : Pourquoi traiter si durement un jeune & généreux Prince qui vous adore ? Pourquoi le renvoyer ainsi ?

MARCIE.

Parce que je le crains. Son air, sa voix, ses regards, sa candeur ont tant de pouvoir sur mon ame, que je n'ose l'entretenir longtems.

LUCIE.

Pourquoi combattre une passion si douce, & fermer votre cœur aux charmes d'un amour si pur ?

M A R C I E.

Voudrois-tu, chere Lucie, que mon cœur s'ouvrît à la tendresse ? qu'il s'abandonnât au plaisir d'être aimée dans le tems même où chaque instant augmente mes craintes pour Caton ? L'arrivée de César, guidé par la fureur & la vangeance, permet-elle à Marcie d'autres sentimens que ceux de la terreur ?

L U C I E.

Que ne puis-je vous rassembler ! La nature m'a sans doute formée & plus tendre & plus foible que vous. L'Amour & la pitié accablent tour à tour le cœur de la malheureuse Lucie.

M A R C I E.

Ose déposer tes peines les plus secrètes dans le sein d'une amie digne de les partager. Quel est celui qui fait naître ces divers mouvemens dans ton ame ?

L U C I E.

Je n'ai point à rougir, en nommant les auteurs de ma peine : ce sont les freres de Marcie, les fils de Caton !

M A R C I E.

Tous les deux t'ont regardée des

mêmes yeux que moi , & m'ont souvent confié les tendres sentimens que Lucie leur inspire. Mais , parle : dis-moi quel est celui pour qui ton cœur s'est décidé ? Je brule , & je crains également de l'apprendre...

LUCIE.

Pour lequel Marcie s'intéresse-t-elle ?

MARCIE.

Ni pour l'un , ni pour l'autre.... Et cependant pour tous les deux.... Leur mérite est égal , ils me sont également chers..... Mais quel est le choix de Lucie ?

LUCIE.

J'ai pour eux la plus haute estime : Quant à l'amour.... Mais pourquoi voulez vous que je nomme mon vainqueur ? Ignorez-vous que cette passion est aveugle , & souvent injuste dans le choix de son objet ?...

MARCIE.

O Lucie , hâte-toi de fixer mon incertitude ! Quel est celui de mes deux frères que je dois appeler heureux ?

LUCIE.

Supposons que ce soit Portius : mon choix seroit-il condamnable ?

O Portius ! c'est toi qui m'a ravi mon ame. Avec quelle tendresse il aime ! avec quelle aimable sincérité , quelle complaisance , quelle douceur de caractère il sçait faire parler sa flâme , & s'insinuer dans un cœur ! Marcus est plus ardent , plus vif , aussi sincere : mais ses soupirs , ses vœux , ses plaintes mêmes , sont autant de transports ; je ne puis l'entendre sans en être alarmée , & l'impétuosité de ses sentimens me fait toujours trembler.

M A R C I E.

Infortuné Marcus ! O Lucie ! comment peux-tu le rejeter ? Tu ne le connois pas ; la moitié de sa tendresse t'est encor inconnue ! quand il parle de toi , son cœur est enflammé , chaque mot peint en traits de feu ce que ressent son ame : ses yeux , ses discours , ses pensées , tout respire en lui l'amour dont il est transporté. Infortuné Marcus ! quelle tempête , quels orages cette fatale préférence ne va

t'elle pas élever dans son cœur ! que j'en crains les funestes suites !

LUCIE.

Vous paroissez le préférer à Portius.

MARCIE.

M'en préserve le Ciel ! Si Portius étoit l'amant malheureux, il exciteroit en moi la même compassion.

LUCIE.

Vit-on jamais amante plus à plaindre ! Portius lui-même gémit souvent à mes pieds de l'infortune de son frère : il m'exhorte à cacher l'ombre même de mes sentimens, dans la crainte des tristes effets qu'ils pourroient produire.

MARCIE.

Il connoît Marcus, il craint de la réduire au désespoir.

LUCIE.

Hélas, je vois trop tard l'abîme où l'amour m'a plongée ! Eh quoi, suis-je donc née pour porter le trouble & la guerre dans la famille de Marcie ? pour désunir deux freres qui, sans moi, se seroient sans doute toujours

A C T E I. 183

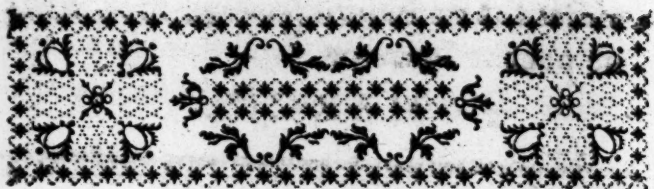
aimés ? Accablante pensée ! mon cœur
ne peut la soutenir.

M A R C I E.

N'augmentons point nos peines ;
ma chere Lucie , laissons aux Dieux
le soin de notre sort. Notre vie , quoi-
qu'agitée , quoique troublée par nos
malheurs présens , peut encore deve-
nir heureuse : attendons tout des Im-
mortels.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre représente le Sénat.

SEMPRONIUS. *Les Sénateurs.*

R Edoutable jadis du couchant à l'Aurore,
 Dans ce Senar du moins Rome respire en-
 core :

Défenseurs de ses loix, seuls appuis de son
 nom,

Soyons dignes, Seigneurs, d'être amis de
 Caton.

Remplissons ses desseins ; la vertu les ins-
 pire !

LUCIUS.

Que César sur les cœurs usurpe un autre
 Empire ;

ACTE II. 189

Qu'il traîne sur ses pas l'esclavage & la mort,
La voix de Caton seul fixera notre sort.
Il vient... Dieux défendez une tête si chère !

SCENE II.

CATON. SEMPRONIUS. LUCIUS,
& autres Sénateurs.

CATON.

César s'approche, amis: objets de sa colère,
Victimes, ou flatteurs de ce nouveau Tarquin,
C'est de vous qu'aujourd'hui Rome attend
son destin.
Mais comment arrêter ce torrent dans sa
course ?
Des fureurs de César vous connoissez la
source ;
Vous sçavez ses projets : prêt d'en cueillir le
fruit ,
Le succès le devance , & le crime le suit !
Citoyen couronné , Tyran d'un peuple li-
bre ,
Pharsale sous ses loix a fait couler le Ti-
bre ;

Le Nil du sang Romain a vû rougir ses
flots ,

Et Memphis de César arbore les Drapeaux ;

Le grand Juba n'est plus : forcé dans sa re-
traite ,

Scipion dans son sang a vagné sa défaite ;

Et notre Affrique enfin , dans ses deserts brû-
lans ,

Vois ses sables couverts de morts , & de
mourans !

Dans cette extrémité qu'avons-nous à ré-
soudre ?

Amis , faut-il attendre , ou conjurer la fou-
dre ?

Vos cœurs par nos malheurs sont-ils hu-
miliés ?

Faut-il braver César , ou tomber à ses
pieds ?

Parlez , Sempronius.

SEMPRONIUS.

Ma voix est pour la Guerre.

Dût le Ciel à César avoir cédé la terre ,

De la mort ou des fers , pour un cœur géné-
reux ,

Surtout pour un Romain , le choix n'est point
douteux.

Seigneurs , notre courage est tout ce qui
nous reste :

A C T E II.

187

Mais songeons qu'à César il peut être funeste ;

Que si nous lui cédon, tout espoir est perdu ;

Que si nous l'attaquons , il peut être vaincu
Un noble desespoir inspiré par la gloire ,
A souvent au Vainqueur arraché la Victoire ;
Et souvent , dans le trouble & l'horreur des combats ,

Le salut d'un Etat ne dépend que d'un bras.

Osons donc attaquer ce superbe Adversaire :
Quand l'honneur force à vaincre on n'est point téméraire ;

Tel naquit pour vieillir dans l'oubli du repos ,

Que la nécessité vit combattre en Héros.

Pour changer l'Univers , s'il suffit d'un seul homme ,

Mille se dévoueront pour le salut de Rome :

Eh , quel de ses Enfants , rassemblés en ces lieux ,

Ne voit point dans César un Tyran odieux ?

Qui n'a point à punir ce Monstre sangui-
naire ,

Du meurtre d'un ami , d'un parent , ou d'un
pere ?

Ame du grand Pompée ! Ombres de nos guerriers ,

Dont les champs de Pharsale ont souillé les lauriers !

Vous, dont les corps sanglants privés de sépulture ,

Aux Monstres de l'Afrique ont servi de pâture ,

J'entens gémit ici vos mânes outragés :

César respire encor, vous n'êtes point vengés !

Pour nous unir à vous, ce fier Tyran s'avance :

Nous pouvons le combattre, & le Senat balance !...

Non, grace aux Dieux, vos cœurs cessent d'être incertains :

Vous rougissez, Seigneurs ; je vous revois Romains.

César, tu vas tomber ! La guerre, & la victoire ,

Vont au Senat enfin rendre toute sa gloire.

C A T O N.

Sémpronius, calmez cette bouillante ardeur ;

Montrez-nous du courage, & non de la fureur.

Qu'à travers les dangers l'intrépide s'élan-
ce ,

Le Héros au courage ajoute la prudence :

Elle seule aux exploits ôte , ou donne le prix ,

Et flétrit les lauriers qu'elle na point cueil-
lis .

Confinés dans ces murs , songez-vous que la
vie

Du reste des Romains , amis de la Patrie ;

Est commise à nos soins ? Veut-on que le Se-
nat ,

Pour donner à sa chute un plus brillant éclat ,

Guidé par la vertu , bien moins que par la
rage ,

Livre ces malheureux aux horreurs du carna-
ge ?

Esclaves du pouvoir qu'ils nous donnent sur
eux ,

Victimes des fureurs d'un Senat orgueilleux ,

Faut-il ensevelir sous les cendres d'Utique

Ces derniers défenseurs de notre République ?

Que diroit l'Univers ?.. Seigneurs , soyons
Romains ;

Mais , n'oublions jamais que nous sommes
humains !..

Parlez , cher Lucius , le Senat vous en prie !

Seigneurs, si la valeur, l'amour de la Patrie,
Le mépris de la mort (vos sublimes vertus !)
Déterminoient les Dieux, César ne seroit plus.
Mais il vit, il triomphe ; & , si j'ose le dire ,
Le Ciel semble se plaisir à fonder son Empire.
Cet auguste Senat, dans ces lieux relégué ,
Du Levant au Couchant l'Univers subjugué ,
Nos amis massacrés , nos Provinces desertes ;
L'éclat de ses succès , la honte de nos pertes ,
Le sort dont ce Vainqueur nous menace au-
jourd'hui ,

Tout ne prouve-t'il pas qu'un Dieu combat
pour lui ?

Son bonheur dès longtems a dû vous en con-
vaincre.

Non, ce n'est plus César que nous avons à vain-
cre ;

Cédons , cédonz au sort contre Rome irrité ,
Il est tems d'épargner la triste humanité !

Eh , quel autre intérêt excita nos allarmes ?

Quelle cause , Seigneurs , nous fit courir aux
armes ?

La liberté de Rome , & le maintien des loix !
Ces devoirs sont remplis ; mais le Ciel a ses
droits.

A C T E I I. 191

Puisqu'il faut qu'aujourd'hui Rome connoisse
un Maître ,

Dût César à vos yeux ne présenter qu'un
Traître ,

Si les Dieux sous son joug vous forcent de
plier ,

Seigneurs , c'est à leur choix à vous justi-
fier.

SEMPRONIUS.

Ainsi donc Lucius ne craint point l'escla-
vage !...

D'un ami de César connoissez le langage ,
Seigneurs !.... (*à part.*) Et vous Caton ,
veillez sur Lucius.

C A T O N.

Tout sentiment outré dégrade les vertus.

Du zèle trop ardent naît toujours l'impru-
dence ,

Du zèle trop craintif , la foible défiance :

L'un n'agit qu'en tremblant, l'autre cède à son
feu ;

L'œil timide voit trop , l'intrépide trop peu.

Evitons ces excès , Seigneurs : la République

Dumoins contre César a les remparts d'Uti-
que :

Nourris dans les travaux , vieillis dans les
combats ,

Endurcis aux ardeurs de ces brûlans Climats ,
Nos braves Vétérans , prêts à tout entrepren-
dre ,

Quel que soit le danger , sçauront nous y dé-
fendre.

Que dis-je ? Dût le Ciel , trahissant la valeur ,
Faire tomber ces murs à l'aspect du Vain-
queur :

Le fidèle Numide , après notre défaite ,
Dans ses vastes Etats nous offre une retrai-
te.

Tant qu'un rayon d'espoir luit encor à nos
yeux ,

Soyons Romains Seigneurs , attendons tout
des Dieux ;

Si le sort à nos vœux refuse la Victoire ,
Sçachons la meriter , & cédon avec gloire :
Pour qui défend ses loix , sa Patrie , & l'hon-
neur ,

Est-il jamais trop tard d'avouer un Vain-
queur ?

Rome ! à quelque revers que le Ciel te destine ,
Est-ce à nous de hâter l'instant de ta ruine ?

Ne dût-on que d'un jour retarder cet ins-
tant ,

Mes devoirs sont remplis , & Caton meurt
content.

SCENE

Au
Si n
Les

7

SCENE III.

Les mêmes Acteurs. MARCUS.

MARCUS.

ENvoïé par César, Décius qui s'avance,
Seigneurs, vient à Caton demander audience.

CATON.

Ce Décius, Seigneurs, jadis fut mon ami;
Mais Caton maintenant ne lui parle qu'ici.

(à Marcus.) Dis-lui qu'il peut entrer.

SCENE IV.

Les mêmes Acteurs. DECIUS.

DECIUS.

Caton, cette journée
Aux yeux de Décius est la plus fortunée,
Si moins fier pour César, tu daignes accepter
Les vœux que de sa part je viens te présenter.

Tome VIII.

I

Decius, si ces vœux sont pour la République,
Si César abdiquant son pouvoir Tyrannique,
Au lieu d'un Conquérant nous montre un Ci-
toyen,

S'il lui manque un ami, Caton sera le sien...
Mais parle, est-ce au Senat que ton maître t'en-
voie ?

DECIVS.

Non, c'est à Caton seul. Quelle sera ma joie,
Si mon cœur pénétré des risques que tu cours,
Te rendoit au Héros qui tremble pour tes
jours !

CATON.

Lui !... Les jours de Caton tiennent au sort de
Rome.

Si je puis m'abaisser à les tenir d'un homme,
Ce sera de celui dont l'austère équité
A mon triste pays rendra la liberté.

DECIVS.

Tout est changé, Caton. Rome vouloit un
Maître :

Elle a choisi César ; il est digne de l'être.
Le Senat, les Consuls à son pouvoir sou-
mis,

Quoiqu'aussi grands que toi, sont pourtant
ses amis.

A C T E II.

125

Lorsqu'il peut tout enfin (pardonne à ma
surprise !)

Il recherche Caton , & Caton le méprise !...

Seul d'entre les Romains , qui peut flatter ses
vœux ?

Quels sont donc tes projets ?

CATON.

D'être plus Romain qu'eux.

DECIUS.

Tu le peux : mais crois-moi, Caton, sois moins
sévére ;

Ta vertu m'est connue , & César la révère :

Il sçait , en confiant ses desseins à ma foi ,

Que j'eus jadis l'honneur d'être chéri de toi ;

Crois-en donc l'amitié ! Vois l'affreux tem-
pête ,

Que chaque instant rassemble , & grossit sur
ta tête ;

Songe, que c'est envain que tu crois l'éviter ;

Qu'un coup d'œil de César la peut faire
éclater.

Songe aussi, que d'un mot tu conjures l'orage ;

Que sans blesser ton nom , ton rang , ni ton
courage ,

Quand César des humains refuse des Au-
tels ,

Tu peux être après lui le plus grand des mortels.

CATON.

A ces conditions, je refuse la vie :
N'en parlons plus.

DECIUS.

Caton , aimes-tu ta Patrie ?
Si tu l'aimes , sens-tu tout ce que l'avenir
Lui prépare de maux , que tu peux prévenir ?

CATON.

J'ai prévu les horreurs que mon refus m'annonce :

Rien n'ébranle Caton. Ecoute ma réponse.

Que ton Maître lassé de sang & de combats ,

Ose licencier ses barbares soldats ;

Que seul avec Caton , partant des bords
d'Utique ,

Il se soumette aux loix de notre République ;

Qu'il vienne s'y laver de ses noirs attentats :

Je le crois innocent , je vole dans ses bras.

DECIUS.

Quoi , Seigneur !..

ACTE II.

197

CATON.

Jé dis plus, ami : jamais coupable
Ne trouva dans Caton qu'un Censeur impla-
cable ;

Quel que fût l'accusé soupçonné de for-
faits ,

Ma voix ni mon crédit ne se vendit jamais...
Je défendrai César ; & je puis, sans audace,
De la part des Tribus lui promettre sa grace.

DECIUS.

Quel Vainqueur useroit d'un langage plus
vain !

CATON.

Decius, ce langage est celui d'un Romain.

DECIUS.

Eh qu'est-ce qu'un Romain, s'il déplaît à
mon Maître ?

CATON.

L'ami de la vertu , si César n'est qu'un trais-
tre.

Apprens-lui Décius, qu'un Romain géné-
reux

N'aime que le devoir, la patrie, & les Dieux.

DECIUS.

Impétueux Caton, ta fureur te console !

Tu crois sans doute encor tonner au Capi-
tole ,

Où cent mille Romains , gagés pour t'ap-
plaudir ,

A ne rien respecter ont trop scû t'enhar-
dir :

Un pouvoir plus borné voudroit plus de pru-
dence.

Du présent au passé connois la différence ;
Ouvre les yeux Caton : Vois quel est ton
état ,

Quels sont tes défenseurs , & quel est ton Se-
nat !

C A T O N .

J'y consens , Décius ; ce Tableau peint le cri-
me

Du barbare Vainqueur dont le joug nous op-
prime ;

Il retrace à nos yeux les massacres divers
Dont l'orgueil d'un seul homme a rempli
l'Univers ,

La mort de Scipion , le meurtre de Pom-
pée ,

Sur le Senat détruit la puissance usurpée .

Nos fleuves teints de sang , l'effroi des Na-
tions ,

Et le spectacle affreux de nos proscriptions.

Voilà par quels hauts faits César obtint l'Em-
pire !

Le voilà ce Héros que Decius admire !

Va , dis-lui que Caton proscrit , abandonné ,
Rougiroit à ce prix d'être aussi fortuné.

DECIUS.

Pour prix de tant d'égards , telle est donc la
réponse

Qu'à César indigné tu prétends que j'annonce ?
C'est ainsi que Caton répond à l'amitié !

CATON.

Ton amitié m'insulte autant que sa pitié,
Présumptueux César ! tu trembles pour ma
vie ?

Les Dieux en prendront soin... S'il pré-
tend que j'oublie

Quel que soit mon destin , tous les maux qu'il
m'a faits ,

Il peut pour mes amis réserver ses bienfaits,
C'est ainsi seulement qu'une injuste puissance
Peut forcer un grand cœur à la reconnaissance.

DECIUS.

Et c'est ce trop grand cœur qui te fait oublier
Que tu n'es qu'un mortel. C'est trop m'humi-
lier :

Brave à ton gré le sort que l'orgueil te destine ,
Je pars ; adieu Caton : tu cours à ta ruine !.

SCENE V.

CATON. SEMPRONIUS. LUCIUS.

Les Sénateurs.

Sempronius & Lucius remercient Caton, chacun conformément à leur façon de penser : ce qui excite un nouveau débat entre eux, que Caton appaise en les exhortant à se réunir pour le bien de la cause commune. Toutes les voix se rangent au sentiment de Caton ; & le Sénat se sépare.

SCENE VI.

CATON. JUBA.

CATON.

Prince, le Senat a résolu ; en attendant des circonstances plus propices, de continuer la guerre contre César.

JUBA.

Cette fermeté est digne d'un Senat.

A C T E II. 205

Romain. Mais Caton daignera-t-il entendre avec bonté un jeune Prince dont le sincère attachement lui doit être connu ?... Lorsque mon pere, quelques jours avant sa mort, (hélas je ne la croyois pas si prochaine !) lorsque mon pere, dis-je, m'ordonna de marcher vers Utique, ce malheureux Monarque baigné de pleurs me pressa longtems dans ses bras : *Adieu, mon fils*, me dit-il en soupirant, *quel que soit le sort de ton pere, sois toujours l'ami de Caton : ce Heros, toujours guidé par la vertu, t'ouvrira les chemins de la gloire. Suis seulement ses exemples, tu ne craindras point l'infortune, ou tu sçauras la supporter.*

CATON.

Ton pere étoit un grand Prince ; & méritoit, hélas, un meilleur sort ! Le Ciel pensa différemment.

JUBA.

Te le dirai-je, Caton ? malgré les grands exemples de vertu que tu fais briller sans cesse à mes yeux, sa destinée accable & subjugue mon ame : je n'y puis penser sans gémir !

Cette douleur t'honore , & marque la bonté de ton cœur.

JUBA.

Mon pere , tu le sçais , s'étoit acquis un grand nom. Tous les Rois de l'Afrique , ceux mêmes qui régnoient aux extrémités de l'Univers , au-delà des sources cachées du Nil , recherchoient à l'envi son amitié : j'ai vu souvent leurs noirs Ambassadeurs , chargés des dons les plus précieux , remplir les vastes Palais de Zama.

CATON.

Crois-tu , Juba , que la grandeur de ton pere me fut inconnue ?

JUBA.

Ah , Caton ! c'est ton intérêt seul qui me force à te la rappeler. Ne ferions-nous pas mieux , en abandonnant Utique , d'aller armer toute la *Numidie* pour notre défense , & d'inviter les puissans alliés de mon Pere à nous aider de leurs soldats ; il ne leur manque que de connoître Caton , pour voler à son secours avec des armées innombrables. Tu les verrois bientôt , accourant en foule des bords de l'U-

nivers, couvrir nos plaines, & rendre aux yeux des Romains l'image de la guerre, ainsi que celle de la mort, mille fois plus épouvantables que jamais.

CATON.

Peux-tu croire que Caton s'avilisse au point de fuir devant César ? qu'à l'exemple d'Annibal, errant de Royaume en Royaume, il s'abaisse à mendier des secours garantis des extrémités où le réduit le sort ?

JUBA.

Caton, pardonne à mon zèle ; il m'emporte peut-être trop loin : mais suis-je condamnable, dès qu'il s'agit de sauver des jours si précieux pour moi ? Tant de vertus opprimées sous le poids du malheur affligent, pénètrent, intéressent trop un cœur tel que le mien.

CATON.

Ta générosité m'est chère. Mais apprends, jeune Meros, que le vrai courage s'élève sans effort au-dessus de ce que le Vulgaire qualifie du nom d'infortune. Si les maux qu'elle entraîne étoient aussi réels que tu le penses, tomberoient-ils jamais sur les amis de

la vertu ; sur ceux enfin que le Ciel doit aimer ? Tu te trompes , Juba quand la bonté des Dieux suscite ces tempêtes , c'est pour exercer , c'est pour éprouver les forces des humains ; c'est pour faire éclater ces vertus sublimes ennemies du grand jour , qui , sans le contraste du malheur , fussent restées ensevelies , ou peu connues dans le calme d'une vie aisée & tranquille.

JUBA.

Tu m'enchantes , Caton ! chaque moment auprès de toi me rend la vertu plus aimable. Toutes les facultés de mon ame tendent à cette perfection où je te vois parvenu.

CATON.

La vigilance , les travaux , l'austérité des mœurs , voilà les guides de Caton : la fortune , & les brillants succès , sont ceux de César. Tu peux choisir.

JUBA , *avec transport.*

Le seul bonheur qui puisse flatter Juba , sera l'ouvrage de Caton !

CATON.

Tu m'étonnes !... A quoi tend ce discours ?

JUBA.

Que ne puis-je le retenir !... non,
Seigneur, il ne tend à rien !...

CATON.

Méconnois-tu Caton ? peux-tu lui
cacher ta pensée ?

JUBA.

Elle est extravagante : ne me con-
trains pas de la mettre au jour.

CATON.

Peux-tu former quelques souhaits
que Caton ne soit charmé de pouvoir
remplir ?

JUBA.

Je tremble pourtant de te les dévoi-
ler ! Marcie..... est digne fille de
Caton.

CATON.

Eh bien ?

JUBA.

Caton... Tu peux disposer d'elle...

CATON.

Adieu, jeune Prince, je ne veux rien
entendre qui puisse altérer l'estime que
j'ai pour toi. Souviens-toi seulement,
que le bras du sort est étendu sur nous ;
que les fers, ou la victoire, la liberté
ou la mort, sont maintenant les seuls
objets dignes d'occuper nos pensées...

SCENE VII.

JUBA. SYPHAX.

SYPHAX.

S Eigneur, en quel état vous vois-je ?
Si j'en juge par votre confusion, Ca-
ton vous a fait essuyer quelques re-
proches humilians.

JUBA.

Ami, je suis perdu !

SYPHAX.

Je ne l'ignore pas.

JUBA.

Je suis méprisé par Caton.

SYPHAX.

Et par le monde entier.

JUBA.

Je viens de lui confier ma tendresse
pour l'aimable Marcie...

SYPHAX.

C'étoit fort bien choisir votre con-
fident !

J U B A.

A quoi tient-il que je ne me perce-
le cœur?... Fut-il jamais Amant plus
malheureux !

S Y P H A X.

Seigneur , que vous êtes changé !
j'ai vû jadis mon Prince , chaque jour
prévenant l'Aurore , aller forcer les
Tigres & les Ours dans leurs tanières
redoutables : quelle joie accompagnoit
alors vos premiers succès ! combien de
fois ne vous ai-je pas vû , *dans les ar-*
deurs de la canicule, parcourant les ari-
des déserts de la *Lybie* , provoquer la
rage des monstres les plus cruels , les
combattre , & les vaincre avec autant
d'adresse que de témérité.

J U B A.

Ne me rappelle point ce tems.

S Y P H A X.

Quel plaisir ressentoit le vieux Roi
votre pere , en vous voyant revenir
trionphant & chargé des dépouilles
sanglantes des animaux féroces abattus
sous vos coups !

J U B A.

Epargne-moi, Syphax, d'ennuyeuses
puérilités que ton âge excuse , & qui

pourroient en d'autres tems m'être plus agréables. J'ai chagriné Caton... Marcie est pour jamais perdue pour moi !

S Y P H A X .

Seigneur , je pourrois vous donner un conseil : ... cette Marcie peut encore être à vous.

J U B A .

Ah , Syphax , que dis-tu ? Parle , je brûle de t'entendre.

S Y P H A X .

Marcie , dis-je , peut encore être à vous.

J U B A .

Eh comment , cher ami ?

S Y P H A X .

Juba ne commande-t'il pas les fiers Escadrons des Numides ? Ne dispose-t'il pas de ces Courriers indociles aux mors , ainsi qu'à la bride , & plus vite que les vents ? Dites un mot , Seigneur , Marcie est enlevée , elle est à vous.

J U B A .

Tu es homme , Syphax ; & tu ras pu concevoir cette indigne pensée ! Pré-tendrais-tu séduire ma jeunesse ? Te se-

rois-tu flatté que Juba pût consentir à flétrir pour jamais son honneur ?

SYPHAX.

Dieux ! que je suis outré de vous entendre parler ainsi. *

JUBA.

Tu veux donc dégrader ton Prince ? Tu prétens en faire un infâme ?

SYPHAX.

Les Ancêtres de ces mêmes Romains, que vous estimez tant, méritèrent bien mieux ce titre. Cette terreur des Nations, cette puissante Rome qui régit l'Univers, fut fondée par des ravisseurs. Scipion, César, Pompée, Caton, tous ces Dieux de la terre, tous vos Héros enfin doivent leur origine au honteux enlèvement des *Sabines*.

JUBA.

Syphax, je commence à craindre

* Le Texte porte, *Ciel ! je m'arracherois volontiers la barbe, &c.* J'ai changé & abrégé ce couplet, où Syphax fait une définition de l'honneur qui auroit pû déplaire. Je me réserve toujours cette liberté, & surtout quand le Dialogue n'a point à en souffrir.

que les sentimens dangereux depuis si long-tems reprochés aux Numides , ne dominant un peu trop en toi.

SYPHAX.

Seigneur , vous êtes sans expérience ; le grand Livre du monde ne vous est pas encore connu : votre jeunesse se laisse enyvrer par les apparences d'une vertu Romaine aussi outrée que chimérique.

JUBA.

Si la science du monde rend l'homme ingrat & perfide , puisse Juba rester toujours dans l'ignorance !

SYPHAX.

Vous êtes jeune encore , vous dis-je.

JUBA.

Ciel , dois-je souffrir une telle insolence ! Syphax , fuis loin de moi , Tu n'es qu'un traître.

SYPHAX, *à part.*

J'en ai trop dit.

JUBA.

Va , j'informerais Caton de la bassesse de ton ame.

SYPHAX, *à part.*

Il faut appaiser cette tempête , ou y

A C T E II. 211

périr.... (*haut.*) Seigneur, jetez les yeux sur ces chevaux blanchis sous le casque au service de votre digne pere !

J U B A.

Ils n'autoriseront jamais ton insolence.

S Y P H A X.

Quoi, Seigneur, un mot imprudemment hazardé, une témérité que tout autre que vous n'imputerait qu'aux foiblesses de mon âge, va donc faire oublier, va donc anéantir les travaux de ma vie entière ! (*à part.*) O rage ! il m'écoute sans s'émouvoir.

J U B A.

Est-ce parceque le Trône de mes peres n'est point encore rempli ; est-ce parceque la Couronne de Numidie ne m'est point encore accordée, que Syphax ose ici manquer de respect à son Maître ?

S Y P H A X.

Ah, Prince, vous me percez le cœur ! le vieux Syphax vous abandonna-t-il jamais dans les dangers, dans les travaux les plus pénibles de la guerre ? Ne vous y suit-il pas encore ? Eh, quel est mon espoir ! pour qui ma main

tremblante se charge-t-elle encore de javelots ? Pour qui mon front ridé se cache-t'il , s'érase-t'il encore sous le poids d'un casque ? Aspirai-je à quelque fortune ? Ai-je d'autre dessein que celui de répandre mon sang pour défendre les restes précieux de celui de mes Maîtres ?

J U B A.

Arrête , Syphax : je ne veux plus t'entendre.

S Y P H A X.

Vous ne voulez plus m'entendre ! quoi , lorsque ma fidélité pour Juba , lorsque mon zèle pour le fils de mon Roi est attaqué , vous prétendez que je me taise ! frappez , Prince , percez mon cœur , j'obéirai. Mais , tant que je vivrai , je défendrai ma gloire , je ne vous serai point odieux : ce supplice est trop affreux pour moi.

J U B A.

Syphax , tu connois trop bien le chemin de mon cœur !.... tu le veux , je te crois fidèle à ton Prince.

S Y P H A X.

Quelle autre preuve en voulez-vous encore , après vous avoir conseillé une

action que je déteste , uniquement pour vous sauver , pour vous servir à quelque prix que ce pût être ?

J U B A.

Si ce motif seul t'animoit , je puis en avoir agi trop vivement avec toi.

S Y P H A X.

Jusqu'au point de m'appeller traître !

J U B A.

Tu te trompes ami , ce mot ne m'est sûrement point échappé.

S Y P H A X.

Oui , Prince , vous m'avez appelé traître : vous m'avez même menacé de me dénoncer à Caton. Eh , de quel crime , Seigneur , pourriez-vous m'accuser auprès de lui ? De vous avoir trop aimé ; d'avoir voulu sacrifier ma vie ? que dis-je , ma vie ? mon honneur même , pour vous prouver tout l'excès de mon zèle !

J U B A.

Syphax , je suis convaincu que tu m'aimes ; mais , avoué aussi que ton zèle t'avoit emporté trop loin. L'honneur est un lien sacré , la loi des Souverains mêmes , le caractère distinctif

des grandes ames, qui soutient & fortifie la vertu partout où il la rencontre, qui prend sa ressemblance, & qui agit comme elle partout où elle n'est pas. Rien n'est si délicat, mon cher Syphax ! on ne le touche jamais impunément.

SYPHAX.

Par le Ciel ! Quoique vous me censuriez, je suis charmé de vous entendre. Hélas, j'eus toujours pour principe qu'un attachement aveugle pour son Maître étoit la seule qualité dont un sujet zélé dût se prévaloir. Heureux cent fois le peuple, qui en remplissant ses devoirs envers son Prince, peut acquérir sa bienveillance sans blesser les loix de l'honneur !

JUBA.

Ami, je commence à te reconnoître. Les Numides, généralement peu délicats sur l'honneur, sont depuis trop longtems en butte aux mépris des nations : la foi *Punique* est même avilie au point d'être passée en proverbe. Quel opprobre, mon cher Syphax ! Ah, joins tes soins à ceux de ton Maître, pour purger ton Pays d'une tache aussi infamante.

SYPHAX.

Cher Prince, en vous écoutant, je ne puis retenir mes pleurs !.. Ce sont des pleurs de joie. Si jamais la couronne de vos Peres passe sur votre tête, que les leçons de Caton rendront la Numidie heureuse !

JUBA.

Syphax, reçois ma main ; je t'estime autant que je t'aime : oublions tout de part & d'autre. Si jamais je suis Roi, Syphax ne verra que son Maître au-dessus de lui.

SYPHAX.

Ah, Seigneur, ménagez ma vieillesse ; ne m'accablez pas de tant de bontez ! je me sens déjà trop faible pour ma joie.

JUBA.

Adieu, Syphax. Je vais chercher à me rétablir dans l'esprit de Caton. L'estime de l'Univers entier flateroit moins Juba, que celle de ce grand homme.



FIN

nos petits sont connus

SCENE VIII.

SYPHAX, *seul.*

LA jeunesse offense sans réfléchir ;
 & pardonne de même : la vieillese agit tout au contraire... Il m'a traité de traître !... Imprudent Juba, ce mot pourra te coûter cher. Mon cœur avoit encor un reste de foiblesse pour toi : cet instant vient de m'en affranchir. O César, je suis tout à toi !

SCENE IX.

SYPHAX. SEMPRONIUS.

SYPHAX.

EH bien, cher Sempronius ? le Senat ne veut ceder qu'après avoir risqué les horreurs d'un siège.

SEMPRONIUS.

Syphax, nos perils sont communs.

Lucius

A C T E II. 217

Lucius se declare pour la paix, & un Envoyé de César vient de l'offrir à Caton. S'ils se soumettent au Vainqueur avant l'exécution de nos projets, nous voilà tous les deux confondus dans la ruine générale de notre parti.

SYPHAX.

Quelles sont les dispositions de Caton ?

SEMPRONIUS.

Tu as vu le mont *Atlas* ? Tandis que le tonnerre gronde autour de sa tête, & que les flots de l'Océan se brisent à ses pieds, il est toujours inébranlable, & semble se complaire dans sa grandeur : tel est le superbe Caton. Son ame orgueilleuse, loin d'être accablée par ses infortunes, s'élève d'autant plus au-dessus d'elle-même, & semble ne regarder maintenant César que du haut de l'Empirée.

SYPHAX.

Quel est l'Envoyé de César ? Qu'en penses-tu ?

SEMPRONIUS.

J'ai trouvé le moyen de lui parler : & de faire connoître à César, que Sy-

Tome VIII.

K

phax & Sempronius sont disposés à le servir. Mais , répons à ton tour. Pouvons-nous compter sur Juba ?

SYPHAX.

Oui : pour servir Caton. J'ai tout tenté pour l'en détacher , mes efforts ont été vains.

SEMPRONIUS.

Il faudra se passer de lui. Il servira du moins à orner le triomphe de César. J'espère maintenant, Syphax , que détaché de ton Juba , tu ne m'envieras plus la possession de l'aimable Marcie.

SYPHAX.

Puisse-t'elle être déjà dans tes bras !

SEMPRONIUS.

Malgré tous mes efforts pour la haïr, autant que je me hais moi-même en voyant ma foiblesse , je te l'avoue , Syphax , je l'aime à la fureur !

SYPHAX.

Affure-toi de Caton , livre Utique à César, tu peux tout espérer de lui. Mais tes troupes sont-elles prêtes ? L'esprit

d'e
fa
êtr
Je
don
de l
bien
l'im
à co
Lyb

séditieux que tu leur inspires a-t'il passé de cohorte en cohorte? infecte-t'il enfin toute l'Armée.

SEMPRONIUS.

Tout est prêt, cher ami. Les Chefs nous sont vendus; Leurs murmures & leurs plaintes ont enfin aigri l'ame du Soldat. Chacun d'eux rappelle les marches pénibles, les longs travaux, les abstinences forcées que l'austérité de Caton leur fait depuis si longtems supporter: tous détestent ce nouveau mélange de guerre & de Philosophie. Avant qu'il soit une heure, tu les verras foudroyer le Senat.

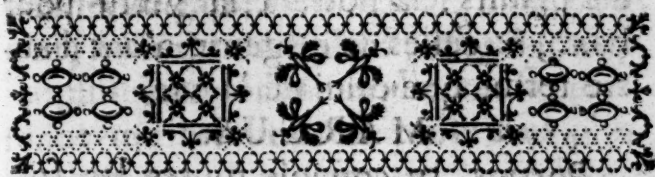
SYPHA X.

Je vais, en attendant, sous prétexte d'exercer mes troupes *Numides*, les faire marcher à la place d'armes, pour être à portée de te soutenir au besoin. Je ris déjà de la surprise de ton indomptable Caton, à l'aspect imprévu de la ruine inévitable qui le menacera bientôt de toutes parts. C'est ainsi que l'impétueux Ouragan, descendant tout à coup dans les vastes plaines de la Lybie, & réunissant à la fois les vents

opposés dans un mouvement circulaire, arrache, brise, détruit tout, enlève des montagnes de sable, & laisse en un instant à nud la surface de la terre. Le triste Voyageur jette envain de toute part ses regards effrayés ; il ne voit que l'affreux Tourbillon qui l'enveloppe, l'engloutit, & l'étouffe.

Fin du second Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

MARCUS. PORTIUS.

MARCUS.

GRaces à mon-étoile ! je ne me suis pas vû forcé d'étudier longtems les hommes, pour trouver un sincère ami. Avant même que je connusse tout ce que Portius a de vertus, la nature m'avoit déjà appris à l'aimer : ce qui n'étoit qu'instinct en moi, est bientôt devenu un sentiment fondé sur la raison.

PORTIUS.

Les amitiés vulgaires, mon cher Marcus, n'ont souvent d'autre fondement que le vice, ou qu'une Société

C A T O N ,
de plaisirs : la nôtre a la vertu pour
baze , & celles de ce genre n'ont d'au-
tre terme que celui de la vie.

M A R C U S .

Portius , tu connois toutes les foi-
blesse de mon ame : épargne sa par-
tie sensible , sois indulgent seulement
pour l'amour , tu verras toujours la
vertu la plus pure régler mes autres
passions.

P O R T I U S .

Quand l'amour est raisonnable , on
peut s'y livrer sans rougir ; les plus
vaillans , ainsi que les plus sages , ont
cédé à ses charmes. Je ne te presse
point de travailler à éteindre ta flâme,
(je sens trop que ce seroit envain !)
Je t'exhorte seulement à réprimer sa
violence , en attendant que des rems
plus heureux lui permettent d'éclater
sous un aspect plus favorable.

M A R C U S .

Hélas ! Tu parles comme un homme
qui n'a jamais connu les ardens desirs
de l'ame , ni cette vive impatience qui
nous fait soupirer après un bien dont
l'éloignement nous désespère. Un véri-
table amant ne vit , ne pense pas ainsi

que le vulgaire. Crois-moi, cher Portius, si l'absence de Lucie est pour moi le plus grand des supplices, sa présence me rend encore mille fois plus malheureux. L'espérance, la crainte, la douleur, le désespoir, l'amour enfin, sont autant de boureaux qui s'élèvent dans mon cœur pour lui faire éprouver à la fois tous les tourmens dont il peut être susceptible.

PORTIUS.

O mon frere ! Que puis-je faire pour te soulager ?

MARCUS.

Tu jouis souvent du bonheur d'entretenir Lucie ; daigne lui parler de mes feux : peins-les, cher Portius, avec toute la force, avec toute la chaleur de l'éloquence que l'amour fraternel & l'amitié la plus tendre ne peuvent manquer d'inspirer à un cœur tel que le tien. Dis-lui, que ton ami meurt pour elle ; qu'il sèche, languit, expire dans la fleur de ses ans ; que le sommeil, les besoins, les plaisirs de la vie, la guerre même n'ont plus rien de touchant pour un malheureux accablé sous le poids de sa chaîne. Peins-

lui enfin tous les maux que tu me vois souffrir.

P O R T I U S.

Ah, de grace, ne me charge point d'un emploi si peu propre à mon caractère ! Tu me connois, cher Marcus ; daigne m'en dispenser.

M A R C U S.

Tu prétens donc me voir périr ? . . .
Quoi , peux-tu me refuser un bras secourable pour m'arracher de l'abîme où tu me vois plongé ?

P O R T I U S.

Ne me demande pas ce que je ne puis t'accorder crois-moi , Marcus , j'ai mille raisons , que je ne puis te dire , pour autoriser mon refus

M A R C U S.

Tu crois , je le sçais , qu'en l'état où nous sommes réduits , l'excès de ma tendresse ne peut être excusable ; que l'exemple de Caton , toujours grand dans son infortune , & les dangers qui menacent sa tête devroient seuls occuper ma pensée. Mais , que peuvent toutes ces considérations sur un cœur aussi enflammé que le mien ! O mon cher Portius, que ne peux-tu sentir ainsi

que moi ce que c'est que l'amour ! je
te verrois alors plaindre ton frere.

PORTIUS, *à part.*

Que faire, juste Ciel !... si je lui
découvre mes feux, je perds son ami-
rié : Si je les lui cache encore, je tra-
his à la fois mon frere & mon ami.

MARCUS.

J'apperçois Lucie, qui, suivant sa
côutume, vient respirer le frais sous
cette gallerie de marbre.... regarde-
la, cher Portius ! vois ce visage, cet-
te taille, ces yeux, & tout cet assem-
blage de Beautés célestes ! regarde-la,
te dis-je : ose ensuite me condamner.

PORTIUS.

Elle nous voit.... elle s'approche..

MARCUS.

Je me retire, je te laisse avec elle,
je te rejoindrai bientôt. Souviens-toi,
Portius, que la vie de ton frere est
dans tes mains.



SCENE II.

PORTIUS. LUCIE.

LUCIE.

N'Avois-je pas apperçu Marcus ?
Pourquoi donc me fuit-il ?

PORTIUS.

Ah , je tenterois envain de t'exprimer l'état où l'amour l'a jetté ; je tremble pour sa vie : il languit , il s'abat , il se désespère , il meurt d'amour pour l'aimable Lucie. Le concours violent des passions & des vertus l'agite au point de le rendre méconnoissable. Dieux ! qui croiroit que l'amour pût causer de pareils ravages dans un cœur généreux ? ô , Lucie , tu m'en vois pénétré ! mon cœur gémit pour lui. Dans cet instant même où ta présence & tes tendres regards font toute ma félicité , une douleur secrète s'empare de mes sens , & semble empoisonner ma joie !

A C T E III. 227
LUCIE.

O mon cher Portius ! dans ce fatal combat , entre l'amour & l'amitié , comment sauveras-tu ton honneur ? Songe que ce lien sacré, qui fait l'objet de tout notre espoir, ne peut couronner nos feux sans donner la mort à ton frere.

P O R T I U S.

Infortuné Marcus ! que diras-tu , chere Lucie , en apprenant l'excès de sa franchise & de sa généreuse confiance ? C'est de moi, c'est de son rival même qu'il attend quelque secours auprès de toi ! c'est moi qui suis chargé de l'attendrir en sa faveur ! garde-toi , chere Amante , garde-toi de précipiter l'instant de son trépas , par un refus trop rigoureux ! flatte plutôt , soutiens, nourris encor son ame par une ombre d'espoir. Peut-être que le tems

L U C I E.

Non Portius, non, cher Amant. Les larmes de ta sœur , les malheurs de ton pere , le désespoir de Marcus , son trépas dont tu me menaces s'il vient à découvrir nos feux , tous ces tristes objets ont fait de trop vives impressions

sur un cœur aussi sensible que le mien. Je jure à la face des Dieux, je te jure à toi-même, (tant que ces nuages affreux seront suspendus sur nos têtes) de ne jamais consentir à lier ma destinée à la tienne ! de tenter même d'arracher de mon cœur l'image d'un Amant que j'adore, & de l'oublier pour jamais... hélas, si je le puis !

P O R T I U S.

Qu'entens-je ! ah cruelle, arrêtez... révoquez ces vœux aussi précipités qu'horribles, ou vous m'allez voir expirer à vos yeux.

L U C I E.

Il n'est plus tems, Portius ; le Ciel vient d'entendre & de sceller mon serment. Puissai-je être l'objet de sa vengeance, si je songe à le rétracter !

P O R T I U S, *après un moment de silence.*

Tu vois un malheureux, frappé de la foudre... qui cherche envain à te répondre !...

L U C I E.

O vertu ! j'ai rempli ce que ta voix sévère exigeoit de mon cœur... pardonne maintenant aux pleurs qui coulent de mes yeux ! souffre que je com-

pâtisse à la douleur de mon Amant !...
mais , non ; l'impitoyable main du
sort vient de nous séparer. Portius , je
ne dois plus songer à toi.

PORTIUS.

Ah , barbare Lucie , quel cœur oses-
tu me faire connoître !

LUCIE.

Arrête , Portius : épargne-moi ces
accens douloureux , ils sont mortels
pour moi !.... Dieux , quels regards !
mon sang se glace dans mes veines ,
les mouvemens de mon cœur sont sus-
pendus , la vie même m'abandonne à
la vûe de ton désespoir le Ciel
proscrit nos feux mais , puis-je
vivre , & supporter ta haine ?
O trop funeste amour !

PORTIUS.

N'en parle point , Lucie , tu n'en
connus jamais que l'apparence. Tu
m'as trompé , cruelle , mon bonheur
n'étoit qu'un songe , & mon réveil
n'en est que plus affreux. O Lucie !
ton horrible serment frappe encore
mon oreille effrayée. Que puis-je di-
re , que puis-je faire maintenant ?...
Adieu , ta présence est maintenant trop

dangereuse pour moi ; je suis l'hor-
 reur qui t'environne mais , que
 vois-je ? Elle pâlit ! elle succombe !...
 Malheureux , qu'ai-je fait ? reviens à
 toi , trop aimable , & trop innocente
 Lucie ! ouvre les yeux , entens la voix
 de ton Amant , ou ce fer va m'ouvrir
 un passage pour te suivre chez les
 morts le vœu qui nous sépare ne
 s'étend point au-delà du tombeau
 mais , elle revient... une nouvelle vie
 ranime par degrés , & rend encore plus
 touchans les charmes que j'adore !

L U C I E .

O Portius ! c'est être trop ingrat
 peux-tu percer ainsi le cœur d'une
 Amante qui ne vit que pour toi ? Peux-
 tu soupçonner la tendresse d'une fem-
 me expirante à tes pieds ? Quelle au-
 tre aima jamais autant ! ... mais , Ciel ,
 que dis-je ? Le trouble de mes sens me
 fait oublier que chacun de mes trans-
 ports est un crime ! que le Ciel van-
 geur m'entend ah fuyons-nous ,
 cher Portius.

P O R T I U S .

Garde-toi de prononcer ce mot ! mon
 cœur épouvanté ne peut l'entendre.

LUCIE.

Quel est donc ton dessein ? Peux-tu te déguiser les maux que notre amour traîne après lui ? Réfléchis , Portius : vois ton frere prêt à périr , & baigné dans son sang , accuser le Ciel & toi de son malheur ; vois ton redoutable pere, recherchant sévèrement la cause du trépas de son fils ; vois la triste Marcie pénétrée de douleur , & cédant à l'excès de son désespoir , accuser hautement la déplorable Lucie ! que deviendrai - je alors ? Comment pourrai - je supporter cette scene d'horreurs ?

PORTIUS.

Ta sentence me perd ; elle est le sceau de mon malheur : je suis pourtant forcé de l'approuver. Le fatal nuage qui obscurcissoit mes idées se dissipe , il entraîne avec lui le ressentiment qui te peignoit injuste aux yeux d'un Amant désespéré : tu m'en paroïs plus belle , chere Lucie ; l'illusion s'évanouit , tu reprends tous tes charmes. O la plus aimable , & la plus estimable des femmes , le Ciel est dans ton cœur ! l'éclat de la vertu brille en toi comme celui

de la beauté : toutes deux concourent
à l'envi pour te rendre toute divine !

L U C I E .

Prends-garde , Portius ; tes tendres
accens ont trop d'empire sur mon cœur,
ils affoiblissent ma résolution , & me
rendent toute entière à l'amour. Je
vois encore couler tes larmes : tu pous-
ses des sanglots qui m'attendrissent
malgré moi ! Adieu , cher Portius ,
(quoique ce mot soit l'arrêt de ma
mort !) adieu pour jamais.

P O R T I U S .

Arrête , Lucie ! . . . Ciel , que dis-tu ?
Pour jamais ! . . .

L U C I E .

Ne l'ai-je point promis au Ciel ?
Portius , ton bonheur seroit la perte
de ton frère , adieu pourrai-je
répéter ce mot fatal ? Adieu , pour ja-
mais !

P O R T I U S .

. . . . Non , je ne puis te quitter , mon
ame te suivra toujours.

L U C I E .

Si la fermeté de Portius succombe

A C T E III. 233

dans ce cruel moment , qu'il juge du
supplice de Lucie !

PORTIUS.

Il est vrai que j'ai toujours vû &
supporté d'un œil serein tous les ac-
cidents de la vie , mais cet orage im-
prévû m'abbat , & triomphe de tout
mon courage : je suis trop foible pour
le soutenir. Je ne te quitte plus.

LUCIE.

Qu'oses-tu dire ! Oublies-tu mon ser-
ment ? Les Cieux ne l'ont-ils point en-
tendu ? Ah , Portius , redoute leur van-
geance ! ... mais , j'apperçois ton fre-
re : il vient , & je frémis adieu ,
encore un coup , adieu pour la dernie-
re fois. Crois surtout , si tu me rends
justice , que ma douleur égale ma ten-
dresse....& qu'il n'en fut jamais de plus
extrême.



SCENE III.

MARCUS. PORTIUS.

MARCUS.

EH bien, cher Portius, quelles sont mes espérances ? Faut-il vivre ? Faut-il mourir ?

PORTIUS, *à part.*

Hélas, que lui dirai-je ? ...

MARCUS.

Que m'annonce cet air triste & pensif ? Tu me parois saisi d'un mouvement de surprise & d'effroi !

PORTIUS.

Ce n'est pas sans raison ! ...

MARCUS.

L'embarras de tes regards, ton trouble, ta tristesse m'instruisent de mon sort. Je ne te demande plus rien.

PORTIUS.

Tu me vois pénétré j'ai tenté de te servir

A C T E III.

235

MARCUS.

Eh bien ? Ma flâme est-elle mépri-
sée ? La barbare Marcie triomphe-
t-elle des tourmens qu'elle me fait
souffrir ? ... Ah , que ne puis-je l'ou-
blier , & la dédaigner à mon tour !

P O R T I U S.

Tes soupçons sont trop précipités.
Lucie, quoique disposée à fermer son
cœur à l'amour , compâtit à tes pei-
nes , & ton état excite sa pitié.

MARCUS.

Elle compâtit à mes peines ? J'ex-
cite sa pitié ? Sentiment trop inju-
rieux , si l'amour ne le fait point naî-
tre ! ... Insensé que j'étois , de choisir
un si froid confident ! Elle compâtit à
mes peines ? Eh , de quels puissans
morfis , de quel Art t'es-tu servi pour
m'obtenir une faveur si signalée ? J'ex-
cite sa pitié ! .. Dieux ! Pour un cœur
bien enflamé un semblable retour est
plus humiliant que le mépris ; plus
affreux que la mort même ! ...

P O R T I U S.

Marcus, songes que tu m'outrages..
Je ne l'ai point mérité.

CATON;
MARCUS.

Que t'ai-je dit, cher Portius? Ah, pardonne à ton frere! Au comble du malheur, on manque à tout, on manque à ses amis, & souvent à soi-même.... (*On entend un bruit de guerre.*) Mais, d'où viennent ces cris?...

PORTIUS.

Le tumulte redouble... Il semble être près de ces lieux.

MARCUS.

Ah, que ne puis-je trouver en combattant une mort honorable! O Lucie, tes mépris vont hâter ma perte! Le tombeau seul me rendra le repos que ta cruauté m'a ravi.

PORTIUS.

Courons, courons, mon frere: La vie de Caton est peut-être en danger. Cher Marcus, le péril me ranime; la voix de la trompette rend la vigueur à mes sens abbarus. Partons, volons, ne songeons qu'à la gloire.



S C E N E IV.

SEMPRONIUS , *avec les Chefs
des Révoltés.*

SEMPRONIUS.

LEs vents sont enfin irrités; la tem-
pête gronde au gré de mes desirs :
Amis , c'est maintenant à vous d'en-
tretenir & de diriger sa fureur sur la
tête de Caton. Je vous quitte, pour me
mêler parmi ceux qui lui sont encor
attachés ; je veux , en tout événe-
ment , être utile à mes vrais amis , si
le succès ne répondoit point à nos
vœux.

PREMIER CHEF.

Si Sempronius nous seconde , nous
n'avons rien à redouter : Sempronius
est brave , & nous l'égalons à Caton...
Mais il vient : Songez à ne pas trem-
bler devant lui. Qu'il tombe, & qu'on
l'arrête. Ce jour met fin à vos tra-
vaux , & vous assure le repos après

lequel nous aspirons tous. Ne craignez rien , amis : Sempronius est votre Chef.

S C E N E V.

CATON. SEMPRONIUS.
LUCIUS. PORTIUS.
MARCUS.

CATON.

OU sont ces fiers enfans de la Guerre , qui tournent audacieusement le dos à l'ennemi , pour attaquer leur Général ?

SEMPRONIUS , *à part.*

Ciel ! sa présence les interdit... Les voilà tous pétrifiés.

CATON.

Lâches & perfides Soldats ! c'est donc ainsi que vous prétendez souiller votre gloire , & perdre en un jour tout le mérite de vos travaux passés ? Avouez , guerriers trop indignes de

l'être, que l'amour de la patrie, celui de la liberté, encore moins celui de l'honneur, ne vous mirent jamais les armes à la main : l'espoir du pillage, & de l'impunité de vos forfaits, étoit seul capable d'animer des cœurs tels que les vôtres. Avec de pareils principes, vous avez raison sans doute de haïr, & de vouloir abandonner Caton ; ils ne vous rendent que trop dignes de suivre les drapeaux de César. Ciel ! pourquoi m'as-tu préservé jusqu'à ce jour du venin des aspics, de la rage des monstres qui peuplent ces déserts ? Etoit-ce pour me rendre témoin des horreurs de cette journée ? Caton ne pouvoit-il tomber, sans que le crime s'en mêlât ? Approchez, ingrats ? je m'offre à vos fureurs. Percez ce cœur qui ne respiroit que pour vous rendre heureux. Que celui d'entre vous, qui me reproche une injustice, ose me frapper le premier.... Aveugles que vous êtes ! Eh, qui de vous croit souffrir ici plus de maux que Caton ? En quoi me distinguai-je jamais du moindre de mes soldats, si ce n'est par de plus

grands travaux , par plus de peines ,
par plus de soins , par plus d'inquié-
tudes pour votre sûreté ? Triste , & pé-
nible prérogative !

SEMPRONIUS, *à part.*

Il les confond , il les subjugué !...
Les Traîtres fléchissent : tout est
perdu.

C A T O N.

Avez-vous oublié les immenses dé-
serts de la Lybie , ses rochers stériles ,
cette terre aride & brûlante , ces mon-
tagnes sablonneuses , cet air corrom-
pu par la chaleur & par les poisons
dont le pays est infecté ? Qui de vous
a pénétré le premier dans ces routes
jusqu'à présent inconnues , où chaque
pas sembloit devoir nous conduire à
la mort ? Qui de vous , lorsque l'ar-
mée prête à périr , rencontroit la moin-
dre fontaine ou le moindre ruisseau ,
satisfit le dernier à la soif ardente dont
nous étions tous dévorés ?

SEMPRONIUS.

Rappelez-vous ce jour affreux , où
l'un de vous crut apporter un trésor à
Caton : c'étoit un casque rempli d'eau !
Quel usage en fit-il ? Il sçavoit que

VOS

A C T E I I I. 241

vos maux égaloient les siens : Caton
dédaigna de le boire.

C A T O N.

Allez , foibles soldats , partez , allez
porter vos plaintes à César. Dites-lui,
que vous vous sentez incapables des
travaux pénibles , dont votre Général
vous donne chaque jour l'exemple.

L U C I U S.

Regarde-les , Caton ; jette les yeux
sur ces infortunés. Ils pleurent : la
crainte , les remords , la honte de leur
crime est peinte dans leurs regards ab-
atus , & demande grace pour eux.

C A T O N.

Sachez mieux remplir vos devoirs ,
livrez les chefs de la révolte , je par-
donne à tous les autres.

S E M P R O N I U S.

Caton , je me charge du supplice
des coupables *. Je veux qu'il soit as-
sez affreux pour épouvanter les com-
plices de leur forfait.

* J'ai crû devoir en supprimer la descrip-
tion.

**C A T O N ,
L U C I U S .**

Pourquoi , Sempronius , pourquoi vous empressez ainsi d'accabler des malheureux ?

S E M P R O N I U S .

Pourquoi ! prétendez-vous justifier leur rébellion ? Le compâtissant Lucius est donc sensible au sort de ceux qui vouloient tremper leurs mains dans le sang de Caton !

C A T O N .

Modérez-vous , Sempronius faites-les conduire à la mort ; mais n'oubliez pas qu'ils sont hommes : n'ajoutez rien à la rigueur des Loix pour augmenter celle de leur supplice Hélas , cher Lucius , la dépravation du siècle exige que la Justice soit sévère : ce frein seul peut retenir l'impie , l'audacieux , & le rébelle , rétablir l'obéissance , la subordination , & donner de la force aux Loix. Quand les Mortels coupables tombent sous les coups d'une juste vengeance , le Ciel voit leur supplice avec plaisir , & laisse reposer son tonnerre.

S E M P R O N I U S .

Et c'est avec plaisir que je remplis les ordres de Caton.

ACTE III.

243

CATON.

Allons offrir un sacrifice à la *Liberté*. O mes amis ! n'oubliez jamais les loix , les droits , ni l'auguste plan de la Puissance transmise d'âge en âge jusqu'à vous par vos fameux ancêtres , (droits sacrés , achetés au prix de tant de sang !) gardez-vous , dis-je , d'être assez malheureux pour qu'ils s'anéantissent dans vos mains. Transmettez-les à votre tour pieusement à vos enfans. Et toi, divine *Liberté* ! daigne toujours inspirer nos ames. Puissions-nous , en te possédant , vivre toujours heureux , ou mourir glorieusement pour ta défense !

SCENE VI.

SEMPRONIUS , *les Chefs
des Révoltés.*

PREMIER CHEF.

Sempronius , la façon dont tu viens
L ij

C A T O N ,
de parler est digne de toi. Qui t'auroit
moins connu , auroit crû ton zèle pour
Caton , aussi sincere que tes discours.

S E M P R O N I U S .

Perfide , ne m'approche point ! . . .
foibles conspirateurs , vous allez éprou-
ver jusqu'où va ma vengeance & mon
mépris pour des infames tels que vous.

S E C O N D C H E F .

Sempronius , c'est pousser trop loin
la feinte : jette le masque , tu n'es en-
vironné que de tes amis.

S E M P R O N I U S .

Scélérats , sçachez mieux vous con-
noître : lorsque des esclaves tels que
vous présument assez d'eux-mêmes
pour oser se mêler de troubler un
Etat , si la conspiration réussit , les
Chefs de la révolte vous méprisent ,
ou vous oublient ; si le succès trompe
leur espérance , le supplice le plus in-
fâme est toujours votre sort. Vous al-
lez l'éprouver . . . Gardes , emparez-
vous' de ces vils séditioux ; qu'on les
traîne à la mort.

Les Gardes paroissent.

PREMIER CHEF.

Non , cruel , puisque tu nous tra-
his

SEMPRONIUS.

Qu'ils soient promptement exé-
cutés . Mais commencez par leur arracher
la langue , de crainte que leurs der-
niers soupirs ne soufflent encore le feu
contagieux de la révolte.

S C E N E V I I.

SEMPRONIUS. SYPHAX.

SYPHAX.

A Mi , notre premier projet vient
d'échouer : il nous reste pourtant un
espoir . Mes troupes sont prêtes à mar-
cher : nos Courriers Numides brûlent
déjà de parcourir nos vastes déserts . Si
Sempronius veut seulement se mettre
à notre tête , nous forcerons bientôt
la porte que garde Marcus , nous ren-
verserons tout ce qui prétendra s'op-

poser à notre passage, & je ne verrai qu'un jour pour nous rendre au camp de César.

SEMPRONIUS.

Fatal revers ! Marcie, la charmante Marcie, va rester en ces lieux !

SYPHAX.

Que vois-je ? Sempronius esclave d'une femme !

SEMPRONIUS.

Ne crois pas, Syphax, que le cœur de ton ami soit susceptible de ces lâches sentimens que le vulgaire nomme tendres : je n'aspire qu'au plaisir de posséder cette fière Beauté, de dompter son orgueil, & de la combler ensuite de tout le mépris que l'on doit à ce sexe léger.

SYPHAX.

Cher ami, je te reconnois ! Qui nous empêche donc de nous saisir de cette femme, & de l'emmener par force avec nous ?

SEMPRONIUS.

Il s'agit de pouvoir l'aborder. Ses freres & Juba ont seuls droit de pénétrer jusqu'à elle.

ACTE III.

247

SYPHAX.

Tu auras les habits de Juba , & je
te donnerai sa garde. Dès que tu pa-
roîtras , toutes les portes te seront ou-
vertes.

SEMPRONIUS.

Cher Syphax , tu me rends la vie !
Mercie tu es à moi ! *

* Je supprime les transports de Semp-
ronius , qui terminent l'Acte.

Fin du troisième Acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LUCIE. MARCIE.

LUCIE.

R Epons-moi, Marcie : crois-tu ;
maintenant que jamais amante ait sou-
fert tout ce que souffre à présent la
malheureuse Lucie ?

MARCIE.

O Lucie ! si tu voyois mon cœur à
découvert ; s'il donnoit, ainsi que le tien,
un libre passage à ses plaintes, tu dé-
plorerois peut-être mon sort.

LUCIE.

Hélas, je sçai que ton sort est à peu
près semblable au mien : Juba t'aime,
Sempronius est ami de ton pere, &c

A C T E IV. 249

brûle aussi d'amour pour toi.... Mais lequel des deux possède autant le talent de charmer que mon cher Portius !

M A R C I E.

Ne me parle point de Sempronius ; je hais cet homme aussi vain qu'audacieux. Juba joint la douceur des mœurs & la tendresse des sentimens à toutes les qualités qui forment les héros ; Juba est né pour plaire à la Beauté la plus sévère ; il n'est point de femme, (si l'on en excepte Marcie) que Juba ne pût rendre heureuse !

L U C I E.

Pourquoi vous excepter ? Pourquoi ces vains efforts pour me dérober des sentimens intérieurs, que ma propre situation m'a trop appris à démêler.

M A R C I E.

Tant que Caton respire, sa fille n'a droit d'aimer ou de haïr, que conformément à ses ordres.

L U C I E.

Mais si son choix tomboit sur Sempronius ?

M A R C I E.

Je n'ose le penser : mais si c'étoit

L. v.

240 C A T O N ;

sa volonté... Ah pourquoi ajouter des peines imaginaires à celles que je souffre déjà?... J'entens marcher, on vient de ce côté, retirons-nous ; allons nous aider mutuellement à surmonter des idées de tendresse dont le péril qui menace nos peres auroit déjà dû triompher. Quand l'amour s'est insinué dans un cœur, (quelle que soit la vertu d'une femme) celle qui l'épouse, & qui délibère, est perdue.

SCENE II.

*SEMPRONIUS paroît couvert
des habits de Juba , & suivi
d'une Garde Numide.*

SEMPRONIUS.

MA proie est sûre, j'en ai suivi les traces, c'est ici son dernier azile, mes vœux seront bientôt remplis... Souvenez-vous du signal convenu, accourez tous ensemble, saisissez-vous d'el-

ACTE IV. 255

le, & craignez surtout de vous laisser
toucher par ses pleurs.... Quels seront
les transports du Numide en appre-
nant cette nouvelle ? Ah, s'il étoit pos-
sible de rien ajouter à ma joye, ce
seroit de pouvoir jouir du supplice
de ce jeune Barbare !.... Quel est
ce bruit ? Qui viendrait ici troubler
mon espoir ? Ciel, c'est Juba lui-
même !... Il ne me reste qu'un parti
à prendre ; c'est de l'immoler, & de
m'ouvrir un passage à travers ses gar-
des mêmes... (*Sempronius à sa suite.*)
que vois-je, malheureux ! vous trem-
blez ? lâches, soyez hommes, ou je
jure par le Ciel....

SCENE III.

JUBA, avec une autre partie de
sa Garde. SEMPRONIUS.

JUBA.

V Eillai-je ! Quel téméraire a l'au-
dace de paroître en ces lieux, avec la
garde & les habillemens du Prince de
Numidie ?

L. vj

C A T O N,
S E M P R O N I U S.

Un homme né pour punir ton audace.

J U B A.

Sempronius!... Ciel, quel est donc ton dessein?

S E M P R O N I U S, *l'attaquant.*

Le voilà: prends garde à ton cœur.

J U B A.

Traître, défens le tien... reçois le prix de ton orgueil!

Sempronius tombe; sa Garde se rend à celle de Juba.

S E M P R O N I U S.

O sort que je déteste! faut-il que je périsse par la main d'un enfant? faut-il que je périsse sous le vil habillement d'un Numide? Pour qui encore? pour une femme!... Dieux, la rage m'éteint la voix! Est-ce ainsi que Sempronius devoit terminer sa carrière? Lancez, lancez plutôt la foudre!... Puisse-t-elle, en m'écrasant, faire trembler l'Univers, le Ciel, & Caton même!...

(Il expire.)

J U B A.

Avec quelle fureur son ame superbe s'envole, & laisse encore, en le

A C T E I V. 253

quittant, ses membres agités !... Partons ; emparez-vous de ces Esclaves , traînez-les aux pieds de Caton. Dévoilons, s'il se peut, toutes les horreurs de ce détestable projet.

(*Juba sort , avec les Prisonniers.*)

S C E N E I V.

LUCIE. MARCIE.

LUCIE.

C'Etoit sûrement un bruit d'épées... Le trouble de mon ame , ma douleur, & la crainte , m'agitent au point que je frémis au moindre bruit !... O Marcie ! si c'étoit moi... Si c'étoit l'amour de tes freres !... Cette idée seule jette le désespoir & la mort dans mon cœur.

MARCIE.

Regarde , chere Lucie : Regarde , j'apperois du sang !... Ciel , il s'est commis un meurtre en ces lieux !... C'est un Numide ! Dieu , préservez le

Prince !... Son visage est caché par son habit.... O spectacle mortel ! un diadème , une robe de pourpre C'est lui c'est lui , grands Dieux !.. Juba , le Mortel le plus digne d'enflammer un cœur vertueux , est à nos pieds baigné dans son sang !

LUCIE.

O ma chère Marcie , voici l'instant de rappeler les forces & la constance de ton ame. Elles n'auront jamais une plus terrible épreuve !

MARCIE.

Regarde-moi , Lucie , vois si je sçai souffrir.... Ma douleur est pourtant assez légitime pour excuser en moi le comble même du désespoir....

LUCIE.

Hélas , que puis-je imaginer , ou dire , pour aider à ta consolation ?

MARCIE.

N'en parle pas , chere Lucie ; elle peut adoucir de moindres infortunes : la mienne excède son pouvoir. Jette les yeux sur cet objet , & juge si mon cœur est susceptible de consolation !..

SCENE V.

MARCIE. LUCIE. *JUBA paroît dans le fond du Théâtre.*

MARCIE, *continuant.*

NOn, non, je cède à ma douleur, je me livre à tous ses transports ; le plus aimable, le plus estimable des hommes justifie ma foiblesse.

JUBA, à part.

Ah, malheureux ! qu'entens-je ? Se peut-il que Sempronius, se peut-il que ce perfide fût à ses yeux le plus estimable des hommes ? Dieux, que son sort me fait envie ! Je me croirois heureux d'être regretté comme lui.

LUCIE.

Je ne te quitte point ; compagne fidèle de ta douleur, je la soulagerai en mêlant mes larmes aux tiennes : la perte que tu fais me fait presque oublier mes malheurs.

C A T O N ,
M A R C I E .

Le Ciel même s'est interdit le pouvoir de soulager mes maux : l'Univers est maintenant pour moi une vaste solitude , qui n'offre rien que de sinistre aux yeux de la déplorable Marcie !

J U B A , *à part.*

Quel horrible supplice!.. Ah, se peut-il que Sempronius lui fût si cher ?

M A R C I E .

L'amour & les graces avoient, en le formant , épuisé pour lui tous leurs charmes ; il réunissoit en lui tout ce qui plaît à tous les yeux ; sa présence seule ranimoit les cœurs les plus insensibles. S'il avoit à parler , les plus superbes & les plus vertueux des Romains rougissoient également de trouver en lui la vertu plus aimable encore que dans leur bouche.

J U B A .

Fuyons , je pourrois m'oublier moi-même

M A R C I E .

O Juba ! Juba !

J U B A , *à part.*

Quels sons ont frappé mon oreille ?

A C T E IV.

257

n'est-ce pas Juba qu'elle invoque ?....

M A R C I E.

Pourquoi , puisqu'il n'est plus , rappeler tout ce qu'il étoit ? il n'est plus ! & il ne connut jamais combien il m'étoit cher !... hélas , peut-être en expirant , son cœur accusoit-il encore ma cruauté. Amant trop malheureux ! tu ignorois que l'ame de Marcie étoit toute entiere à Juba !

J U B A.

Où suis-je ! vivai-je encore ? suis-je en effet ce que pense Marcie ? tout ce qui m'environne offre à mes regards les charmes délicieux de l'*Elizée*.

M A R C I E.

Froids & précieux restes du plus chéri des Mortels ! La vertu , la pudeur m'arrêtent en vain , je vous dois ce dernier embrassement....

(*Le Prince court , & se jette à ses pieds.*)

J U B A.

Ah , divine Marcie ! regarde , c'est Juba qui respire : c'est lui que tu rappelles à la vie pour recevoir , & pour te rendre ce tendre embrassement !....

C A T O N,
M A R C I E.

Quels transports de joie & de surprise ! Je ne respire plus... .. c'est un songe, sans doute... Mort, & vivant à la fois ! ... Si tu es Juba, parle : quel est ce corps ?

J U B A :

Celui d'un Perfide , qui pour exécuter un coupable dessein , s'étoit couvert des habillemens de Juba. Le détail en feroit trop long ; j'ai même négligé de tout entendre : il me suffit que ton pere en soit instruit. Je n'ai pû t'abandonner plus longtems aux inquiétudes qu'un pareil spectacle avoit droit de t'inspirer , l'amour m'a fait revoler vers toi... J'ai vû couler tes larmes , ô ma chere Marcie ! & ces chers gages de ta tendresse font toute ma félicité.

M A R C I E.

Tu as surpris un moment où je ne me défois ni de moi-même, ni de toi : je ne sçaurois te l'envier. L'amour que je tenois renfermé dans mon cœur a brisé de trop foibles barrières. Qu'il brille à tes yeux de tout son éclat ; je prétendrois en vain te le cacher.

ACTE IV.

259

JUBA.

Bonheur inattendu, puis-je te soutenir ! . . . Quoi, charmante Marcie, quoi ton cœur est enfin sensible ?

MARCIE.

Quoi Juba respire, & Juba peut encore en douter ?

JUBA.

Dieux ! Que tu me fais maintenant chérir la vie : C'est de cet instant fortuné que j'en connois toute la valeur.

MARCIE.

Il m'a fallu te pleurer mort, pour sentir à quel point je t'aimois.

JUBA.

Heureuse erreur !

MARCIE.

Plus heureuse Marcie !

JUBA.

Source de ma félicité, seul objet que j'adore, ame de mes plus chers desirs ! comment t'exprimer mes transports ?

MARCIE.

Soutiens-moi, Lucie ... La douleur, l'effroi, le désespoir avoient glacé mon cœur ; les principes de la vie l'avoient abandonné : la joie les rap-

pelle avec tant de vivacité que leur retour impétueux m'accable. Conduis-moi, de grace, à mon appartement... O Prince! Je rougis des aveus que je t'ai faits : mais le sort le vouloit sans doute. Achève de t'illustrer, en suivant les sentiers de la gloire ; ta vertu justifiera ma tendresse, & rendra le Ciel propice à nos feux.

SCENE VI.

JUBA, *seul.*

JE suis si fortuné que je doute encore de la réalité de mon bonheur ! N'est-ce point une illusion ? ... O fortune, cet instant répare toutes tes injustices ! Dût la Numidie entière passer sous la loi du Vainqueur, si l'amour me donne Marcie, je laisse sans regret l'Empire du monde à César.



SCENE VII.

*On entend battre une marche
dans l'éloignement.*

CATON. LUCIUS.

LUCIUS.

JE demeure interdit ... Quoi ce fier Sempronius, dont le zèle surpassa toujours celui des plus ardens pour la Patrie ; dont la vertu, dans ses transports apparens, alloit souvent jusqu'à la fureur ; quoi ce Sempronius étoit un traître !

CATON.

Tu t'en étonnes, cher ami ? Crois-moi : nos discordes civiles ont tellement corrompu les hommes, que rien de leur part ne scauroit maintenant me surprendre .. O Lucius ! la perversité du monde me le rend insupportable ; la lumière même offusque mes yeux, & n'a plus rien que de pé-

CATON,
nible pour ton ami!... Mais, Portius
vient... quel pressant intérêt précipite
ici ses pas?

SCENE VIII.

CATON. LUCIUS.
PORTIUS.

CATON.

D'Où naît la sombre tristesse de
tes regards?

PORTIUS.

De celle de mon cœur. Ce qui le
fait gémir est assez légitime pour af-
fliger Caton même.

CATON.

César a-t'il encor versé du sang Ro-
main?

PORTIUS.

Non, Seigneur: mais le traître Sy-
phax nous abandonne. Il feignoit
d'exercer ses troupes sur la place d'ar-
mes, lorsqu'au bruit d'un signal je
l'ai vu tout-à-coup partir avec sa ca-

A C T E IV. 263

Valerie Numide , & voler à la porte d'Occident dont vous avez confié la garde à Marcus. Mes cris ont tenté vainement d'arrêter Syphax : il ne m'a répondu qu'en haussant & secouant ses armes. Il ne veut point (dit-il) en restant plus longtems en ces lieux , risquer de périr comme Sempronius.

CATON.

Perfide !... Mais cours ; hâte-toi, mon fils , va seconder ton frere : veille à ce qu'il se comporte en Romain.

SCENE IX.

CATON. LUCIUS.

CATON.

Lucius , le torrent n'a plus de barrières , & je sens qu'il m'accable. La Justice cède à la force , & le monde à César : Caton n'y est plus nécessaire.

LUCIUS.

Que dis-tu ! ... Ah , quand l'orgueil ,

l'injustice & l'oppression y régnerent en Tyrans, c'est alors que l'Univers a le plus besoin de ta présence. Par pitié pour l'humanité, cède, Caton, cède à César: qu'un si puissant intérêt force ta grande ame à supporter la vie.

CATON.

Voudrois-tu me voir vivre, pour augmenter le nombre de ses Esclaves? pour trahir la cause de Rome, & légitimer son Tyran.

LUCIUS.

Le Vainqueur n'osera imposer à Caton que des conditions honorables. Les Ennemis mêmes de César lui accordent un cœur, & des sentimens magnanimes.

CATON.

Vertus fatales dans un ambitieux! Elles ont perdu, elles ont ruiné la Patrie: l'affectation de tant d'humanité dans un homme puissant, est une trahison... Mais, vois le jeune Juba! Son cœur est pénétré du crime de ses perfides sujets.

LUCIUS.

Malheureux Prince! son sort est digne de pitié.

SCENE

SCENE X.

CATON. LUCIUS.

JUBA.

JUBA.

Caton, vois ma rougeur... Je n'ose soutenir ta présence!

CATON.

Quel est ton crime?

JUBA.

Je suis Numide.

CATON.

Mais, tu es brave, tu es vertueux... Tu as l'ame Romaine.

JUBA.

Ignorest-tu la trahison de mes Compatriotes?

CATON.

Hélas, jeune & trop infortuné Prince, le parjure & la fausseté sont de tous les pays, nuls climats n'en sont exempts.... Et Rome a des Césars!

Tome VIII,

M

CATON;

JUBA.

Qu'il est d'une grande ame, de consoler ainsi les malheureux!

CATON.

Prince, c'est un devoir. Ta vertu a essuyé l'épreuve de la fortune, & s'est conservée pure, ainsi que l'or sortant de la fournaise; Caton ne peut que te louer.

JUBA.

Que puis-je te répondre?... Sois au moins témoin de ma joye. O Caton! Une louange de ta bouche est plus précieuse à mon cœur que l'Empire entier de l'Afrique.

SCENE XI.

Les mêmes Auteurs. PORTIUS.

PORTIUS.

O Nouveau surcroît d'infortune!... Marcus! mon frere... Ah Dieux!...

CATON.

Qu'a-t'il fait? A-t'il fui devant l'en-

ACTE IV.

267

ennemi ? a-t'il craint de le combattre ?
L'a-t'il laissé passer impunément ?

PORTIUS.

A peine avois-je quitté mon pere,
que je l'ai rencontré , pâle , expirant ,
couvert de sang & de blessures , &
porté sur le bouclier des soldats échappés
aux fureurs des traîtres qui nous abandonnent. A la tête du peu de guerriers qui lui étoient restés fidèles , résolu de vaincre ou de périr , il avoit soutenu le choc d'un monde d'ennemis , jusqu'au moment où plutôt accablé que vaincu par le nombre , on l'a vu tomber en Héros.

CATON.

Je suis content.

PORTIUS.

Seigneur , avant sa chute , le perfide Syphax avoit reçu de la main de votre fils le prix de son forfait. J'ai vu près d'ici le vieux traître , étendu sur la poussière , exhalant à la fois sa rage & ses derniers soupirs.

CATON.

Graces aux Dieux ! Mon fils a rempli son devoir... Lorsque j'aurai cessé de vivre , souviens-toi , Portius , de

M ij

CATON,
placer son urne auprès de celle de ton
Pere.

PORTIUS.

Puisse le Ciel retarder ce moment!

LUCIUS.

O Caton ! rappelle toute ta fermeté : j'apperçois le corps de ton fils entouré d'une troupe de Citoyens & de Senateurs allarmés qui déplorent son sort.

SCENE XII.

CATON. JUBA. PORTIUS. *Le corps de MARCUS porté par des Soldats. Senateurs. Citoyens &c.*

CATON.

JE vole à toi, mon fils !... Amis, placez-le devant moi : que j'aye au moins la consolation , en contemplant à loisir ce corps sanglant, de compter ces blessures si glorieuses pour un ami de la pa-

A C T E I V. 269

rie. Que la mort est belle, quand c'est la vertu qui la donne! qui de vous est assez peu Romain pour ne pas envier son sort? Ah, pourquoi ne peut-on mourir qu'une fois pour son Pays!... Je vois couler vos pleurs. Méconnoissez-vous Caton? Il rougiroit, amis, si la guerre civile n'avoit point coûté de sang à sa Maison.... Approche, Portius, regarde ton généreux frere, & n'oublie jamais que tes jours ne sont plus à toi quand Rome les demande..

J U B A, *à part.*

Grands Dieux, est-ce un mortel?

C A T O N.

Chers amis, retenez vos larmes; ce n'est pas cette perte particuliere qui doit vous affliger; pleurez celle de Rome... Rome! Souveraine de l'Univers! Mere de tant de Héros! Ville chérie des Dieux! qui foudroyoit le vain orgueil des Tyrans de la Terre, défendoit les droits des humains, brisoit les fers des Nations!... Rome! hélas, tu n'es plus! O liberté! ô vertu! ô ma triste Patrie!

J U B A, *à part.*

Ciel, quelle vertu suprême! La

mort de son fils le trouve inébranlable,
& Rome fait couler ses pleurs !

C A T O N .

Tout ce que la valeur Romaine a
conquis , tout ce que le Soleil éclaire
en remplissant sa carrière , tout est
maintenant à César ! généreux Fabius ,
c'est pour lui que vous avez affronté
& trouvé la mort ! redoutables Sci-
pions , c'est pour lui que vous avez
vaincus ! magnanime Pompée , c'est
aussi pour César que tu remportas tant
de victoires ! O mes amis ! qu'est
devenu l'ouvrage des destinées , le prix
de tant d'exploits , de sang , & de tra-
vaux pénibles ? L'Empire de Rome est
tombe ! . . . funeste ambition ! un seul
homme a tout englouti ! grace aux
Conquêtes de nos glorieux Ancêtres ,
César n'avoit plus rien à subjuguier que
sa Patrie !

J U B A .

Caton

Tant que César vivra , pourra-t'il
ne point rougir des fers qu'il donne à
l'Univers ? L'injustice de sa puissance
fera sans doute toujours présente à ses
yeux.

CATON.

César peut-il rougir ?.. Hélas, n'a-t'il point vû Pharsale !

LUCIUS.

Caton, il est peut-être tems de songer à ta sûreté, ainsi qu'à la nôtre.

CATON.

Lucius, ne songe point à moi : je n'ai rien à redouter, le Ciel ne me livrera point au pouvoir du vainqueur : César ne se vantera jamais d'avoir dompté Caton. O mes amis ! c'est vous seuls qui m'inquietez ; c'est votre sûreté seule qui trouble mon repos. Mille terreurs secrètes s'élèvent dans mon ame. Infortuné Caton ! comment sauveras-tu tes amis ?.. César, c'est maintenant que Caton commence à te craindre !

LUCIUS.

Sa clémence est connue, il ne s'agit que de l'implorer.

CATON.

Ayez-y donc recours, je vous en conjure moi-même. Qu'il pense, qu'il sçache que c'est Caton qui vous souleva contre lui. Ajoutez, s'il le faut, que c'est Caton, que ce sont ses lar-

mes qui lui demandent grâces ; qui le supplient d'épargner ses amis vertueux. Juba , l'état où je te vois ajoute à l'amertume de mes ennuis. Mais , tu ne t'attends pas , sans doute , que Caton te conseille de tomber aux pieds du Vainqueur , pour regagner une Couronne ?...

JUBA.

Si j'étois assez lâche pour abandonner Caton , puisse le Ciel abandonner Juba !

CATON.

Prince , si l'avenir ne dément point mes conjectures , tes vertus te feront un jour un grand nom : Le titre d'ami de Caton ne sera peut-être pas toujours un crime aux yeux des Romains. Approche , Portius..... tu as longtemps vu ton pere engagé malgré lui dans le tourbillon d'un Etat corrompu , lutter autant qu'il fut en lui , contre le vice & les factions qui déchiroient la République : tu me vois maintenant vaincu , accablé , sans espoir de ressource. Reçois de ma part un conseil salutaire. Tandis qu'il en est tems encore , cherche un azile au territoire

des *Sabins* ; va cultiver ces champs paternels que ce fameux *Censeur*, dont le nom fait encor notre gloire, ne dédaigna pas de cultiver de ses mains innocentes. Va revoir ces humbles foyers que les vertus & la frugalité de tes Ancêtres ont rendus à jamais illustres. Dans cet azile peu digne des regards de nos ambitieux Tyrans, fais des vœux pour la tranquillité & pour la paix de ta patrie. Sans ambitionner d'autre célébrité, sois satisfait, mon fils, sois content d'être vertueux. Quand le crime triomphe, quand l'impieté règne, la vie privée, l'état le plus obscur est le plus honorable.

P O R T I U S.

J'espere que Caton ne recommande pas à son fils un genre de vie qu'il pourroit mépriser lui-même....

C A T O N.

Adieu, mes fideles amis. Si quelqu'un de vous se défioit de la clémence de César, apprenez que j'ai des vaisseaux prêts à mettre à la voile, & à vous conduire partout où vous désirerez de choisir votre azile. Caton peut-il encor vous être utile ? Parlez, le

M v

Vainqueur s'approche : il en est tems !..
vous ne répondez point : Adieu , mes
amis , adieu : si nous nous revoyons
jamais , ce sera dans des climats plus
heureux , dans des lieux où l'appro-
che de César ne répandra point la ter-
reur..... C'est-là que le jeune & bra-
ve guerrier , * qui aura versé son sang
pour sa patrie , sçaura qu'il est vain-
queur. C'est-là , que le ferme & zélé
Citoyen , quoique en butte ici-bas aux
traits envenimés des factions , & per-
secuté par la fortune , pourra connoî-
tre enfin que la vertu ne perdit jamais
son salaire.

* En montrant le corps de Marcus.

Fin du quatrième Acte.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

CATON, *seul.*

Il est assis & rêveur, tenant dans sa main le Livre de PLATON, de l'Immortalité de l'ame. On voit une épée nue sur la Table.

Où, Platon, je-r'en crois... Ta science sublime

Eclaire ce chaos où l'œil humain s'abîme !...

Eh, qui donne à nos vœux ce cours illimité,

Qui les porte sans cesse à l'immortalité ?

D'où naît ce sentiment, qu'on ne peut méconnoître,

Et qu'inspire à nos cœurs l'effroi de ne plus être ;

M vj

Cette terreur de l'ame, en cédant aux efforts

Destructeurs des liens qui l'attachent au corps ? ..

C'est la Divinité..... Oui sans doute, c'est elle.

Qui m'instruit, qui m'apprend que l'ame est immortelle ;

C'est elle dont la voix fait éclore en mon sein

L'espoir d'un avenir qui n'aura point de fin.

Eternité flatteuse, autant que redoutable !

Si ce que tu promets est à jamais durable ,

Quels seront ces climats , & ces mondes nouveaux ,

Reproduisant sans cesse & les biens & les maux ?

Spectacles variés, peines toujours nouvelles ,

Délices sans ennui , cependant éternelles !...

J'y réfléchis en vain : l'esprit le plus profond

Dans ce vaste infini se perd , ou se confond.

Pour atteindre à ce but , quand je cherche un passage ,

Chaque instant sous mes yeux épaisit un
nuage :

Je crois , mais sans connoître !... Eh bien , si
sous les Cieux

Tout annonce aux Mortels qu'il doit être
des Dieux ,

Caton peut espérer , sans être téméraire :

Il ne peut qu'être heureux , la vertu doit leur
plaire.

Mais quand ?... par quels chemins ?... Ce n'est
point le hazard

Qui fit malgré les Dieux ce monde pour
César...

Je suis las d'épuiser de vaines conjectures :

Bien mieux que moi , les Dieux connoissent
mes injures ;

Ils ont prévu les maux que je dois préve-
nir ,

Ceux que je sens déjà.... Ce fer va les
finir.

(Il porte la main sur l'épée.)

Appui de la vertu par le crime opprimée ,

Ma main , grace à vos soins , est doublement
armée ;

Dieux justes ! en dépit de César , & du
fort ,

Caton a sous ses yeux & sa vie , & sa mort.

Sure de l'avenir , & de son existence ;
 Mon ame du trépas méprise l'apparence ;
 Et loin de les blesser , ce fer plaît à mes
 yeux.

Sources de la lumière , Astres brillants des
 Cieux ,

Nature , à recréer sans relâche appliquée ,
 Dans les fastes des tems votre chute est mar-
 quée !

Mais mon ame , à travers le choc des élé-
 mens ,

Tranquile , & jouissant d'un éternel Prin-
 tems ,

Survivant au trépas de la nature entière ,

Verra de l'Univers dissoudre la matiere.

Au milieu de ces réflexions , Caton se sent
 appesanti , & se détermine à céder pour la
 dernière fois aux douceurs du sommeil.
Quand ses forces seront réparées , mon ame
(dit-il) prendra son essor vers le Ciel avec
plus de vigueur : l'offrande en sera plus digne
des Dieux. Que le crime & la crainte trou-
blent à leur gré le repos des mortels ; Caton ne
les connut jamais . . . Le sommeil , & la mort
lui sont également indifférents.



SCENE II.

CATON. PORTIUS.

CATON.

Que vois-je ? c'est mon fils ! n'avois-je pas défendu que l'on entrât ici ?... Portius, mes ordres ne sont donc plus respectés ?

PORTIUS.

Hélas, Seigneur... Mais pourquoi cette épée ? Pourquoi cet instrument de mort est-il si près de vous ?... Ah, mon Père ! souffrez....

CATON.

Téméraire ! garde-toi d'y toucher.

PORTIUS.

Ah, souffrez que les instances de vos amis, leurs larmes, & le danger qui les menace, fassent tomber ce poignard de vos mains !

CATON.

Voudrois-tu me trahir ? Ainsi qu'un vil esclave, voudrois-tu me vendre à

César ? Retire-toi... Si tu vois encor en
moi ton pere , apprens à obéir.

P O R T I U S.

Epargnez-moi ces regards indignés :
j'affronterois mille morts, plutôt que
de risquer à vous déplaire.

C A T O N.

Je suis donc maître de mon sort :
César , je ne te crains donc plus ! fais
approcher tes nombreux bataillons ,
couvre les mers de tes Vaisseaux , en-
ferme-nous de toutes parts : ton espé-
rance sera vaine , Caton sçait par où
s'échaper.

P O R T I U S.

Seigneur , pardonnez à votre fils !
pardonnez à sa juste douleur..... O
mon pere ! qui pourra m'assurer que
ce n'est point pour la dernière fois que
Portius prononce à vos pieds ce nom
si tendre ? Voyez donc mes pleurs, sans
colere : vous connoissez mon cœur ;
compâtiez à ses vives allarmes : souf-
frez que je vous arrache au sort funes-
te que vous vous préparez.

C A T O N , *l'embrassant.*

Généreux Portius ! tu n'as jamais dé-

ACTE V. 281

mènti ton devoir O mon fils ! cache-moi tes pleurs : Tout n'est pas encore désespéré. Les Dieux que j'ai toujours servis, sont justes ; ils n'abandonneront point Caton : ils protégeront ses enfans.

PORTIUS.

Ces mots me redonnent la vie !

CATON.

Mon fils , tu peux t'en fier à Caton : ce qu'il fera sera toujours digne de lui. Mais , les amis de ton pere sont prêts à s'embarquer , cours , va pourvoir à leurs besoins ; viens ensuite m'apprendre si Neptune & les vents favorisent leur retraite. La fatigue m'accable , & me force à prendre quelques momens de repos.

PORTIUS.

Je respire enfin , & mes craintes sont dissipées.



SCENE III.

PORTIUS. MARCIE.

PORTIUS.

MA sœur, nous pouvons espérer encore ! mon pere n'attentera point à une vie aussi chere à ses enfans, que nécessaire à sa patrie. Son ame me paroît tranquile ; & tandis qu'il se livre pour quelques instans au sommeil, il m'a donné des ordres pour veiller à la sûreté de ses amis. Encor un coup, ma sœur, ne craignons rien. Prends garde seulement qu'on n'interrompe son repos.

SCENE IV.

MARCIE, *seule.*

Puissances immortelles ! Dieux protecteurs du juste, daignez veiller sur

lui ! adoucissez ses peines , assoupissez
ses sens , calmez & consolez son ame
par les images agréables d'un plus doux
avenir. Souvenez-vous de toutes ses
vertus , & montrez aux mortels que la
probité vous est chere.

SCENE V.

LUCIE. MARCIE.

LUCIE.

OÙ est ton pere , chere Marcie ?
Où est le vertueux Caton ?

MARCIE.

Parle bas , Lucie ! il repose che-
re amie, l'espoir renaît dans mon ame :
Nous pouvons encor être heureuses.

LUCIE.

Tu esperes ! & moi je tremble ;
quand je pense au caractère de Ca-
ton. Aussi ferme , aussi absolu qu'une
Divinité , son cœur ne sçauroit com-
pâtrir à des foiblesses qu'il ne sentir ja-
mais.

CATON,
MARCIE.

Quoique sévère, quoique redoutable aux ennemis de Rome, Caton a le cœur généreux & sensible : il est surtout l'ami de ses enfans ; & sa bonté s'étend sur tout ce qui compose sa famille : c'est enfin le meilleur des pères, & mes vœux n'ont jamais lassé son indulgence.

LUCIE.

C'est de son consentement seul que dépend notre félicité. Nos inquiétudes sont les mêmes, chere Marcie, & nous formons toutes deux les mêmes vœux. Le sort cruel qui vient de nous enlever Marcus laisse mon ame libre, & m'affranchit de mon ferment. Mais qui peut pénétrer l'intérieur de Caton ? Qui connoît ses desseins à l'égard de Portius ? Qui sçait même à qui ce héros se destine ?

MARCIE.

Qu'il vive seulement, chere Lucie !
laissons le reste aux Dieux.

SCENE VI.

MARCIE. LUCIE. LUCIUS.

LUCIUS.

QUe le sommeil d'un mortel vertueux est tranquille ! Marcie , je viens devoir ton pere : tout est céleste en lui. Quelque puissance invisible semble animer sa grande ame , & répandre un nouveau rayon de majesté sur son visage. *O César ! (disoit-il en rêvant) tu n'es plus à craindre pour moi.*

MARCIE.

Son ame est encore occupée de quelque idée funeste ; & vous renouvellez mes craintes !

LUCIUS.

Lucie , d'où naissent tes allarmes ? Séche tes pleurs , ma fille ; tant que Caton repose , nous n'avons rien à redouter : c'est pour nous un Dieu tutélaire.

SCENE VII.

MARCIE. LUCIE. LUCIUS.
JUBA.

JUBA.

Lucius, un corps de cavalerie que j'avois fait sortir pour observer les forces & la marche des ennemis, vient de rentrer. L'armée de César s'approche, & pouroit être ici dans une heure: on la découvre même dès à présent du haut de la Tour du côté de l'Occident: les casques & les boucliers d'acier bruni réfléchissent les raïons du Soleil couchant, & couvrent de feu toute la Plaine.



SCENE VIII.

MARCIE. LUCIE. LUCIUS.

JUBA. PORTIUS.

JUBA, à *Portius*.

Portius, la joie qui brille dans tes yeux nous annonce quelque événement important. Parle, ami, que viens-tu nous apprendre ?

PORTIUS.

Je me hâtois d'arriver au port, où les amis de mon pere impatiens de s'embarquer accusoient la lenteur de la mer & des vents, lorsqu'un Vaisseau dépêché par le fils de Pompée a touché le rivage. Ce jeune héros, brûlant de venger la mort de son pere, a soulevé toute l'Espagne, & nous invite à servir sa vengeance. Si Caton veut se joindre à lui, la cause de Rome n'est pas desesperée, elle peut encor reclamer ses droits, & recouvrer sa liberté,... Mais

quel bruit ! quels gémissemens se font
entendre ? ... O mon pere ! je vole à
ton secours.

(*Il sort.*)

SCENE IX.

MARCIE. LUCIE. LUCIUS.
JUBA.

LUCIUS.

DAns les bras du sommeil même ,
Rome occupe toujours Caton ; & ces
sanglots peignent le trouble de son
ame Ciel ! il gémit encore ? Proté-
gez-nous , grands Dieux !

MARCIE.

Ah , cette voix n'est point celle d'un
homme endormi ! ... ce sont les accens
de la mort



SCENE

S C E N E X.

Les mêmes Acteurs. PORTIUS.

PORTIUS.

O Spectacle affreux ! ... ô ma chère Marcie , nos craintes n'étoient que trop fondées Caton s'est immolé lui-même !

LUCIUS.

Ah , Portius ! épargne-nous les horreurs de ce récit funeste Caton n'est plus : hélas , ç'en est assez !

PORTIUS.

Je l'ai soulevé à peine ... ce Héros , pâle , & sanglant , déjà environné des ombres de la mort , demande pourtant encore à voir ses amis pour la dernière fois ! ses gens fondant en larmes , l'apportent en ces lieux.

(*L'intérieur du Théâtre s'ouvre. On voit Caton mourant.*)

M A R C I E.

Dieux , soutenez-moi dans ce fatal

Tome VIII.

N

moment ! donnez-moi la force de rendre les derniers devoirs au plus respectable des peres.

JUBA.

Triomphe , audacieux César ! voilà le fruit de tes exploits.

LUCIUS.

O Rome ! cet instant est celui de ta chute.

SCENE DERNIERE.

Les mêmes Auteurs. CATON.

CATON, à ses gens.

ARrêtez approche Portius mes amis sont-ils embarqués ? Ne peut-on plus leur être d'aucun secours ? Puisque je vis , tâchons que ce ne soit pas envain . . . ô Lucius , tu n'es donc point parti ? C'est pousser trop loin l'amitié. Fais qu'elle nous survive , qu'elle régne entre nos enfans : fais le bonheur de Portius en lui donnant Lucie . . . Hélas , tu pleures ! . . . ah , Marcie , ah ma fille ! . . . amis , soutenez-moi , . . .

Juba t'aime, Marcie.... tant que Rome fut dans sa gloire, un Sénateur auroit rougi d'avoir un Roi pour gendre : mais les armes de César ont détruit & renversé toute espèce de distinctions, & de prérogatives; quiconque est brave & vertueux, est maintenant Romain... je sens que je me meurs... qu'il me tarde d'être affranchi des liens qui m'attachent encor à ce monde aussi vain que pervers!..... cependant, prête à me quitter, il semble qu'un trait de lumière vienne tout à coup éclairer mon ame ! N'ai-je pas assez réfléchi ? Aurois-je trop précipité ma fin ? Je le crains malgré moi... Dieux qui lisez dans le cœur des humains; qui pénétrez ses plus secrets replis, si j'ai commis un crime, daignez ne pas me l'imputer ! le juste peut errer, mais votre bonté me rassure ; & ç'en est fait... je meurs !

(*Il expire.*)

LUCIUS.

L'ame du plus grand des Romains vient de prendre son essor. O Caton ! ô mon ami ! tes volontés seront exécutées.... mais, portons ce corps res-

N ij

292 CATON , ACTE V.

pectable à César , exposons - le à sa vûë : qu'il nous serve de rempart contre le courroux du Vainqueur. Caton , quoique mort , sera encor le défenseur de ses amis.

Le sort de ce Héros doit apprendre aux Nations divisées entre-elles , quels sont les funestes effets des discordes civiles. C'est ce fléau funeste , pere de la trahison & de l'inhumanité , qui livra Rome aux fers de Rome même , & qui priva le monde criminel de la présence de Caton.

F I N.



LES
FUNERAILLES
O U
LE DEUIL
A LA MODE,
COMEDIE
DE M. STEELE.

*Ut qui conduſſi plorant in funere, dicunt
Et faciunt prope plura dolentibus ex animo, ſic
Deriſor vero plus laudatore movetur.*

Horat.

292 CATON , ACTE V.

pectable à César , exposons - le à sa
vûë : qu'il nous serve de rempart con-
tre le courroux du Vainqueur. Caton ,
quoique mort , sera encor le défenseur
de ses amis.

Le sort de ce Héros doit apprendre
aux Nations divisées entre-elles , quels
sont les funestes effets des discordes
civiles. C'est ce fléau funeste , pere de
la trahison & de l'inhumanité , qui li-
vra Rome aux fers de Rome même , &
qui priva le monde criminel de la pré-
sence de Caton.

F I N.



LES
FUNERAILLES,
OU
LE DEUIL
A LA MODE,
COMEDIE
DE M. STEELE.

*Ut qui conducti plorant in funere, dicunt
Et faciunt prope plura dolentibus ex animo, sit
Derisor vero plus laudatore movetur.*

Horat.



PERSONNAGES.

MYLORD BRUMPTON.

LORD HARDY, son fils.

M. CAMPLEY.

M. TRUSTY, Intendant de Mylord
Brumpton.

CABINET.

M. SABLE, Entrepreneur d'Enterremens.

M. PUZLE, Avocat.

TRIM, Valet de Lord Hardy.

TOM, Clerc de Puzle.

LADY BRUMPTON.

LADY CHARLOTTE, } Orpheli-
LADY HENRIETTE, } nes, sous la
tutelle de
Mylord
Brumpton.

Mlle D'EPINGLE.

TATLEAID.

Mlle FARDINGALE.

KATE MATCHLOCK.

La Scene est à Londres.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

CABINET. SABLE.
CAMPLEY.

CABINET.



EUT-on , sans éclater de
rire , voir écrit en grosses
lettres , sur la porte d'un
Entrepreneur aussi singu-
lier que toi : *Magazin*
complet des choses nécessaires pour les
Morts , & pour les funérailles
ha , ha , ha !

SABLE.

Courage , Monsieur : je sçais que
vous êtes de ces rieurs impitoyables ,
de ces esprits forts qui tournez en ridi-

N iij

296 LES FUNERAILLES,
cule tout ce qu'il y a de grand , & de
solemnel au monde.

C A M P L E Y.

On ne peut cependant qu'admirer
la finesse du discernement de M. Sable.
Lui seul, après avoir senti mieux qu'un
autre le goût des hommes pour les su-
perfluités , a pû se mettre en tête de
se fonder un établissement , en four-
nissant des chevaux , des équipages ,
& des ajustemens de prix à ceux qui
n'en ont plus besoin.

C A B I N E T.

Mais , n'est-il pas plus singulier en-
cor que les hommes soient parvenus
à un degré d'impudence assez sublime
pour gager ouvertement d'autres hom-
mes dont la profession publique est de
pleurer aux Enterremens les parens de
ceux qui les payent ? de vouloir que
des misérables fassent par art un rôle
que la nature dicteroit à leurs cœurs
mêmes , s'ils n'étoient aussi sourds à
sa voix qu'insensibles à ses mouve-
mens ?

S A B L E.

Ceci a du moins quelque apparen-

A C T E I. 297

ce de raison. Mais l'héritier ne regarde que lui-même dans tout ce qu'il fait pour le défunt. On me livre le pauvre décédé , pour être tailladé, mutilé , embaumé , conformément au bel usage : non pas pour honorer sa mémoire , mais pour satisfaire la vanité , ou l'intérêt des survivans.

CAMPLEY, *à part , à Cabinet.*

Ce drôle a bien l'esprit de son métier ! Le ton sérieux avec lequel il en parle est d'un ridicule qui ne ressemble à rien.

CABINET, *haut à Sable.*

Mais , encor un coup , qui a pu vous mettre en tête une idée aussi folle en apparence , que celle de vouloir faire fortune en entreprenant un commerce de choses absolument inutiles ?

S A B L E.

Hélas , Messieurs , tout ici-bas n'a qu'une valeur fantastique. Nos soins , nos peines , nos travaux n'ont pour but que des richesses ou des plaisirs dont l'imagination seule fixe le prix.

N. v

298 LES FUNÉRAILLES,
CAMPLEY.

A la bonne heure ; mais la plupart des objets qui excitent nos desirs offrent du moins à nos yeux ou à notre pensée des idées riantes qui justifient les peines & les soins que leur acquisition nous coûte : nous jouissons du moins de la satisfaction de les posséder , & l'intérêt personnel ainsi que l'amour-propre y trouvent leur compte.

S A B L E.

Vous vous trompez , Monsieur ; & malgré tous nos cris contre cet intérêt particulier , qui fait , dit-on , mouvoir les hommes , il en est peu , & très-peu , dis-je , qui vivent pour eux-mêmes : presque tous sacrifient leur bonheur réel au desir ridicule de paroître heureux aux yeux d'autrui. Rien n'est souvent plus triste , au fond de l'ame , qu'une nouvelle épouse couverte des plus brillans atours ; rien n'est souvent intérieurement plus gai qu'une jeune veuve en longs habits de deuil. La Maîtresse de ce logis , par exemple , en est une preuve sensible : elle a d'abord joué le premier Person-

ACTE I. 229

nage ; je parierois ma tête qu'elle jouë
aujourd'hui le second.

CABINET.

M. Sable parle comme un Doc-
teur.

SABLE.

N'en riez pas , Monsieur ; ma scien-
ce est plus profonde que vous ne pen-
sez : j'ai l'expérience en ma faveur.
Témoin cette jeune veuve , votre
cousine , remariée le mois dernier.

CABINET.

D'accord. Mais comment diable
imaginer qu'un deuil aussi éclatant ,
qu'une douleur aussi vive , ne fût que
pure hypocrisie ? Pouvoit on croire ,
sans injustice , qu'il fût possible de se
contrefaire à ce point ? Que ces fré-
missèmens , ces foiblesses , ces suffo-
cations continuelles ne fussent qu'un
jeu pour en imposer à la famille de
son mari ? Vous êtes méchant , M. Sa-
ble ! Vous ne l'aviez pas cru sincère-
ment. Car enfin, quelles raisons aviez-
vous donc de le penser ?

SABLE.

Premierement , sa conduite à mon
égard. Je n'avois jusques là trouvé

Nvj

300 LES FUNERAILES,

aucune veuve affligée assez ferme pour faire elle-même son marché avec moi : j'avoué même que les soupirs & les sanglots de quelques - unes interrompirent quelquefois la lecture de mes *Mémoires*. Mais elle , sa douleur étoit intrépide , rien que de lugubre ne pouvoit l'approcher après la mort de son cher époux : tout domestique qui s'offroit à ses yeux , sans être noir comme un sac à charbon , étoit chassé sans miséricorde. La bonté de son tempérament lui donnoit la force de soutenir ce que son rôle douloureux avoit de fatiguant ; tandis que tout son deuil consistoit uniquement dans ses habits. Pour surpasser toutes les veuves , tant anciennes , que modernes , elle avoit loué toutes mes tentures pour l'année entière : elle avoit même fait donner caution à mon fils pour l'entretien du marché , au cas que je vinsse à mourir. Mais , qu'en est-il arrivé ? J'en fus quitte au bout de six semaines : le désespoir l'a jettée dans les bras d'un jeune homme ; elle est disparue avec lui !... Mais , à quoi nous amusons-nous ? Agissez , M. Ca-

Cabinet, pressez Milady Brumpton ;
voici le tems de pousser votre pointe
auprès de cette aimable veuve : Tat-
leaid, sa femme de chambre, dit que
sa maîtresse jure à chaque instant
qu'elle ne se remariera jamais.

C A B I N E T.

Et cet augure, suivant vous, est des
plus favorable ?

S A B L E.

Favorable?... Infaillible, Mon-
sieur. Tout ce grand tapage n'est fait
que pour attirer les jeunes amans.

C A B I N E T.

Eh bien, malgré mon ancienne con-
noissance avec Milady, malgré notre
tendresse mutuelle que son mariage
avec Mylord a interrompuë, je l'avoue
à ma honte, je n'aurois jamais osé lui
parler d'amour dans une circonstance
aussi peu convenable.

S A B L E.

Aussi peu convenable ! & je vous
soutiens, moi, dût sa douleur n'être pas
feinte, qu'il n'en est point de plus pro-
pice. Eh, quel tems plus favorable au
langage des passions, que celui où le
cœur d'une femme en est le plus rem-

302 LES FUNERAILLES,
pli ? c'est un moment de crise , un intervalle équivoque entre la joie & la douleur , qu'un amant alerte & intelligent doit saisir s'il veut pousser sa fortune , & brusquer les obstacles enfans importuns de la réflexion. Entrez là-dedans , vous dis-je : la réception que vous fera Tatleaid vous instruira encore mieux de votre sort. Ce qu'elle fait & dit , son amitié , sa haine , tous ses sentimens enfin ne sont qu'une pure répétition de ceux de sa maîtresse. On peut dire à la louange de cette fille , que c'est en tous points une vraie *femme de chambre* , aussi intimement unie & nécessaire à sa maîtresse que les habits le sont au corps. Mais , pardon , Messieurs : mes gens sont arrivés ; je vous laisse.

Cabinet & Campley sortent.



SCENE II.

SABLE, & ses gens.

SABLE.

Où diantre avez-vous donc été tous tant que vous êtes ? Avez-vous apporté tout ce qu'il faut pour l'embaumement ? Où sont les tentures, les petits clous, & les armoiries de Mylord ?

L'UN DES GENS.

Tout est ici, Monsieur. Nous serions même arrivés plutôt, s'il ne m'avoit pas fallu courir chez le Hérauld d'armes demander un Ecusson pour un Echevin mort cette nuit : On a promis d'en inventer un pour demain matin.

SABLE.

Peste soit de la plupart de nos gros Bourgeois. A peine sont-ils morts, qu'on ne songe qu'à couvrir la bassesse de leur naissance. Ce grédin a

304 LES FUNERAILLES,
Bien besoin d'armoiries ! Qu'on lui
donne deux bas , *en sautoir* : c'est le
premier de sa famille qui eut l'hon-
neur d'en porter. Allons , que ceux
qui doivent faire le Rolle de pleureurs
dans cet Hôtel composent leur visage ,
& passent devant moi pour que je les
affortisse , & leur assigne les postes qui
leur conviennent ... (*Ils se présentent
deux à deux.*) Arrête , toi ? rembrunis
un peu plus cette physionomie ... Ce
drôle-ci a une mine admirablement
lugubre & sinistre : qu'on le place au-
près du corps. Ce visage blême figu-
rera bien au haut de l'escalier ; & cet
autre , dont l'air est aussi égaré que
s'il venoit d'être témoin de quelque
événement terrible , sera tout au mieux
à l'entrée de la Salle. Je vous placerais
tous moi-même. Point de sourire ,
surtout , pour quelque cause que ce
soit. (*Il leur fait des grimaces , qu'ils
imitent.*) Voyez-moi ce maraut , avec
son air riant. Ingrat coquin ! as-tu
donc oublié que tu servois un Sei-
gneur ? que je t'en ai retiré par pitié ;
pour te faire goûter le plaisir de rece-
voir des gages ? Ne t'ai-je pas d'abord

ACTE I. 305

donné dix, de là quinze, aujourd'hui jusqu'à vingt Shellins * par semaine, pour être triste comme un hibou ? Je croi, Dieu me pardonne, que plus je le comble de bien, plus le Butor en paroît gai !...

SCENE III.

SABLE. *Les mêmes Auteurs.*
Un Domestique.

LE DOMESTIQUE.

LE Fossoyeur de *S. Thimotée des Champs* demande à vous parler.

* SABLE.

Dis-lui qu'il entre.

* Le Shellin vaut à peu près notre pièce de 24 sols.



SCENE I V.

Les mêmes Acteurs. Le Fos-
soyeur.

LE FOSSOYEUR, *à part.*

JE viens de remettre chez vous le drap dans lequel le Seigneur que vous sçavez fut inhumé hier au soir: n'ayant pû aisément lui ôter sa bague, vous la trouverez avec le doigt. Le Sacrificatein vous saluë, & vous prie de lui dire si vous avez actuellement besoin de places. Si vous n'en étiez pas pressé, on pourroit laisser certains corps une semaine de plus dans leurs fosses.

S A B L E.

Dis-lui, que je ne puis à ce moment lui donner là-dessus une réponse précise: mais, que notre ami commun, le Docteur *Passéport*, s'engage, au moyen de sa poudre nouvelle, de nous fournir six à sept gros enterrements par semaines. J'enverrai par tout

A C T E I. 307

à la découverte , & vous serez avertis à tems Attens ? dis-lui aussi , qu'il faut absolument que nous fassions un présent à la femme de chambre de Lady *Languisse* , pour faire chasser ce jeune homme nouvellement arrivé d'Oxford. Ces grivois-là nous ruineront , si nous n'y prenons garde. Point de jeunes gens chez les femmes à vapeurs

(*Le Fossoyeur sort.*)

S C E N E V.

SABLE. *Les mêmes Acteurs.*
GOODY TRASH.

SABLE.

OH , la bonne femme ! vous êtes en vérité fort attentive. N'étiez-vous pas avertie que j'avois tantôt besoin de vous , & de vos deux filles , pour représenter trois vierges en blanc auprès du corps de Milady *Catherine Griffel* ? Ne deviez-vous pas la faire

308 LES FUNERAILLES;

rapporter secrètement de chez l'Accoucheur où elle mourut hier, pour être enterrée avec toute la pompe qui convient à une fille de sa qualité ? Mais vous ne songez à rien. Heureusement que je puis remettre cette besogne à demain. Partez, allez préparer votre attirail ; faites une ronde chez toutes les femmes des Maîtres d'hôtel de votre connoissance ; tenez note de toutes les indigestions de la nuit dernière : apportez-moi de bonnes nouvelles ; & surtout, plus de ces guérisons miraculeuses dont vous m'ennuyez tous les jours ... (*Elle sort.*) Et vous M. le lourdaut, vous n'avez point passé sans doute chez M^r. Pilon l'Apoticaire ? Ce fripon-là ne me payera jamais. Je suis bien dupe de m'être rendu caution de tous les poisons qui se débitent dans la boutique d'un assassin, qui sans moi seroit encor plus gueux qu'un rat d'Eglise ! Il en agit avec moi comme le Docteur *Quibus*, qui m'avoit promis un traité contre l'*Eau de Gruau*, chien de remède restaurant qui me fait plus de tort que toute la Faculté ensemble. Eh bien,

Messieurs, finirez-vous de ricaner ? Je prétens ne voir ici que des figures mornes & stupides. Il me prend envie de vous chasser tous , & d'aller faire recruë à la Comédie. Mais non , ils sont aussi mauvais dans leurs rôles , que vous dans le vôtre ; ils ne jouent que lorsqu'ils parlent. Sçachez donc , animaux que vous êtes , que votre visage seul doit jouer la douleur. Oui , votre visage seul : c'est lui qui doit exprimer éloquemment la tristesse la plus vive & la plus profonde. Qui pourroit , par exemple , envisager un moment une figure aussi hideuse que celle de ce drôle-là , & ne point sentir expirer pour plus de huit jours toute espèce de joie dans son cœur ? Mais ne nous amusons pas plus longtems.... Imbécilles Coquins que j'ai ramassés dans la bouë , dont l'éminente indignité reçoit de moi la vie , soyez attentifs à mes ordres ! Marchez , voyons vos mines... (*à mesure qu'ils passent devant lui , il leur fait des grimaces , que chacun d'eux imite différemment.*) Assez bien , assez bien : passablement ; fort bien !

310 LES FUNERAILLES,
Songez surtout, Canailles, à être fermes dans vos attitudes, inébranlables à toute espece de bruit, de plaisanteries, ou d'envie de rire... pas mal... pas mal....

Il sort avec eux en cérémonie.

SCENE VI.

MYLORD BRUMPTON.

M. TRUSTY.

TRUSTY.

C'Est mon devoir, Mylord, c'est la tendre reconnoissance que je devois à un si bon Maître qui ne m'a point permis de vous abandonner. Je suis resté seul auprès de vous; & je vous ai vu, avec autant de plaisir que de surprise, revenir de ce sommeil léthargique qui vous avoit fait croire mort. Souffrez maintenant, Mylord, que j'ose vous supplier de faire un usage utile de cet heureux retour à la vie, pour connoître à fond ceux qui

vous sont véritablement attachés; pour éprouver, surtout, celle qui avoit usurpé assez d'empire sur votre cœur pour vous forcer à deshériter un fils unique digne de toute votre tendresse.

MYLORD BRUMPTON.

Il n'est pas possible que mon épouse soit aussi méprisable que tu le prétens. Je me rappelle mille traits qui détruisent les soupçons funestes que tu veux me donner du fond de son caractère : sa chasteté, la pureté de sa tendresse, sa complaisance, ne peuvent m'être suspectes : la docilité avec laquelle elle se plioit sans peine à toutes mes humeurs, & cédoit à tous mes caprices, étoit si naturelle qu'à peine ai-je eu le tems de m'appercevoir que la patience fut en elle une vertu.

TRUSTY.

Tout cela n'étoit qu'artifice, ou qu'indifférence pour vous : j'en ai de bons garants.

M. BRUMPTON.

Pourquoi donc ne m'en parlas-tu jamais pendant ma vie ? Hélas, je dois bien m'exprimer ainsi, car si elle

312 LES FUNERAILLES,
est en effet perfide, je ne revis point
encore ! Le moment où tu me con-
vaincras de mon erreur, me replon-
gera dans le tombeau.... Dis-moi donc,
pourquoi tu ne m'en as jamais parlé ?

TRUSTY.

Vous l'aimiez trop, Mylord ; vous
étiez trop prévenu en sa faveur : je
craignois le sort ordinaire des donneurs
d'avis, en fait d'affaires conjugales ;
ils s'attirent la haine des deux époux ;
ils en sont toujours les victimes. Mais,
dans un cas aussi extraordinaire, dans
une circonstance que le Ciel semble
avoir fait naître exprès pour vous ou-
vrir les yeux sur votre injustice envers
un fils trop légèrement condamné,
souffrez, Mylord, que je vous con-
jure à genoux de cacher pour quel-
ques instans votre retour à la vie ! Ac-
cordez-moi la grace d'entendre seu-
lement, sans être vû, la conversation
que votre veuve va tenir ici avec la
digne dépositaire de ses secrets ; &
vous verrez si je vous en impose.

M. BRUMPTON.

Eh bien, sois donc mon guide. Mais
la

la seule pensée de la trouver coupable, renouvelle en moi les mêmes symptômes de la létargie d'où je sors... Quel monde, juste Ciel, s'il est vrai que j'étois trompé!

TRUSTY.

Vos réflexions sont justes, mais le temps presse, Mylord; il est question d'agir. Cachez-vous ici, & soyez patient auditeur d'un dialogue beaucoup plus sincère qu'il ne l'est d'ordinaire entre deux personnes également vicieuses.

(*Ils se retirent, & se cachent tous deux.*)

SCENE VII.

LADY BRUMPTON.

TATLEAID.

*Elles entrent par différens côtés
& volent dans les bras l'une
de l'autre.*

LADY BRUMPTON.

O Ma chere Tatleaid! son heur
Tome VIII. O

314 LES FUNERAILLES,
& la nôtre est donc enfin arrivée !

TATLEAID.

Ne vous le disois-je pas tous les jours , que cette toux sépulcrale vous en délivreroit bientôt ? Avois-je tort de condamner votre impatience ?

LADY BRUMPTON.

Pardonne , ma chere Tatleaid ; tu fus toujours mon unique consolation , ma confidente , mon amie. Grace au Ciel , me voilà en situation de pouvoir récompenser ton zèle : car , quoique j'aye un souverain mépris pour tout ce qui s'appelle Amans , je consens de les entendre en ta faveur : chaque dédain , chaque geste , chaque caprice , chaque fantaisie de ta Maîtresse va faire pleuvoir l'or chez toi , ma chere enfant. Tu sentiras bientôt toute la douceur d'être la femme de chambre chérie d'une belle & riche veuve. Oh , comme mon imagination abrège déjà la premiere année de mon deuil , & saute légèrement au tems heureux où je pourrai goûter tous les agrémens du veuvage ! . . . lorsque , dans quatorze mois d'ici , un ami me donnera la main pour

aller voir une pièce nouvelle , quel plaisir d'entendre appeller le laquais qui gardera la place de *Milady Brumpton* ! de voir en mouvement, à ce nom seul, cent belles perruques tant des loges que du parterre ! alors, avec un air de tristesse aimable , une rougeur affectée à l'aspect de tant d'yeux fixés sur soi , de hazarder un coup d'œil à la ronde en s'inclinant , pour une personne de notre rang , ainsi (*regardant directement.*) Pour un homme à prétentions bien mis , mais peu riche , comme cela (*le regardant à peine.*) Pour un Auteur de couplets satyriques , de cette façon (*d'un air timide.*) Pour l'Amant aimé , avec cet air-là , (*baissant tout-à-fait les yeux.*) Pour les connoissances simples, de loge en loge , à peu près ainsi (*en variant l'air de familiarité.*) Et quand on a rempli ce rôle , de feindre quelque attention à celui des Acteurs , sans pourtant jamais penser à ceux que nous regardons , mais seulement à ceux de qui nous sommes regardées.....de-là , des Repas , des Sérénades , des Amans... ah ; Dieu !

316 LES FUNERAILLES,
TATLEAID.

Ah, Madame ! mon cœur tréssailloit d'aïse.... oui, vous aurez, n'en doutez pas, oui vous aurez une foule d'Amans ; & je me charge de les ménager tous : les hommes sont aujourd'hui si sots, que cela ne me sera pas difficile.... ils se prétendent plus sçavans, plus instruits que nous, plus faits pour commander, pour gouverner... Petites têtes, que vous êtes trompées !

LADY BRUMPTON.

Ils ont tous cette fatuité-là : mais toute puissance fondée sur la force, n'est qu'une puissance odieuse. La nôtre est fondée sur tout ce qui les flatte, nous les gouvernons par leurs affections mêmes : les pauvres gens s'aveuglent & s'endorment dans la ferme croyance que nous vivons sous leurs Loix, tandis qu'ils sont toujours en effet soumis aux nôtres. C'est ainsi, chere amie, que nous les dominons... (*Elle joue avec son éventail*) un éventail est à la fois l'étendart, & le pavillon d'Angleterre. Je ris de bon cœur en voyant ces Messieurs, qui propres

A C T E I. 317

ment sont nos premiers domestiques, se pavanant dans les plus hauts emplois, passant leur vie parmi les travaux, les soins, & les dangers attachés à leurs postes, revenir le soir à la maison nous prôner leurs fatigues, leurs négociations de la journée, & surtout leur science profonde. Le pauvre défunt, par exemple, avoit cette manie : il m'excédoit de ces détails mortels. Je n'avois d'autre secret, pour les interrompre, que de lui planter tout à coup au nez quelque demande ridicule : le bon homme en rioit, admiroit ma simplicité, me donnoit quelque bijou, puis alloit gravement se coucher, fort content de lui-même, & n'imaginant pas combien je me moquois de lui !

T A T L E A I D.

Ce que je n'ai jamais conçu, c'est la façon dont vous êtes parvenue à faire deshériter notre jeune Mylord.

L A D Y B R U M P T O N.

Tu sçais pourtant, que le feu Lord ; (que ce mot sonne agréablement à mon oreille... le feu Lord !) tu sçais,

318 LES FUNERAILLES,
dis-je , que la pauvre dupe étoit d'une
bonhommie, & d'une générosité singu-
liere. C'est par-là que je l'ai pris. Cha-
que fois que , par mes ordres , tu lui
avois fait quelque histoire au désavan-
tage de mon beau-fils , je ne manquois
jamais, dès que je le voyois en colere ,
de tomber à ses pieds , d'embrasser ses
genoux , & de fondre en larmes jus-
qu'à ce que j'eusse obtenu le pardon
du prétendu coupable. Tu sçais, d'ail-
leurs , que j'étois sujette à de fréquens
évanouissemens : oh, les foiblesses sont
d'un grand secours avec un bonhom-
me ! avec un brutal , gardons-nous de
les employer : nos grimaces se gravent
dans son cœur , elles altèrent sa ten-
dresse ; & le bourru , quand le mal vrai
ou faux est passé , n'est presque plus
sensible au retour de nos charmes.

TATLEAID.

Vous êtes unique , Madame ! Lon-
dre n'a point de tête comme la vôtre....
mais , c'est maintenant , si j'ose vous
le dire , qu'il s'agit d'en avoir encore
plus. Comment jouir de toute espèce
de liberté , & paroître s'en abstenir ?
Comment ménager à la fois un nom-

ACTE I. 319

bre d'Amans, & pourtant empêcher les mécontents de nous abandonner ?

LADY BRUMPTON.

C'est la moindre de mes inquiétudes : Tant qu'on est riche, si l'on manque à l'un, l'espoir qu'on donne à l'autre l'engage à nous défendre. Quelques maximes de ce genre ont fait la matiere de mes réflexions pendant la vie de Mylord. Il est toujours bon de se précautionner contre les calamités futures.

TATLEAID.

Mais, Madame, si quelque jeune Gentilhomme aimable, vêtu de rouge, brillant, & dansant bien....

LADY BRUMPTON.

Sois certaine, Tarleaid, que si jamais je rentre dans les chaînes du mariage, ce ne sera du moins jamais avec un vieil Epoux. C'est une cruauté que de marier une jeune personne à un vieillard : si nous en croyons le *Virgile de Dryden*, c'est imiter le *Barbare Mézence*, qui attachoit ensemble le mort & le vivant. Je n'ai gémi que trop long-tems d'un pareil supplice, jusqu'au moment fortuné qui m'a dé-

320 LES FUNERAILLES,
livrée de Mylord. Je jouis enfin du bonheur d'être libre, je veux en profiter. Songe, surtout, à être extrêmement réservée avec toutes nos anciennes connaissances. Si quelques-uns d'entr'eux se vantent d'avoir été bien avec moi, il faut les laisser dire : en continuant de les recevoir sur le même pied, j'en ferois autant de Tyrans. En rompant, s'il le faut, avec les plus importuns, j'ôterai tout crédit aux propos qu'ils pourront tenir : les personnes vertueuses ne les attribueront qu'à leur ressentiment ; les plus éclairées applaudiront du moins à ma prudence.

TATLEAID.

C'est bien pensé, Madame : . . . je crois pourtant . . . mais, oserai-je vous le dire? . . . Je crois pourtant que M. Cabinet se flatte de vous épouser.

LADY BRUMPTON.

M'épouser? Lui! Non, Tatleaid. Celui qui a la foiblesse d'épouser une femme, après avoir vécu sur un certain pied avec elle, est souvent assez lâche pour lui reprocher ce qu'elle a jadis fait pour lui : un pareil couple se méprise presque toujours mutuelle-

ment au fond de l'ame. Le mariage est un enfer, quand l'estime & l'amour ne sont pas réciproques.

(Une femme entre, & appelle Tatleaid.)

SCENE VIII.

LADY BRUMPTON,

seule.

NE viens-je pas de commettre une imprudence ? Cette subtile créature est peut-être dans les intérêts de Cabinet : je me suis expliquée trop ouvertement avec elle, elle en abusera.... les gens de condition ne sont jamais assez en garde contre ceux qui les entendent : on veille, on saisit le moment où notre cœur s'abandonne à la joye, ou à la tristesse, pour intercepter nos secrets. Qu'il est triste d'avoir toujours auprès de soi quelqu'un que l'on déteste au fond de l'ame ! mais, qu'il est plus affreux encore, lorsque l'on ose à peine réfléchir sur ses propres actions.

O v

322 LES FUNERAILLES;
passées , de vivre avec un importun
témoin qui vous les rappelle sans ces-
se ! il faut pourtant supporter ce sup-
plice : je n'eus jamais rien de secret
pour elle. Heureux Italiens ! vous sça-
vez vous affranchir de l'esclavage des
personnes trop instruites que vos
gants parfumés sont commodes ! cette
drolesse m'a trahie plus d'une fois , m'a
débauché plus d'un galant O spi-
rituelle Italie ! je céderois volontiers
ma part de la liberté Angloise en fa-
veur du plaisir que cause chez toi la
vangeance , surtout à celles de mon
sexe Eh bien , chere Tatleaid , de
quoi s'agit-il ?

SCENE IX.

LADY BRUMPTON.

TATLEAID.

TATLEAID.

M Adame , c'est le Conseiller Puzzle
qui vient vous parler au sujet du Testa-

ACTE I.

323

ment de Mylord , & de la donation qu'il vous a faite de ses biens : ces sortes d'affaires sont trop importantes pour être négligées. Comment , Madame , il y a déjà plus de trois heures que vous êtes veuve , & vos yeux n'ont encore parcouru aucun morceau de parchemin : quelle honte pour vous ! sçavez-vous , que c'est viser à l'impieté que de négliger les dernières volontés des pauvres défunts ?

LADY BRUMPTON.

Tu as raison , chere Tatleaid , les dernières volontés des Epoux doivent être & sont toujours les mieux exécutées. Mais , il faut que je rentre , pour recevoir notre homme en cérémonie. Tu peux l'amuser ici , en attendant que je sois prête.

(Elle sort.)

TATLEAID appelle.

M. le Conseiller ! M. le Conseiller ! vous pouvez entrer.



Ovj

SCENE X.

M. PUZLE, & son Clerc.
TATLEAID.

PUZLE.

Bonjour, ma bonne Tatleaid. Mon ancien ami n'est plus ! mais il faut songer aux affaires de sa veuve.

TATLEAID.

Hélas, Monsieur, ma Maîtresse est sur son lit, dans un état qui fait pitié ! je l'ai déjà avertie deux ou trois fois que vous étiez ici ; la pauvre Dame n'entend, ni ne voit rien ! . . . mais, puisque vous me dites que cela presse, je vais hasarder de lui parler encor une fois, & de vous introduire. Reposez-vous un instant ici ; je vais la préparer.

PUZLE.

Dis-lui, combien je prens part à sa douleur !

SCENE XI.

PUZLE, & son Clerc.

PUZLE.

DAmnables hypocrites!... ce Seigneur est mort un peu vite, il me semble; ainsi réveillons-nous un peu....
Tom, ouvre le sac, ouvre le sac, mon cher neveu: tu es mon unique héritier, je veux te mettre au fait des affaires; ainsi je n'ai rien de secret pour toi. Apprends donc, mon enfant, que le Maître d'ici étoit un de ces hommes pleins d'honneur, & de jugement, qui perdent petit à petit l'un, par trop d'attachement à l'autre, & sont par conséquent toujours disposés à croire tous les hommes aussi honnêtes gens qu'ils le sont eux-mêmes. Il avoit en moi la confiance la plus aveugle, & j'en ai fait le seul usage que tout homme d'affaire en auroit fait en ma place: je l'ai trompé, mon cher neveu. Je suis par-

326. LES FUNERAILLES,
venu, imperceptiblement, & sous ses
yeux, à charger son bien en ma fa-
veur d'une rente de deux mille livres,
pour récompense de mes services, &c.
Quant aux legs que font les Testateurs
que je dirige, ils ne sont bons ou mau-
vais, que conformément à ma volon-
té. Un homme ordinaire prend une
plume, de l'encre, du papier, s'assied
à côté d'un vieillard moribond, & re-
çoit ses dernières volontés : un vrai
Notaire, un habile Avocat n'écrit ja-
mais les volontés d'un Testateur, mais
bien les siennes propres. Les Prêtres
jadis en ce pays faisoient donner tout
à l'Eglise, un bon Avocat aujourd'hui
fait tout donner à la Justice.

T O M.

Fort bien ! mais les Prêtres, alors
avoient beau jeu pour tromper la Na-
tion ; ils faisoient leur Office dans une
langue inconnue.

P U Z L E.

Il est vrai ; mais le chemin que nous
prenons est encor plus sûr. Scavans
en charlatannerie, éloquens dans no-
tre baragouin, on nous entend sans
nous comprendre, & tout le monde

est notre dupe. Voyons donc ce parchemin. J'ai étendu l'Acte autant que je l'ai pû, comme tu vois.... Oh, j'espère voir un jour nos contrats aussi grands que les immeubles pour lesquels ils seront passés. Est-il rien de plus décourageant pour notre robe, que de voir un héritier ignorant entendre en quatre mots les intentions d'un Testateur ? Que de le voir possesseur de dix *acres* * de terre, au moyen d'un parchemin d'un demi-acre tout au plus ? Laisse aux sots la Rhétorique, la Logique & autres sciences aussi impertinentes qu'inutiles : attache-toi uniquement à la *Taftologie*. Quel est le premier degré d'excellence dans un Avocat ? La *Taftologie*. Quel est le second ? La *Taftologie*. Quel est le troisième ? La *Taftologie*. Un vieux Plaideur en a dit autant de l'action.... Mais, ouvre-moi l'Acte : (*Tom déploie un parchemin d'une*

* Mesure de Terre, différente selon les divers Pays : l'acre d'Angleterre contient ordinairement 720 pieds de Roi de long, & 72 de large.

318 LES FUNERAILLES,
grandeur immense.) Il est nul si je le
veux, attendu qu'il y en avoit un
précédemment fait, & bien plus en
règle : c'est sur quoi je viens confé-
rer avec Milady. En attendant que
l'on m'appelle, répons-moi : sçais-tu
la vraie signification du mot *Acte* ?

T O M.

Oui, Monsieur.... un *Acte*.... C'est
comme qui diroit, un *Acte*.

P U Z L E.

A merveille ! On l'appelle ainsi
emphatiquement, parce que cet *Acte*
une fois fait (le testament s'entend)
tout est consommé, un homme n'a
plus rien à faire qu'à s'aller pendre :
c'est le seul *Acte* obligeant qui reste
en son pouvoir. Mais, pour te faire
mieux sentir l'usage de la *Taſtiologie*,
ouvre l'*Acte* vers le milieu, & lis au
hasard.

T O M *lit, d'un ton nazillard.*

Et moi, susdit Lord Brumpton, don-
ne, cède, baille, & concède, laisse
& délaisse les susdits biens : c'est à sça-
voir le Terrain & Maison principale
nommée *Oatham*, avec tous les bâ-

ACTE I. 327

rimens extérieurs en dépendants, les granges, étables & autres édifices de maçonnerie, les basse-cours, vergers, jardins, champs, arbres, terres, argiles, prés, prairies vertes & séches, pâtures, pâturages, bois de futaie, taillis, chemins, eaux, courants d'eau, pesche, étangs, viviers, communes, pâcages, sentiers, bruières, buissons, halliers, profits, casuels, émolumens, commodités & toutes les dépendances quelconques appartenantes audit chef-lieu de quelque espèce que ce soit, de la même façon que j'en ai joui, usé, profité, ou fait chose mienne en tout ou en partie, contenant en totalité, suivant estimation faite, quatre cent acres ou environ, plus ou moins l'un dans l'autre : lequel domaine principal susdit, avec toutes ses circonstances & dépendances, est situé d'une part le long...

PUZLE.

Respire, cher *Tom* : tu parviendras, je le vois bien, tu entends les affaires ; mais n'use point ton nez mal à propos dans des circonstances inutiles. Te voilà tout essoufflé ; à peine

330 LES FUNERAILLES ,
peut-on distinguer les mots que tu
prononces.... Voyons , que je lise à
mon tour , & supposons que cet Acte
doive être mis en Latin : il suffit ,
pour cet effet , qu'il ne soit point en
Anglois... (*Il lit ridiculement d'un*
ton de Bateau outré , jusqu'à ce qu'il
soit hors d'haleine.) *Ego , pradiſtus*
Comes de Brumpton , totas meas gran-
ges , etablas , prairias &c. (*Il conti-*
nuë en terminaiſons Latines.) Mais
il est inutile d'en lire davantage ; je
me rappelle tout le contenu de l'Ac-
te. Mylord , par ce parchemin seul ,
deshérite totalement son fils , donne
tout à sa femme , & de plus lui per-
met de vendre une partie des terres
qu'il lui laisse. C'est le sujet de la visi-
te que je viens faire à Milady , qui ce-
me semble outre un peu la douleur
en me faisant attendre si longtems
lorsqu'il est question d'affaires aussi
importantes & aussi bonnes que cel-
les-ci. Mais , quelqu'un vient.



SCENE XII.

PUZLE. TOM. TATLEAID.

TATLEAID, *essuyant ses yeux.*

J'Ai perdu mes peines , elle ne veut point m'entendre ; je n'ai pu même en obtenir un regard !... M. Puzle , vous êtes un homme de poids , entrez de grace faites-lui entendre raison : obtenez , s'il est possible , qu'elle jette sur elle-même un œil de pitié.

PUZLE , *à Tom.*

Va m'attendre dans la salle.... Pauvre affligée ! Alons , chere Tatleaid , conduis-moi.

(*Tom sort d'un côté , Puzle & Tatleaid de l'autre.*)



SCÈNE XIII.

*Mylord BRUMPTON, & TRUSTY
sortent de leur cache , s'avancent
sur le Théâtre , & se regardent sans
parler.*

MYLORD BRUMPTON.

NE trompes point ton maître ,
Trusty , répons-moi dans la plus gran-
de sincérité de ton cœur.... Existai-je ?
Suis-je en effet cet Etre , ce même in-
dividu qu'on appelloit Mylord Brump-
ton ?

TRUSTY.

Lui-même... Ce même Lord Brump-
ton , ce très-généreux , très affable ,
très-aimé Lord Brumpton , qui pen-
dant long-tems vécut avec honneur ,
& parvint à la plus haute réputation ,
mais qui dans sa vieillesse vit par dé-
grés flétrir sa gloire ; ce même Lord
Brumpton , qui après avoir perdu la

A C T E I. 335

plus aimable & la plus chérie des épouses, se voyoit pere d'un fils digne de toute sa tendresse ; ce même Lord Brumpton enfin, qui, prêt à descendre au tombeau, s'étant amouraché d'une jeune & belle personne, après avoir deshérité son fils, se voit déshonoré par une perfide qui danse aujourd'hui sur sa fosse.

M. BRUMPTON, *révant.*

Et ce maudit Taftologiste, ce détestable Puzzle, avec son acte irrévocable !... Non, non, Trusty, je ne vis point : je ne suis plus qu'une ombre errante autour de son trésor... Je la tourmenterai, Trusty, je la ferai trembler, je ferai pâlir ce visage charmant ; peut-être même le ferai-je rougir !..

TRUSTY.

Eh, Monsieur, ce langage n'est pas du tout celui d'un Revenant : Il y a encor de l'homme dans vos expressions Ce visage charmant ! . . . Juste Ciel, y pensez-vous encore ?

M. BRUMPTON.

Puisque tu vois ma foiblesse, sois

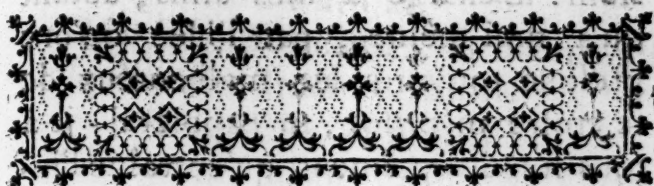
334 LES FUNERAILLES;
donc encor plus mon ami; arme-toi
contre toi-même, soutiens-moi de toute
ta raison.

TRUSTY.

Mylord, si vous daignez vous confier
à ma conduite, vous ferez vangé d'une
épouse indigne de vous; je sauverai
vos biens, votre fils, votre famille, &
votre honneur.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

MYLORD HARDY, *seul.*

C'Est maintenant que je puis me regarder comme perdu sans ressource. Mais un malheur long-tems attendu nous paroît toujours moins sensible au moment qu'il éclate ; les maux , ainsi que les plaisirs , sont toujours moins grands en réalité que l'imagination ne nous les peint. Mais , que vais-je devenir ? Comment vivre maintenant dans le monde ? Pauvre , mais vain de ma naissance , inutile à ma Patrie , Pourrai-je me résoudre à traîner orgueilleusement un grand

336 LES FUNERAILLES,
nom? à charge à mes amis, autant
qu'à moi-même, par l'idée qu'ont
presque toujours les malheureux de
se croire méprisés, m'exposeraï-je à
tous les désagrémens qu'entraîne l'in-
fortune jointe à trop de hauteur? Non!
Le Monarque qui nous gouverne est
aussi généreux que brave: la guerre
se prépare de nouveau; continuons de
le servir. Ceci me coupera du pain,
(*mettant la main sur la garde de son*
épée.) & me fera peut-être un sort
aussi brillant que celui dont je déplo-
re la perte. Mais comment pourvoir
aux besoins pressans & actuels?
Ha! te voilà, Trim?

SCENE II.

LORD HARDY, TRIM.

LORD HARDY.

EH bien? comment vont les pau-
vres diables qui doivent recruter ma
Compagnie?

TRIM.

TRIM.

Ma foi , Monsieur , ils ont mangé
jusqu'à votre dernière *guinée*. *

LORD HARDY.

As-tu passé chez l'Agent de Chan-
ge ?

TRIM.

Oui , Monsieur.

LORD HARDY.

Eh bien ?

TRIM.

Eh bien , Monsieur , vous pourrez
obtenir de lui onze Shellins par livre
sterlin ** de vos arrérages. Mais il ne
se chargera pas de vos appointemens à
venir à moins de trois Shellins d'inté-
rêt par livre : d'ailleurs , il faut que
son clerc *Jonatas Item* , jure pour
vous , que vous vous absteniez de
tous combats singuliers ; ou que vous
fassiez assurer votre vie , ce que vous
pouvez faire à huit pour cent. A ces
conditions , il consent de vous obliger :
ce qu'il ne feroit pas , dit-il , pour tout

* La valeur de la Guinée est à peu près
celle de notre Louis d'Or.

** La livre sterlin , est de vingt Shellins.

338 LES FUNERAILLES,
autre Officier du Régiment : mais il
prétend avoir pour vous une amitié
particulière.

LORD HARDY.

Oh, j'en suis bien reconnoissant !
Mais, chacun vit de son métier ; je ne
veux pas que mes gens manquent,
il faut en passer par là.. Qu'en dis-tu,
Trim ? ce jour me paroît assez tran-
quille, nous n'avons pas encore vu de
créanciers.

TRIM.

Des Créanciers, Monsieur ! main-
tenant que votre pere est mort, ils ne
peuvent plus vous arrêter * : je serai
déformais un peu moins poli avec eux.
Mes amis, leur disois-je, combien de
fois faut-il vous répéter qu'il n'est pas
encor jour chez Mylord ; qu'il n'a
pas fermé l'œil de la nuit ; qu'il faut
venir une autre fois ; que Mylord vous
envera avertir lorsqu'il aura le tems
de terminer avec vous ? A ceux qui
étoient assez insolens pour presser trop

* A cause du titre de Comte d'Angle-
rere, qu'il est censé avoir hérité de son
Pere.

vivement un homme de votre qualité , en demandant leur bien : tirez coquins (disois-je) gare la Maison de correction ! Gare les coups de bâton qui vont pleuvoir sur vous ! Mais aux Créanciers à gros dos , à ces richards & orgueilleux Marchands de foye ou de galons de *Covent-Garden* : j'étois chargé de la part de Mylord de leur faire mille complimens , de m'informer de la santé de leurs Epouses ; Mylord avoit des lettres très-pressantes à écrire ; il devoit lui-même passer chez eux au premier jour ; il falloit , si ses affaires l'en empêchoient , ne pas manquer de revenir chez lui la semaine suivante ; & cette semaine suivante étoit toujours celle après laquelle nous étions partis pour la Campagne , ou pour l'Armée.

L O R D H A R D Y.

Finis , coquin. Se peut-il qu'un homme de condition soit réduit à faire un tel métier !... Ecoute : ne manque pas de repasser cette après-midi chez l'Agent *Coupe-bourse* , & de le bien remercier de son zèle à me rendre service. Quoiqu'il m'en coute , je veux

340 LES FUNERAILLES,
incessamment payer mes dettes J'en-
tens du bruit dans l'Antichambre ; va
voir qui c'est Le maraut fait entrer !
Qui donc est-ce ?

SCENE III.

LORD HARDY. M. CAM-
PLEY. TRIM.

LORD HARDY.

Cela est bien généreux, mon cher
Campley ! Quoi , dans les premiers
momens d'une grande fortune à la-
quelle vous pensiez peu , vous êtes tou-
jours le même ; vous vous ressouvenez
d'un ami moins fortuné que vous !
Vous êtes un homme extraordinaire.

CAMPLEY.

C'est vous qui l'êtes , Mylord, vous
qui au moment même où l'injustice
vous prive d'une fortune immense ;
sçavez vous posséder au point d'exci-
ter encor plus d'admiration que de
pitié dans l'ame de vos amis plus for-

runés , mais non pas plus heureux que vous.

LORD HARDY.

Ah , c'est trop m'honorer mais , voyons donc , que je te regarde à mon aise , car je ne t'ai point vu depuis mon retour en Angleterre très-bien , très-galamment , quoique négligemment habillé ! il y a sûrement ici de l'extraordinaire. (*il touche du doigt le cœur de Campley.*) Sois sincère , mon ami : qui donc partage maintenant ce cœur avec moi ? Je prétens sçavoir tout-à-l'heure , & son vrai nom , & son nom Poétique allons : dans un Sonnet , c'est *Cynthia* , sans doute ; en prose , c'est ...

CAMPLEY.

Quelqu'une que vous n'imaginez guères , quoique ce soit vous-même qui l'avez placée là.

LORD HARDY.

Moi !

CAMPLEY.

Vous-même , Mylord. Toutes les merveilles que vous m'avez débitées au Camp , au sujet de Lady Charlotte , cette orpheline dont votre pere étoit

342 LES FUNERAILLES ,
tuteur , m'ont tellement trotées dans
la tête , que j'ai voulu absolument voir
par mes yeux cette aimable famille.
J'y suis parvenu , par le moyen de M.
Cabinet ; & je suis amoureux en même
lieu que vous.

LORD HARDY.

En même lieu que moi ! M. Cam-
pley , daignez vous expliquer.

CAMPLEY.

Pourquoi vous étonner , Mylord ?
Lady Charlotte n'a-t-elle pas une
sœur ?

LORD HARDY.

Je suis un franc imbécille , de ne l'a-
voir pas deviné d'abord. Tu as raison ,
mon ami ; tu es peut-être le seul hom-
me propre à commercer avec elle
Mais , parlez-moi de Milady Charlot-
te : voilà ce qu'on appelle une femme
digne d'être aimée ! d'une vertu si dou-
ce , d'une retenue , d'une décence si
agréable ! quoique la dignité accom-
pagne ses moindres démarches , rien
en elle n'est affecté : l'aimable vérité
habite toujours sur ses lèvres ; & son
bon caractère perce dans tout ce quel-
le dit , comme dans tout ce qu'elle fait.

CAMPLEY.

Et Lady Henriette parlez-moi de quelque femme qui l'égale. Quelle vivacité, quel esprit, quel feu dans les regards ! son coup d'œil est un ordre intelligible à tous les cœurs, & qui les foumet tous ; son air annonce à tous les yeux le triomphe de la beauté, & ses lèvres vermeilles sont le siège de tous les agrémens. Je trouve en elle enfin un certain je ne sçai quoi qui me charme, qui m'anime, qui m'enflame encor plus encor plus encor plus que

LORD HARDY.

Quoi ?

CAMPLEY.

Encor plus que la marche de nos Grenadiers.

LORD HARDY.

La comparaison est tendre ah, charmante Charlotte ! tu me ferois bientôt oublier tous mes maux.

CAMPLEY.

Ah, charmante & vive Henriette !

P iij

344 LES FUNERAILLES,
quels plaisirs ne me ferois-tu pas goûter ! ... *

LORD HARDY.

Il me semble , cher ami , que tes idées ne tendent pas à des plaisirs aussi durables que les miens. Pour moi je n'attens ma félicité que de mon hymen avec Lady Charlotte , que de sa constance , de sa pitié , de ses soins domestiques , de sa tendresse maternelle pour nos enfans. Quant à toi , tu n'envisages , tu n'aimes en ta Maîtresse que les charmes extérieurs.

CAMPLEY.

Quand je la connoîtrai plus à fond , je vous en dirai davantage.

LORD HARDY.

C'est bien s'exprimer en Grenadier !.. je suis pourtant curieux d'apprendre comment tu as fait tes approches pour assiéger une place de cette espèce. Toi, amoureux de Henriette , que la délicatesse , la galanterie , la danse , & tous les plaisirs de son âge ont seuls droit de

* Je suis ici forcé d'adoucir la liberté des expressions de Campley.

A C T E II. 345

charmer ! qui ne se plaît qu'à régner sur une foule d'adorateurs. Si j'ai bien pénétré son caractère , elle est de ces femmes avec lesquelles on lie aisément ce qu'on appelle une connoissance générale , mais très-difficilement un commerce particulier.

CAMPLEY.

Vous la connoissez , Mylord. Sachez pourtant, que je l'ai déroutée , en agissant librement & singulièrement avec elle. Avant que de lui laisser connoître mon amour , je me suis comporté de maniere à lui donner bonne opinion de moi ; & j'ai toujours depuis paru à ses yeux avec toute la bonne humeur , la complaisance , & la gaieté imaginable : en sorte qu'elle est aujourd'hui très-embarrassée , & ne sçait comment s'y prendre pour m'interdire en qualité d'Amant , la familiarité dont j'étois déjà en possession auprès d'elle , en qualité d'ami. Aussi , Dieu sçait , comme je l'en badine ! & lorsqu'elle prend son sérieux , je la contrefais de façon , qu'elle finit par en crêver de rire.

346 LES FUNERAILLES,
LORD HARDY.

Cela fait un petit commerce galant
d'un genre assez original.

CAMPLEY.

Vous connoissez le crédit de Cabinet auprès de Milady Brumpton : au moyen de quelques guinées, & de beaucoup de flateries, *Mlle Fardingale*, vieille Duégne que Milady a placée auprès des deux jeunes Demoiselles, me procure en tout tems un accès aisé dans leur appartement. Vous sçavez même, que je suis parvenu à convaincre la *Fardingale* de quelque espèce de parenté entre elle & moi ; & qu'elle en est extrêmement flattée.

LORD HARDY.

Voilà de jeunes Demoiselles en bonnes mains ! & j'admire le choix de Lady Brumpton.

CAMPLEY.

Oh, Milady Brumpton, est une grande Politique ! elle disoit un jour à Tatleaid, qu'une vieille femme de chambre étoit la meilleure surveillante que pussent avoir de jeunes filles : ainsi que

les Eunuques d'un fétail, (ajoutoit-elle,) l'envie leur tient toujours les yeux ouverts pour empêcher les personnes commises à leurs soins de goûter les plaisirs qui leur sont interdits à elles-mêmes. Mais, pour revenir à la cousine *Fardingale*, je lui ai envoyé un couplet que nous devons elle & moi chanter sur l'épinette : les jeunes Demoiselles en seront, & l'on fera en sorte que je pourrai être pendant quelques momens seul avec Lady Henriette. C'est alors que j'ai projeté de tenter ma grande attaque : je dois triompher aujourd'hui, ou perdre pour jamais ma conquête. Je sçai, Mylord, que l'occasion seule vous manque pour en tenter autant : si vous voulez préparer une lettre, & me venir joindre au Caffé de *Tom*, je me fais fort, après l'avoir remise à votre maîtresse, de vous faire introduire secrètement dans l'Hôtel ; de l'avertir que vous y êtes ; & de vous procurer les moyens de la voir en particulier. Seigneur, j'ai assez long-tems marché sous vos ordres, vous marcherez aujourd'hui sous les miens.

348 LES FUNERAILLES,
LORD HARDY.

Ma foi, cher ami, je n'aurai peut-être pas autant de fermeté en suivant tes pas, que je t'en ai toujours vû en suivant les miens. Il faut t'avouer ma foiblesse : quoique je sois sûr d'être tendrement aimé, j'ai une si haute idée du mérite & de la vertu de mon Amante, que je tremble & me trouble toujours auprès d'elle : à peine suis-je devant ses yeux, que je ne sçai plus que les adorer dans un respectueux silence.

CAMPLEY.

Ah, ah, ah ! voilà encor un de nos braves. Eh, voilà justement comme Henriette me voudroit. Mais moi, qui la connois un peu mieux qu'elle ne se connoît elle-même, je n'ai garde de lui laisser usurper cet empire : elle insulteroit à ma peine, me feroit soupirer à l'année, & peut-être à la fin me rejetteroit dans la foule des Amans réformés, qui par pure complaisance, se sont rendus ridicules à ses yeux. Je ne lui ferai jamais un tel sacrifice. Il est heureux pour vous, que Lady Charlotte soit d'un caractère aussi respectable : j'en connois peu d'autres qui

ACTE II.

349

ne fussent pas disposées à saisir l'occasion de vous faire voir bien du pays.

LORD HARDY.

Mais, parlons de la chanson pour la cousine Fardingale : je serois tenté de la voir.

CAMPLEY, *à part.*

Ceci n'est pas malheureux... (*haut*) dispensez-m'en, je vous prie, Mylord : un homme a l'air si gauche en lisant ses propres vers !... & toi, Trim, tu n'as sans doute renoncé ni à l'amour, ni à la rime ? C'est un critique au moins que Trim ! j'ai vû jadis de ses œuvres, à Oxon. (*Il lui donne un papier.*) C'est en ses mains que je me livre, Mylord : ainsi vous ne verrez mes vers qu'après mon départ. Adieu, je vous salue... vous ne bougerez pas, je le proteste.

LORD HARDY.

En ce cas, vous resterez ici.

CAMPLEY.

Il faut donc vous obéir.

(*Lord Hardy va le reconduire.*)

SCENE IV.

TRIM, *seul.*

VOyons cette chanson quoi donc ! mes yeux ne me trompent-ils pas ? Un billet de trois cens guinées !

(*Il lit.*)

M. CAISSE.

Je vous prie de payer à Monsieur Guillaume Trim , ou au Porteur , la somme de trois cens guinées , & de les porter au compte de

Votre très-humble serviteur ,
Thomas CAMPLEY.

Votre très-humble & très-obéissant serviteur, très-généreux Monsieur Campley ! . . . (*en ôtant son chapeau , & en faisant des révérences*) peste , quelle Poésie ! rudieu , qu'elle est sonore ! oh , je veux la mettre en musique , & l'exécuter sur le champ moi-même. (*Il chante.*) je vous prie de payer à M.

A C T E II. 358

Guillaume Trimjusques-là , c'est
du récitatiftrois cens , (*ridicule-
ment à l'Italienne , & vite*) trois
cens , cens , cens , répétés trois fois en
faveur de la sommetrois cens gui-
nées . . . j'aime beaucoup , en musique ,
la répétition des choses qui en valent
la peine . Que l'on me donne de pareil-
les paroles , quand il s'agira du prix de
la composition : je défie les plus fa-
meux Musiciens du Royaume . Ah M.
Campley ! voilà ce qu'on appelle obli-
ger noblement . Mon Maître lui avoit
pourtant rendu autrefois plus d'un ser-
vice de cette espèce , lorsque ce cher
M. Campley étoit Enseigne de notre
Compagnie en Flandreoh , il y a
encor des hommes dans le monde !

S C E N E V.

LORD HARDY *rentre.* TRIM.

T R I M.

MYlord , j'ai l'honneur d'être vo-
tre très-humble serviteur.

352 LES FUNERAILLES,
LORD HARDY, *d'un air froid.*

Monsieur , je suis le vôtreap-
prenez-moi pourtant , de grace , mon
cher & familier ami , comment vous
êtes devenu tout à coup mon très-hum-
ble serviteur ?

TRIM:

Mille pardons , Mylord ! je me
trompois non , je ne suis pas vo-
tre très-humble serviteur

LORD HARDY.

Vous ne l'êtes pas ?

TRIM, *vivement.*

Si , Mylord , je le suis : mais noir
pas comme vous le pensez je suis
seulement je suis transporté
de joye !

LORD HARDY.

Transporté de joye ? Dis plutôt de
folie quelle mouche t'a donc pi-
qué ? Où est la chanson de Campley ?

TRIM.

Mylord , qui l'auroit crû ! M. Cam-
pley est un des plus grands Poëtes que
je connoisse. Quant à sa chanson , elle
ne se termine pas comme les leurs ,
par des rimes vulgaires , des vœux ,

ACTE II. 333

des feux , des desirs , des plaisirs , des
peines , des chaînes , & autres misères
triviales & mille fois rebatuës : la sien-
ne est en grands Vers héroïques.....
en un mot , en Vers blancs. Ecoutez...

(*Il lit posément , & avec emphase.*)

*Je vous prie de payer à M. Guillau-
me Trim , ou au Porteur , la somme-
de ... cela coule comme un Pactole !
chaque ligne me semble un flot qui
roule des guinées!..... (Lord Hardy
prend le billet.)*

LORD HARDY.

Cher Campley , je suis pénétré de
ton procédé ! je m'étonnois , en effet ,
qu'il eût tant d'empressement de me
montrer ses Vers. Avec quelle noble
aisance ce garçon fait les actions les
moins communes !

TRIM.

Mylord ne juge - t'il pas à propos
que je me hâte d'aller chez l'Agent
coupe-bourse ?

LORD HARDY.

Non , demeure. A quel propos main-
tenant ?

354 LES FUNERAILLES,
TRIM.

Uniquement pour me planter devant lui, (quand j'aurai reçu notre argent) pour le regarder fièrement en face, mon chapeau sur la tête ; & lui tourner le dos , sans daigner l'honorer de mes reproches.

LORD HARDY.

Eh bien , je te l'abandonne. Aye soin cependant de prendre quatre-vingt pièces de cet argent , & d'acquitter sur le champ mes dettes. Si, par hasard, tu rencontres chez *Coupe-bourse* quelque Officier de ma connoissance , qui eût l'air morne & mécontent , dis-lui que j'aurois quelque chose d'important à lui communiquer : il faut aider nos amis dans le besoin. Quant à toi , coquin , apprens que la modération est le plus bel ornement de la prospérité. Reviens à la maison ce soir , tandis que j'irai chercher Campley chez *Tom*, dans l'espoir d'être introduit par son moyen chez Lady Charlotte.



SCENE VI.

LORD BRUMPTON.
TRUSTY. SABLE.

SABLE.

NOn , Mylord , vous ne pouvez pas en conscience , me traiter ainsi. Je dois , conformément à mes ordres , vous ouvrir & vous embaûmer , à moins que vous ne mettiez hors d'intérêts par des offres un peu plus raisonnables. Vous ne faites pas attention aux dépenses que vous m'avez déjà causées.

LORD BRUMPTON.

Moi ! quelles sont donc ces dépenses ?

SABLE.

Premierement , vingt guinées à la femme de chambre de Milady , pour être averti du moment de votre mort , [honoraire un peu violent , mais dont

356 LES FUNERAILLES,
je sçai que la veuve tiroit la moitié :
ne parlons plus de cela.) En second
lieu , dix guinées pour vous avoir veillé
pendant votre longue maladie de
l'hyver dernier.

LORD BRUMPTON.

Pour m'avoir veillé ! eh , n'avois-je
pas mes domestiques ?

S A B L E.

Sans doute : mais pendant toute cer-
te maladie , je n'entretins pas moins
une sentinelle à votre porte , qui me
coûtoit un demi-écu par jour , pour
être instruit de l'état des choses. Mal-
heureusement pour moi , vous en re-
vîntes : j'en fus pour mon argent , &
pour mes peines.

LORD BRUMPTON.

Hâ ! ha ! ha ! voilà un maraut bien
impudent. Un demi-écu par jour , pour
être informé de l'instant de mon tré-
pas ! . . . & tu prétens que je t'en tien-
ne compte ?

S A B L E.

Ne vous estomaquez pas tant , Mes-
sieurs. J'ai un registre chez moi , que
j'appelle mon grand *Mortuaire* , où

tout ce que Londre renferme de personnes d'un certain rang , leur âge , leurs maladies , & le tems qu'ils ont à peu près à vivre est inscrit par ordre alphabétique.... Hélas , Mylord , si vous eussiez pensé à la mort , autant que j'y ai pensé pour vous , je ne vous verrois pas chercher aujourd'hui à chicaner sur mes droits les plus légitimes! Bref , je ne puis m'engager à tenir votre résurrection secrète , à moins qu'on ne me paye exactement tout ce que m'auroient valu vos funérailles.

LORD BRUMPTON.

Trusty , si après ce que tu viens d'entendre de la conversation de Puzzle & de son Clerc , tu crois encor pouvoir exécuter mes ordres , il faut contenter ce Corsaire.

TRUSTY.

Je le satisferois de ma bourse , pour le seul plaisir de vous en voir témoin.

LORD BRUMPTON.

Je te crois , mon cher Trusty : je connois ton bon cœur.

S A B L E.

Comptez maintenant , Mylord , sur

358 LES FUNERAILLES;
un secret inviolable de la part de votre
serviteur.

TRUSTY, *à part.*

Si je ne suis pas vengé de cet archi-
fripon, ce ne sera pas ma faute !
Mylord, rentrez dans votre cabinet :
j'entens venir ici quelqu'un.

(*Sable sort d'un côté, Mylord &
Trusty de l'autre.*)

SCENE VII.

*Le Théâtre change. On voit
LADY CHARLOTTE lisant ,
& LADY HENRIETTE mi-
naudant devant un miroir.*

LADY HENRIETTE.

EH, ma sage & prudente sœur ;
vous feriez tout aussi-bien de jaser avec
moi, que de vous morfondre sur un
Livre que vous n'entendez peut-être
pas trop bien . . . (*Elle continuë de se*

regarder dans le miroir.) Le fameux Docteur Lucas peut avoir rêvé tout ce qu'il a voulu : Mais je doute qu'il vous enseigne le secret d'oublier Mylord Hardy Regardez-moi , ma sœur : démentez-moi si vous l'osez.

LADY CHARLOTTE , *riant.*

Voilà la tête la plus folle que je connoisse !

LADY HENRIETTE.

Oh , j'étois sûre de mon fait : vous riez ? Mylord Hardy est certainement dans ce Livre (*Elle regarde par-dessus l'épaule de sa sœur , & feint de lire.*) H a r d y Hardy eh bien ! ne le voilà-t'il pas ?

LADY CHARLOTTE , *se levant.*

On ne peut tirer aucun fruit de sa lecture en pareille Compagnie eh bien , Mademoiselle , supposons si vous voulez , que je ne voyois dans ce Livre que *Mylord Hardy* : encor est-il plus excusable d'avoir les yeux sur quelqu'un , que de s'admirer perpétuellement soi-même.

360 LES FUNERAILLES;
LADY HENRIETTE.

Je n'en crois rien..... attendez ;
vous pourriez pourtant avoir raison ,
s'il étoit question d'une vanité réelle :
mais ce n'est pas mon défaut , vous le
sçavez..... qui moi ? non , non , ma
chère , mes yeux n'ont pas ce je ne
sçai quoi..... (*Elle continuë de se re-
garder*) ni cet éclat vainqueur ... ces
charmes sont toujours exagérés par les
hommes..... ils ont presque tous la
manie de vanter la blancheur de nos
dents : beau sujet de louange ! Qu'est-
ce que des dents ? (*Elle les montre
dans le miroir.*) Un Nègre les a peut-
être aussi blanches que moi.... Non,
ma sœur , je n'admire point ma figu-
re : vous vous plaisez seulement à me
contredire. Si , par hasard , je jette sur
moi-même un œil de complaisance ,
c'est uniquement pour imiter les hom-
mes.

LADY CHARLOTTE.

Fort bien ! M. Campley pourra y
trouver son compte.

LADY HENRIETTE.

Ah , ma sœur , que vous ai-je fait,
pour

A C T E II. 361

pour me nommer cet insolent mortel ;
Cet fat , aussi effronté qu'opiniâtre ?
Oh , si je suis en effet ce qu'un de mes
Amans Poète à dit de moi ,

Et l'objet de l'amour , & l'objet de l'envie ,

Il ne m'attrapera pas sitôt , je vous
le garantis. Il ne me manque que d'être
sûre de la réalité de son supplice ,
(en les bannissant de chez moi) pour
avoir le plaisir de décider ensuite ou de
sa mort , ou de sa vie.

LADY CHARLOTTE.

Si vous voulez que je vous parle sérieusement , en vérité ma sœur cet excès de vanité pourra vous faire tort.

LADY HENRIETTE.

Vanité ! tout ce que je trouve là-dans , c'est que les personnes gaïes , comme moi , sont plus sincères que les personnes graves comme vous : votre vie est une gêne perpétuelle. Regardez-vous ici (*en lui présentant le miroir.*) Eh bien , ne sentez-vous pas un secret plaisir , en voyant cet éclat dans vos yeux , cette élégance dans

362 LES FUNERAILLES,
votre taille , tous ces charmes enfin répandus dans votre personne ? Osez-vous me le nier ?

LADY CHARLOTTE.

Eh bien , Mademoiselle , si je suis quelquefois assez sotte pour tirer quelque vanité des dons de la nature , je suis du moins assez sage pour sentir que c'est un défaut , & pour travailler à m'en corriger.

LADY HENRIETTE.

Bon ! bon ! faites ces vieux contes à Mademoiselle Fardingale : je ne suis pas encore d'âge à les entendre.

LADY CHARLOTTE.

Celles qui pensent ainsi , courent risque de les entendre trop long-tems. Mais , parlez-moi sincèrement : n'aimez-vous point Campley ?

LADY HENRIETTE.

Mais.... il ne seroit pas tout-à-fait haïssable , s'il avoit moins de confiance ; s'il n'imaginoit pas qu'on pût si aisément me plaire. Oh , je déteste un Amant que je ne puis désespérer d'un seul coup d'œil.

ACTE III. 363

LADY CHARLOTTE.

Paix ! j'entens la Fardingale.

SCENE VIII.

LADY CHARLOTTE. LADY
HENRIETTE. Mlle FAR-
DINGALE.

Mlle FARDINGALE.

Voici , mes Demoiselles , de quoi
vous amuser : c'est une Chanson tout
fraîchement sortie de la tête d'un Poète
de ma connoissance Lady Charlotte,
elle est de mon cousin Campley , &
l'air en est charmant.

LADY HENRIETTE , *ironiquement.*

Si c'est lui qui l'a faite , ce doit être
quelque chose de beau.

(*Elle la jette à terre.*)

FARDINGALE.

Allons , allons ce ne sont pas
là de ces couplets recherchés dont nos

Q ij

364 LES FUNERAILLES ;

Poètes, toujours courant après l'esprit ;
nous ennuyent tous les jours : c'est du
naturel ceci. D'ailleurs , mon cousin
Campley a deux mille bonnes livres
sterlins de revenu & vous n'êtes
qu'une dissimulée.

LADY CHARLOTTE.

Je pense comme vous , Mademoi-
selle Fardingale ; & la Chanson me
paroît fort jolie.

(Elle lit.)

CHANSON.

A Mour , porte ailleurs tes peines ,
Tes langueurs , & tes soupirs ;
Si mon cœur connoît des chaînes ,
Ce sont celles des plaisirs.
Les pleurs éteignent ma flâme :
Cher Daphnis , c'est la gaieté ,
Souveraine de mon ame ,
Qui l'ouvre à la volupté.

Je crois que ma sœur n'est pourtant
pas tout-à-fait de cet avis.

UN DOMESTIQUE , à Fardingale.
Mademoiselle , votre cousin Cam-
pley est dans l'Anti-chambre.

ACTE II. 363
FARDINGALE.

Dis-lui d'entrer : nous entendrons sa
Chanson.

SCENE IX.

LADY CHARLOTTE. LADY
HENRIETTE. FARDIN-
GALE. CAMPLEY.

*Campley les saluë toutes l'une après
l'autre , gaïement , & familièrement :
Lady Henriette prend un air grave , &
ne lui répond rien.*

CAMPLEY.

QU'avez-vous donc, chere Lady
Henriette ? Vous trouveriez-vous mal ?
J'en suis vraiment au désespoir !
(*Il tire un flacon.*) Prenez vite de
cette liqueur : elle est spiritueuse
respirez , respirez-en au plutôt.

LADY HENRIETTE, à part.

Voilà un Mortel bien familier !
(*Avec dépit.*) Je n'y sçaurois tenir.

Q iij

366 LES FUNERAILLES,
CAMPLEY.

J'espère que cela ne durera pas.

LADY CHARLOTTE.

Votre cousine Fardingale nous a montré de vos œuvres. Vous êtes Musicien, M. Campley : voilà une épingle, voyons cela je vous prie.

CAMPLEY.

De mes œuvres, Lady ? Elle me fait honneur.

FARDINGALE.

Pourquoi vous en défendre ? .. Qui est-là ? Qu'on m'apporte mon luth . . .
(*Un domestique entre avec un luth.*)

FARDINGALE, *continuë.*

Je sçai déjà la Chançon par cœur : je crois qu'elle ira merveilleusement sur un air du vieux M. Law, qui étoit intime ami de ma mere . . . de ma mere ? Je me trompe, c'étoit ma foi de ma grand-mere. Voyons le luth . . . cousin Campley, tenez la Chançon sur votre chapeau (*à part.*) Cela est fort galant, pour une parente . . .

(*Elle chante, d'un ton glapissant.*)

Amour, porte ailleurs tes peines, &c.

ACTE II. 367

Oh ! il y a long-tems que je n'ai chanté.

CAMPLEY.

Il n'y paroît pas : cela va tout au mieux ! il ne vous manque qu'un peu plus d'assurance. Prenez le ton plus haut. (*Il contrefait Fardingale.*) La : voilà votre vrai ton. Votre voix a de l'étendue , elle peut aller jusques-là.

LADY HENRIETTE.

Oh , l'effronté flatteur ! je n'y tiens plus , je vais éclater courage , Mademoiselle Fardingale : le chant est digne des paroles. Suivez le conseil de votre cousin ; prenez plus haut.

FARDINGALE.

Quoi , ma chere Lady , cela vous plaît réellement ? C'est uniquement pour vous amuser que je m'expose à chanter devant vous., car je sens bien

LADY CHARLOTTE.

Nous le sçavons , ma bonne Dame , nous le sçavons. ... allons , courage.

FARDINGALE , *chantant.*

Si mon cœur connoît des chaînes ,
Ce sont celles des plaisirs.

368 LES FUNERAILLES,

Cela est vif, naturel, & va tout autrement à l'air de M. Law! (*Elle semble quêter les suffrages.*) il faut prendre cela encor d'un ton plus haut.

(*Elle chante.*)

LADY HENRIETTE.

A ravir! votre cousin seul, en chantant ses propres vers, pourroit vous égaler.

CAMPLEY, à Charlotte.

Madame, c'est de la part de Mylord Hardy..... (*Il lui donne une lettre.*) Que dit Lady Henriette? Elle veut que je chante!... il faut lui obéir.

LADY CHARLOTTE, à part.

Je pers patience..... il faut absolument que je lise ma lettre.

(*Elle sort.*)

CAMPLEY, chante.

FARDINGALE.

Quoi donc? qu'est devenue Lady Charlotte?

(*Elle sort.*)

LADY HENRIETTE.

Mademoiselle Fardingle, où courez-vous donc? Oh, vous ne nous quitterez pas.....

(Elle veut courir après Fardingale ;
Campley l'arrête , & ôte la clef de la
porte.)

SCENE X.

LADY HENRIETTE.

M. CAMPLEY.

LADY HENRIETTE.

Quelle est cette insolence ? Mon-
sieur , me connoissez-vous bien ?

CAMPLEY.

Où , Madame ; vous êtes Milady
Henriette Lovely , dont la dot est de
dix mille livres sterlins : moi , je suis
M. Campley , dont le revenu est de
deux mille chaque année , d'assez bon-
ne maison pour porter ses vœux jus-
qu'à vous , & déterminé à ne point
quitter cet appartement que je n'aye
reçu de vous une réponse raisonnable
& précise sur les propositions que je
vous ai faites..... vous vous irritez

Q. v.

370 LES FUNÉRAILLES,
envain : il faut parler , Madame ; n'espérez pas de m'échapper.

LADY HENRIETTE.

S'il est encor des épées dans le monde ; s'il est encor des cœurs que l'honneur guide ; s'il est quelqu'un qui prétende encor à ma main , qu'il vienne vanger mon injure

(*Elle court autour de la chambre.*)

CAMPLEY.

Qu'ils viennent , j'y consens Madame : s'il faut se battre , c'est mon métier. Mais, vous avez trop maltraité le genre humain entier pour en espérer aujourd'hui le moindre secours. Ce ne sont pourtant point des reproches que vous devez maintenant attendre de moi , (*il lui saisit la main.*) Je prétens seulement

LADY HENRIETTE.

Laisse-moi , traître laisse-moi , insolent ravisseur

(*Elle retire sa main , court autour de la chambre , & Campley après elle.*)

ACTE II.
CAMPLEY.

371

Mais , Madame Madame ! . . . ,
entendez donc raison

(*Il chante.*)

Belle Nymphé , écoutez mes vœux & mes
regrets :

Songez , que l'âge un jour flétrira vos at-
traits !

LADY HENRIETTE.

L'âge , les rides , la petite vérole ,
& tout ce que la jeunesse connoît de
plus redoutable pour ses charmes , se-
roit maintenant à mes yeux moins hor-
rible que toi.

CAMPLEY.

Ne vous emportez point , belle
Henriette je ne fus jamais fat ;
vous me regardiez autrefois d'un
autre œil : je n'étois alors que vo-
tre ami. La qualité de votre Amant
auroit-elle tout à coup occasionné cet-
te métamorphose ?

LADY HENRIETTE.

Vous ! mon Amant , Monsieur ?
vous donnai-je jamais lieu de présu-

Q.vj

372 LES FUNERAILLES,
mer que je vous regardasse comme
tel ?

CAMPLEY, *sérieusement.*

Oui, Madame, vous m'avez assez maltraité pour le croire. De quel droit, en effet, si vous ne m'eussiez pas regardé comme tel, auriez-vous crû devoir traiter avec aussi peu de ménagement un homme de ma condition ? Comment pourriez-vous justifier une conduite & des procédés aussi extraordinaires ? Non, je rends plus de justice à votre discernement, ainsi qu'à votre éducation. Réfléchissez seulement : rappelez-vous, Madame, depuis quel tems, avec quelle constance je vous ai aimée ; avec quelle soumission je me suis assujéti à tous vos caprices ; avec quelle patience je me suis vu victime éternelle de vos mauvaises humeurs. Vous vous fâchez, je le vois ; vous allez m'interrompre : épargnez vous en la peine. Songez, dis-je, à toutes vos injustices ; songez à la chaîne où j'étois attaché. Eh, quoi ! votre cœur étoit-il assez inhumain pour prétendre que mon esclavage durât toujours ? Non,

je ne puis le croire : mon amour est trop pur , trop tendre , trop sincère , pour juger si mal de vos vrais sentimens ; pour vous croire un cœur si peu digne de m'avoir enflammé ; pour imaginer que la vanité seule dirigeât toutes vos démarches , & que l'amour ne vous procurât d'autre plaisir que celui de perpétuer le supplice de tout homme assez malheureux pour être frappé de vos charmes. (*Elle continue de se promener avec moins de vivacité , & plus de confusion.*) Je gémis du trouble où je la vois : tâchons de lui cacher le mien.... (*à part.*) Pardonnez-moi ces reproches , Madame : mais ne vaut-il pas mieux que je vous les fasse maintenant , que lorsque je serai votre époux , si tant est que j'aye jamais ce bonheur ! si vous étiez en ma puissance , je serois trop généreux pour vous accabler de mes plaintes.

LADY HENRIETTE, *à part.*

Est-il rien de mieux exprimé que tout ce que je viens d'entendre !. Eh , pourquoi me refuserois-je à la raison , dès que je l'apperçois ? ... (*haut.*) Eh

374 LES FUNERAILLES,

bien, M. Campley, si j'étois votre épouse, j'avouerois mon erreur aussi ingénument que je le fais aujourd'hui.....

(*Avec un air déconcerté, les yeux fixés sur son évantail.*)

CAMPLEY.

Ah, ç'en est trop maintenant, Madame ! ç'en est trop, aimable Henriette ! Voyez mon repentir & mes regrets : (*Il se jette à ses genoux.*) Ciel ! pouviez-vous trop exiger de moi ? mes larmes, mes soupirs, ma constance, mon aveugle soumission ne vous étoient que trop bien dûs. En cessant de les exiger, vous vous en rendez plus digne encore, & je cesse pour jamais de m'en plaindre.

LADY HENRIETTE.

Non, M. Campley, vous ne me reprocherez plus un défaut dont vous m'avez si bien montré tout le ridicule : je vous dispense pour jamais du culte humiliant qu'une vanité mal entendue me faisoit imposer à votre tendresse.... mais, dites-moi, de grace, par quel moyen vous êtes parvenu à écarter d'ici ma sœur ?

C A M P L E Y.

Je n'ai rien à vous cacher, adorable Henriette : j'espère même que vous voudrez bien être favorable à Mylord Hardy auprès de votre sœur, à qui j'avois remis une lettre de sa part. Il l'aime, comme je vous aime, & n'est pas plus ravisseur que moi. Je vous dirai même, qu'il est actuellement ici, dans l'espérance de pouvoir obtenir un moment d'entretien avec Lady Charlotte.

L A D Y H E N R I E T T E.

C'est un plaisir qu'on peut leur procurer, mais dont ils feront peu d'usage : ce sont des amans d'un ordre si sublime, qu'ils ne connoissent d'éloquence que celle des regards.

C A M P L E Y.

Passons, de grace, dans le cabinet de votre sœur, tandis qu'ils seront ici ensemble.

L A D Y H E N R I E T T E.

Je ne sçai comment paroître maintenant à ses yeux. En me voyant tout à coup si bien humanisée, & si fami-

376 LES FUNERAILLES,
liere avec vous , elle va m'accabler
de railleries ; & elle aura raison.

CAMPLEY.

Osez plutôt vous vanter d'un hé-
roïsme jusqu'à présent inconnu à vo-
tre sexe : vous êtes la première des
femmes que l'aspect de la vérité toute
nuë n'ait point trouvée rébelle , qui ait
été assez sincère , assez ferme pour sup-
porter l'evidence de vos défauts , &
pour en convenir. Allons , Madame ,
soutenez bravement un rôle aussi esti-
mable ; osez l'aborder ainsi.

(Il lui présente le bras.)

LADY HENRIETTE.

Qui croira désormais à la colère des
femmes !... M. Campley , je viens , en
votre faveur , de trahir mon sexe entier.
(Elle prend son bras , & sort avec lui.)



SCENE XI.

CAMPLEY rentre, avec LORD
HARDY.

CAMPLEY.

ENTrez, Mylord; sa sœur, dont j'ai
maintenant lieu d'être content, va dans
l'instant vous l'envoyer ici. Ayez seu-
lement avec elle la moitié du courage
que vous avez à la guerre: je garantis
votre conquête.

LORD HARDY.

Je desiré, & crains de la voir: Je
connois ma timidité....

CAMPLEY.

Tenez-vous là, jusqu'à ce qu'elle
arrive; & surtout bon courage!

(Il le place contre la porte, & sort.)



SCENE XII.

LORD HARDY. LADY
CHARLOTTE.

LADY CHARLOTTE, *à part.*

Voici l'instant où je vais enfin
le revoir. ... Ciel ! le voilà. ...

*(Ils s'approchent & se saluent en
tremblant.)*

Milord veut-il s'asseoir ? ...

*(Après une longue pause , quelques
coups d'ail lancés de part & d'autre à
la dérobée , & quelques gestes embar-
rassés.)*

Mylord a , je crois , parcouru les
différentes parties de l'Italie où la
guerre étoit allumée ?

LORD HARDY.

Oui , Madame.

LADY CHARLOTTE.

Vous m'avez , je pense , écrit de
Mantouë ?

LORD HARDY.

Oui, Madame; & j'ose espérer que ma lettre n'aura pas eu le malheur de vous indisposer contre....

LADY CHARLOTTE.

Mylord?... (*Elle le regarde d'un air sérieux & confus.*)

LORD HARDY.

N'alliez-vous pas dire quelque chose, Madame?

LADY CHARLOTTE.

Non, Mylord, j'attendois que vous eussiez achevé... Vous parliez, ce me semble, de l'Italie; de ce fameux Jardin du monde.... Je suis, je vous le jure, bien fâchée que vos malheurs présents vous fassent peut-être regretter ce que vous avez pu laisser dans un si beau pays.

LORD HARDY.

Il est ici quelqu'un, Madame, qui me rend toutes ces pertes insensibles.

LADY CHARLOTTE.

Il est si peu de personnes de condition qui aient suivi le Roi dans cette

380 LES FUNERAILLES,
guerre, que votre mérite joint à votre
naissance devoient vous faire tout at-
tendre de ses faveurs.

LORD HARDY.

J'ai tout l'attachement & tout le
zèle qu'un bon sujet doit à son Roi :
j'avouë pourtant, Madame, que d'au-
tres motifs guidoient alors mes pas.

LADY CHARLOTTE.

Mais, après tous vos voyages, My-
lord, croyez-vous fermement, & sans
impartialité, que notre Isle mérite la
préférence sur les autres pays ? ou
n'est-ce, en effet, que par orgueil que
nous affectons de le penser ainsi ?

LORD HARDY.

J'ai vû peu de pays, Madame, &
je puis vous le protester, qui ne m'ait
rendu l'Angleterre encore plus chère.
Ce mélange d'humeurs & de caracté-
res, qui peut-être nuit à nos affaires
publiques, ajoute aux agrémens de
notre vie privée, donne plus de variété
à nos conversations, & les rend par
conséquent plus agréables. Partout ail-
leurs, les hommes & les choses se pré-
sentent toujours sous le même aspect.

A C T E I I. 381

en France , beaucoup de politesse , peu d'amitié ; en Hollande , beaucoup de réflexions , peu d'esprit ; en Italie , tout plaisir , mais sans joie : ici , où chacun a des prétentions dans tous les genres , où la liberté laisse un libre essor aux sentimens , il est rare de rencontrer un cercle où l'on ne trouve à s'amuser ou à s'instruire.

LADY CHARLOTTE.

Je n'avois pas encore l'honneur de vous connoître parfaitement , Mylord ; & votre conversation me fait regretter plus que jamais la perte de mon frere. De quel secours un ami aussi solide ne lui auroit-il pas été ! Ne vous inclinez pas si profondément , Mylord , je ne fais que vous rendre justice.... Vous m'avez mandé , je crois , avoir rencontré en Italie une personne dont la figure avoit quelque rapport avec la mienne. L'avez-vous souvent fréquentée ?

LORD HARDY.

Deux , ou trois fois : mais elle étoit si peu digne d'estime , que je l'aurois volontiers punie de l'honneur qu'elle avoit de vous ressembler.

382 LES FUNERAILLES,
LADY CHARLOTTE.

Je vous en crois, Mylord : mais le Ciel qui m'a préservée de ses défauts, permettra peut-être qu'elle me ressemblera mieux un jour.... J'oubliois de vous parler de votre compagnon de voyage.... Ses parens en sont fort inquiets.

LORD HARDY.

C'est une grande passion qui a causé sa maladie. Il aimoit une jeune & charmante personne, auprès de laquelle tout accès lui étoit interdit : j'étois son confident, & son interprète auprès d'elle : je peignois de mon mieux la flamme & les soupirs de mon ami.

LADY CHARLOTTE.

C'est-à-dire, que vous faisiez pour lui ce que M. Campley a fait ici pour vous Mais, Ciel, que vais-je dire ? ! Je plains fort votre ami.... Il méritoit un sort plus heureux.

LORD HARDY.

Comme M. Campley est plus éloquent que je ne le suis, j'espère que sa réussite aura été plus favorable.

A C T E II. 383

LADY CHARLOTTE.

Mylord?...

LORD HARDY.

Madame,.....

SCENE XIII.

LADY CHARLOTTE.

LORD HARDY. LADY

HENRIETTE.

LADY HENRIETTE.

Nous sommes perdus ! Tatleaid a découvert , je ne sçais comment , que M. Campley a introduit ici Mylord Hardy ; elle en a instruit Lady Brumpton. Nous l'allons voir paroître.

LORD HARDY.

Eh bien , je vais l'attendre.

LADY CHARLOTTE.

Non , Mylord , elle a trop de pouvoir sur nous.

SCENE XIV.

Les mêmes Acteurs. M. CAMPLEY.

Fuyons, fuyons, Mylord! la Cavalerie & l'Infanterie sont en déroute: gagnons l'escalier, & dénichons sans trompettes.

(Ils sortent.)

LADY HENRIETTE.

Je tremble!..

LADY CHARLOTTE.

Et moi de même: mais la colère me donnera peut-être bientôt des forces; je connois notre ennemie... La voilà elle-même.



SCENE

SCENE XV.

LADY CHARLOTTE.

LADY HENRIETTE.

LADY BRUMPTON.

LADY BRUMPTON.

JE vous interromps, Mesdames :
vous aviez peut être compagnie
pardon de mon indiscretion ! ... Quoi,
vous ne me dites rien ? Lady
Charlotte ? jeune Lady Brumpton ,
daignez recevoir mon compliment.

LADY CHARLOTTE.

Je saluë très-humblement Madame
la Douairiere de Brumpton : ce titre
est sans doute très-flateur pour elle.

LADY BRUMPTON.

Que d'aigreur, Madame ! ... Vous
auriez pû cependant instruire quel-
qu'un de vos projets & votre con-
duite

Tome VIII.

R

E

386 LES FUNERAILLES,
LADY CHARLOTTE.

Ma conduite, Lady Brumpton ?

LADY BRUMPTON. *En s'approchant fièrement toutes deux.*

Votre conduite, Lady Charlotte.

LADY CHARLOTTE.

Parlez-nous de la vôtre, Madame ; on la connoit : elle perce à travers tous vos déguisemens.

LADY BRUMPTON.

On la connoit ! Et qui sont ceux qui la connoissent ?

LADY CHARLOTTE.

Tous les yeux clairvoyants, Madame : que dis-je ? Celui que vous craignez le plus, l'œil du monde éclaircira toutes vos démarches ; il voit, ou verra bientôt toute votre hypocrisie, vos austérités apparentes, vos plaisirs secrets, vos homélies sur la toilette, vos brochûres sous le chevet, les artifices dont vous vous êtes servi pour tromper le plus digne des époux, l'indignité avec laquelle vous avez livré l'éducation de deux jeunes personnes

A C T E I I.

387

de meilleure condition que vous aux
soins d'une..... Eh si, Madame ! vous
êtes trop coupable pour que j'ose vous
détailler vos crimes.

LADY HENRIETTE, *à part.*

Bravo, ma sœur ! parlez-moi de
ces caractères froids, doux, reposés :
peste, comme cela va quand ils s'é-
chauffent ! nous autres qui rions &
nous fâchons dix fois en un quart-
d'heure, oserions-nous prétendre à ce
degré d'éloquence ? Ce sont ma foi des
fureurs tragiques ! jamais Princesse de
Théâtre ne joua mieux son rôle. O,
ma chere sœur, Dieu bénisse ta lan-
gue !

LADY BRUMPTON.

Madame, est-ce là le fruit de vos
pieuses lectures ?

LADY CHARLOTTE.

Oui, Madame,..... si je m'attache
à modérer mes passions, ce n'est pas
pour donner à autrui le privilège de
les irriter impunément.

LADY BRUMPTON.

Eh bien, Lady Charlotte, malgré

R ij

388 LES FUNERAILES;
votre ingratitude envers moi , je vous
aime pourtant encor assez pour vous
empêcher (tant qu'il y aura des portes
& des verrouils dans ma maison) de
vous livrer à la misère , en devenant
l'épouse d'un petit *aigrefin*.

LADY CHARLOTTE.

D'un petit *aigrefin* ! cruelle , pou-
vez-vous insulter ainsi au malheur d'un
homme que vos infâmes artifices ont
dépouillé de la fortune ? *Aigrefin* !
Ciel , soutiens ma patience ! puis-je en-
tendre traiter ainsi l'Amant que j'ai-
me ? ... La voix me manque ah ,
Dieu !

(*Elle se promène, en frappant du pied.*)

LADY BRUMPTON.

Je vous laisse calmer vos sens , Ma-
dame. L'amour & la colère sont chez
vous deux passions extrêmement tu-
multueuses.

(*Elle sort.*)



SCENE XVI.

LADY CHARLOTTE.

LADY HENRIETTE.

LADY HENRIETTE.

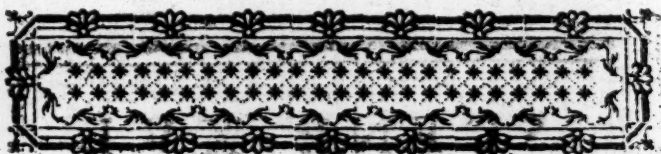
ELle nous a ma foi enfermées !

LADY CHARLOTTE.

Aigrefin !... eh bien, j'escaladerai les murs pour me donner à lui. Ah , que ne puis-je pleurer à mon aise ! ... ma chere sœur , je me suis donc bien emportée ?... Aigrefin ! non , non , mon ressentiment n'a pas eu tout son cours. Comment me délivrer de la tyrannie de cette indigne femme ? Dans quelle situation déplorable ne nous voyons-nous pas l'une & l'autre ! Si nous nous échappons d'ici , quels périls pour notre jeunesse ! quels dangers pour notre innocence !... c'est maintenant que je sens amèrement combien notre sexe est à plaindre.

Fin du second Acte.

R iij



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LORD HARDY. CAMPLEY.

TRIM.

LORD HARDY.

Cette maudite Tarleaid m'a aperçu au haut de l'escalier. Il ne m'a pas été possible de rester plus long-tems caché : je voulois voir ce que vous étiez devenu.

CAMPLEY.

Mais, nous avons du moins de bonnes nouvelles ; & la Maîtresse de Trim pourra dans la circonstance présente, nous rendre de très bons offices.

TRIM.

Je vous en répons, Messieurs : elle

A C T E III. 391

a ses entrées dans l'Hôtel , & vous connoissez les talens de la Nation Française : vous serez bien servis. Il me reste pourtant un petit scrupule vous sçavez , sans doute , Messieurs , que certains Laquais du bel air , n'ont point de Maîtres vis-à-vis certaines personnes qui ignorent notre condition ? En un mot , Mademoiselle d'Épingle ne m'a jamais entendu parler de Mylord Hardy , que comme d'une connoissance qui m'honoroit beaucoup.

L O R D H A R D Y.

Ah , ah , ah ! N'est-ce que cela ? Je t'entens , coquin : ta Maîtresse ignore que tu as quelquefois l'honneur de décroter mes souliers. Bagatelle ; fais-toi valoir autant qu'il te plaira.

T R I M.

Grand-merci , Mylord. Voici de quoi il s'agit. Ma Maîtresse , par pure considération pour moi , étant informée que M. Campley étoit intime ami de Mylord Hardy , & voulant bien s'abaisser (quoique sortie d'une grande maison de France) à faire des écharpes pour rendre service à nos Dames

R. iiij

392 LES FUNERAILLES ,
Angloises : ce qui lui donne entrée
dans toutes les grandes maisons ; ma
Maîtresse , dis-je , cédant à des motifs
aussi légitimes , a bien voulu se char-
ger d'une lettre de Lady Henriette
pour M. Campley. Il faut aussi que
vous sçachiez , que ma susdite Maîtres-
se est habillée à la Françoisse , & dans
le dernier goût ; que ses habillemens
servent de modèle à ceux des Dames
de sa Nation , de même que ses façons
& sa politesse sert de règle à la leur . . .
car c'est une fille ! .. une fille ! .. vous
en allez juger.

(*Il sort en courant.*)

LORD HARDY.

Ceci me rend la vie , mon cher
Campley . . . mais regarde cette céré-
monie ! vois comme Trim est galant . . .
ô la bonne scène !



SCENE II.

LORD HARDY. M. CAM-
PLEY. TRIM , donnant res-
pectueusement la main à Mlle
d'EPINGLE , habillée ridicu-
lement à la Françoisse.

TRIM.

M On cher Lord ! c'est Mademoi-
selle d'Epingle que j'ai l'honneur de
vous présenter son nom vous est
du moins connu par mes soupirs , ainsi
qu'à vous M. Campley.

(Lord Hardy & M. Campley ré-
pondent aux révérences réitérées de Ma-
demoiselle d'Epingle.)

Mlle D'EPINGLE, en mauvais Anglois.

Messieurs , votre très-humble ser-
vante . . . votre très-humble servante.

CAMPLEY.

Je vous jure , Mademoiselle , que

R v.

374 LES FUNERAILLES,
rien n'est si galant que votre ajustement !... Daignerez-vous permettre que M. Trim vous donne la main , & vous fasse faire un tour de chambre , pour que nous puissions plus aisément en admirer toute l'élégance ?

(*Trim la promène autour du Théâtre.*)

LORD HARDY , *à part.*

Fit-on jamais , sans rougir , une telle proposition ?

CAMPLEY , *à part.*

Bon ! voilà encor de nos Anglois , qui rougissent de tout. Voyez si rien la déconcerte : elle me croit aussi galant qu'un François . . . , (*haut.*) Ah , Madame ! quel air ! quelle noble négligence ! quelle aisance dans tous vos mouvemens ! que de délicatesse , quel raffinement dans tout ce qui sort de votre illustre Patrie ! ... non , les Anglois seuls , & leurs Alliés sont assez grossiers pour résister à des Conquêteurs si polis quand verrons-nous une Angloise habillée de cet air-là ?

Mlle D'EPINGLE.

Une Angloise ? pauvres barbares !

ACTE III. 395

pauvres sauvages ! qu'elles sont gauches en fait d'habillemens ! elles couvrent leur nudité ; & n'ont jamais scû porter plus loin leurs idées....

(Elle se promène , en se donnant des graces.)

Vos femmes ont des habits , mais ne sont jamais habillées.... A propos, M. Trim, lequel des deux est M. Campley ?

TRIM.

Le voici , Mademoiselle.

CAMPLEY.

Et très-disposé à vous servir.

Mlle D'EPINGLE.

Je redoute l'idée que vous pourrez avoir de moi , Monsieur ! mais , M. Trim étant votre intime ami & désirant de ma part l'honorer bientôt de ma main. (Pendant ce verbiage , elle tient la lettre , & feint de n'oser la donner.) Mais , que dis-je , bon Dieu ? C'est la première fois que je lui dévoile mes sentimens ! .. qu'allez-vous en penser ?

CAMPLEY.

Je suis bien obligé au cher ami Trim , d'avoir engagé une personne

R vj

396 LES FUNERAILLES,
aussi vertueuse à un excès de complai-
sance que l'amour seul pouvoit obte-
nir d'une Dame de votre qualité.

Mlle D'EPINGLE.

Oh , Monsieur ! oh , Monsieur ,
vous lisez dans mon ame j'ignore
en effet comment on ose se char-
ger de pareilles commissions &
ma pudeur ... , ah , Dieu ! je ne pour-
rai à l'avenir soutenir vos regards...

*(Elle laisse couler le billet , se sauve
au fond du Théâtre , feignant de s'en
aller , & revient le moment après.)*

Pardon , Messieurs ! je ne puis rester
plus long-tems avec vous.

LORD HARDY.

Votre très-humble serviteur , Ma-
dame. M. Trim , vous commandez ici ;
si Madame veut se reposer , disposez
de mon appartement.

*(Trim lui donne la main , & sort
avec elle.)*



S C E N E I I I.

LORD HARDY. M. CAM-
P L E Y.

CAMPLEY.

Voyons la chere Epître....
(Il lit.)

*Vous fûtes trop généreux , Mon-
sieur , pour toucher certaine matiere
dans notre derniere conversation : nous
avons cependant lieu de tout appréhen-
der des mauvaises intentions de la veu-
ve , pour peu que vous tardiez à mettre
obstacle à ses projets. Je demande à La-
dy Charlotte si son intention n'est pas
d'en dire autant à Mylord Hardy ?
Elle ne répond rien , mais elle me laisse
écrire. Confiez-vous à cette femme : ces
sortes de gens sont partout sans consé-
quence , ainsi nous aurons de vos nou-
velles. Je suis , Monsieur , votre très-
obéissante servante ,*

HENRIETTE LOVELY.

398 LES FUNERAILLES,

Obéissante servante ! ah , ton obéissance sera toujours aussi volontaire avec moi qu'elle l'est aujourd'hui. Puis-je trop baiser une lettre aussi chère ! Regardez , regardez , Mylord , quel caractère aimable ! . . .

LORD HARDY.

Quand tu auras fini , j'aurai peut-être mon tour prends donc garde ? Tu vas dévorer le papier.

CAMPLEY , *transporté.*

Voyez , Mylord ! sa plume a tracé ces lignes ses jolis petits doigts ont parcouru tout l'intervalle qui les sépare . . . & vous voyez ici son nom !

LORD HARDY.

Celui de ma Charlotte n'est-il pas aussi au milieu de la lettre ? Pourquoi donc gardes-tu tout pour toi ? Permetts-moi du moins un baiser.

CAMPLEY.

J'y consens : mais vous êtes trop vif ; diable , vous me mordez ! . . Non , Mylord , vous ne l'aurez pas : baissez ici , si vous voulez ; c'est tout ce que je puis pour votre service..

ACTE III.

399

LORD HARDY.

Que nous sommes fous ! mais , que nous sommes heureux ! .. il faut pourtant agir. Comment nous y prendre ?

CAMPLEY.

Il me vient une idée Mylord , appelez Trim.

LORD HARDY.

Hola ! Trim ?

CAMPLEY.

Dites donc M. Trim... Oubliez-vous que la Princesse est là ?

LORD HARDY.

J'ai tort... Mon cher Trim , voulez-vous bien monter un moment ?

CAMPLEY.

Passé pour cela.

SCENE IV.

Les mêmes Acteurs. TRIM.

CAMPLEY.

DIs-moi , M. Trim : n'ai-je pas ren-

400 LES FUNERAILES,
contré quelquefois Mlle d'Epingle,
fortant de chez Lady Brumpton, avec
une fille qui portoit les marchandises?

TRIM.

Oui, Monsieur; elle attend en bas
sa Maîtresse.

CAMPLEY.

Ne pourrois-tu pas obtenir que je
prisse son habillement, & que je sui-
visse ta Maîtresse en sa place chez
Lady Brumpton? On ne soupçon-
nera sûrement pas que nous ayons l'au-
dace de recommencer sitôt une nouvel-
le tentative.

TRIM.

C'est bien-pensé, Monsieur. Je vais
parler: comptez sur mon zèle.

CAMPLEY.

Allons, livrons le reste à la fortune,
je te suis ... O Lady Henriette!...

(*Il sort, en baisant la Lettre.*)



S C E N E V.

LADY BRUMPTON.

TATLEAID.

LADY BRUMPTON.

J'Approuve ta vigilance. Continuë d'avoir l'œil sur les démarches de ces jeunes Demoiselles, & compte sur ma parole : tu auras part à leur dépouille.

TATLEAID.

Mille graces , Madame !

LADY BRUMPTON.

As-tu la liste du Portier ?

TATLEAID.

Oui , Madame , il vient de me la remettre. Sa réponse générale à tous ceux qui se présentent est , que Mylady se porte autant bien que son triste état peut le permettre , mais qu'elle ne voit personne.

LADY BRUMPTON.

C'est fort bien dit. (*Elle lit.*) Lady

402 LES FUNERAILLES,
Riggle, *Lady Formal*; ah! la *Riggle*, cette impertinente lorgneuse, cette sorte indiscrete, qui sans avoir jamais eu d'amans, a tous les hommes sur son compte? la *Formal*, qui tout au contraire n'a que les dehors de la vertu, comme l'autre n'a que ceux du vice?... Quel hasard a pu rassembler dans le même carrosse deux caractères aussi contradictoires? *Mistris Francis*, & *Mistris Glebe*..... Qui sont-elles?

TATTLEAID.

Deux Campagnardes très-riches; absentes depuis un an: ce sont celles dont vous disiez un jour, *qu'à l'éducation près, on pourroit les croire bien nées.*

LADY BRUMPTON.

J'ai dit cela? Eh bien, le mot n'étoit pas mauvais: oui, je me les rappelle maintenant. Pour suivons.... (*elle reprend la liste.*) *Lady Wrinkle*: O la vieille requinquée! que ses airs enfans sont maussades! mais je suis son fléau: je ne manque jamais, partout où je la rencontre, de lui demander

si la fille mariée en campagne est enfin grand-mère? ... *Lady Worthy* : je ne puis la souffrir, (*à part.*) sa vertu est aussi réelle, que la mienne est affectée.... *Mlle After-Day* : ah, c'est cette beauté tant célébrée dans Londres, relevée depuis peu de la petite vérole, & devenue si laide. Je brûle de la voir, & de la désespérer à force de complimens de condoléance. Ce n'est pas un petit régal pour une bonne âme que de voir une personne, jadis aimable, conserver l'habitude des mêmes airs langoureux qui lui soumettoient tous les cœurs. Que de petites grâces tout-à-coup métamorphosées en ridicules!... le reste ne mérite pas d'être lû; c'est un tas de noms & de titres que ceux qui les portent ont rendus aussi indifférens qu'insipides, par conséquent indignes d'être remarqués. Mais, es-tu bien sûre que les Dames que j'attens n'aient aucun soupçon que j'en sois prévenue?

TATLEAID.

Oui, Madame : c'est moi seule qu'on demandera.

404 LES FUNERAILLES,
LADY BRUMPTON.

Je crois entendre un carosse?... Je goûte un plaisir infini, dans l'espérance de surpasser Mylady Sly, dont l'auguste douleur, après la mort de son époux, a rempli toute la ville..... Ecoute! ce sont elles certainement... Oh non! non, laisse-moi, te dis-je?... laisse-moi toute entière à ma douleur... Malheureuse que je suis! je bénis les maux que j'endure: ils hâteront l'instant désiré de mon trépas.... (*Pendant ces lamentations, Lady Brumpton se met sur son lit de parade, & Tatleaid introduit doucement les Dames.*) Mais, que vois-je!... est-ce vous, cher époux?... d'où vous vient cet air pâle, & ces tristes regards que vous portez sur une infortunée?... Ciel, que vous m'effrayez!....

TATLEAID.

Hélas, Madame, rappelez toute votre vertu.

LADY BRUMPTON, repoussant
Tatleaid.

Quoi, vous voulez me forcer de vous suivre!....

ACTE III.

405

TATLEAID.

Ma chere Dame ! c'est moi ; c'est
votre fidèle Tatleaid.

LADY BRUMPTON.

Il est donc vrai ! il n'est donc que
trop vrai !... mon époux m'abandon-
ne ... il est perdu pour moi !... mais ,
que vois-je ?... Ah , Tatleaid !

*(Elle feint une grande surprise en ap-
percevant la compagnie , & regarde
Tatleaid d'un œil sévère.)*

SCENE VI.

LADY BRUMPTON.

TATLEAID. *Cinq Dames.*

PREMIERE DAME.

EH , Madame , ne vous irritez
point contre elle : nous eussions forcé
la porte , plutôt que de ne pas vous
voir ; que de ne point partager vos
douleurs. Nous sommes vos amies ;

406 LES FUNERAILLES,
rendez-nous donc plus de justice...
Voyez du moins nos larmes ! ...

LADY BRUMPTON, *pleurant.*

Ah, Madame ! Madame, je suis une
femme perdue ! hélas ! hélas ! que
vais-je devenir ? ... O j'expire ... je me
meurs ! ...

(*Toutes les femmes pleurent , &
crient avec elle , à l'Unisson.*)

SECONDE DAME.

Courez, Mlle Tatleaid : cherchez
quelques *cordiaux* , pour la ramener à
la vie.

(*Tatleaid sort.*)

TROISIEME DAME.

En vérité, Madame, vous n'avez
pas de raison : Mylord n'étoit pas jeu-
ne. Mourir, au bout du compte, n'est
qu'anticiper sur un voyage que nous
devons tous faire.

(*Tatleaid rentre, chargée de bouteil-
les. La troisième Dame en prend une ,
& boit , sous prétexte de goûter.*)

QUATRIEME DAME , *à part.*

Miséricorde ! comme Mylady *Fléer*

A C T E III. 407

s'en donne. J'avois bien oui dire qu'elle aimoit le vin , mais j'avois peine à croire que cela fût si vrai.

(*Elle boit aussi.*)

PREMIERE DAME , à la seconde.

Sçavez-vous ce qu'on dit de Mlle Flert , de cette Coquette que tous nos Messieurs suivoient au Parc ? Ecoutez... (*Elle parle à l'oreille à demi-voix.*) Elle fut vuë hier seule dans un Fiacre avec... (*Elle achève le reste plus bas.*)

SECONDE DAME.

L'impudente ! La voilà donc enfin démasquée.

TROISIEME DAME , à la quatrième.

C'est à vous seule au moins que je le confie.

QUATRIEME DAME.

Et je n'en ferai part qu'à une seule personne.

(*Elle parle à l'oreille de la cinquième.*)

CINQUIEME DAME.

Fi donc , quelle horreur !

(*Elle parle à l'oreille de la Veuve.*)

408 LES FUNERAILLES,
LADY BRUMPTON.

Cela n'est pas possible. Eh quoi, le monde n'est donc plus que pure & détestable hyppocrisie? graces à mon étoile, malgré tous les maux qui m'accablent, ma réputation est du moins entiere! Les hommes sont bien singuliers: pour moi, je ne la trouvai jamais jolie. Elle a de la taille, si vous voulez; mais point de graces, point de maintien; & sans cela, qu'est-ce que la beauté? qu'est-ce que des charmes muets? Ce sont autant d'agrémens en pure perte.... Mais quelle distraction! à quel propos vais-je ici parler de charmes?

PREMIERE DAME.

Des charmes! sottises: laissons cela aux enfans. Nous autres veuves, ne nous démentons point, conservons notre caractère, jouissons librement de nos droits & moquons-nous des filles.

SECONDE DAME.

Puisque notre trop d'expérience est l'objet de leurs railleries, nous pouvons

vons souvent à notre tour rire un peu de leur ignorance.

TROISIEME DAME.

Vîtes-vous Dimanche dernier , à l'Eglise , cette grande figure si richement habillée ?... Ce grand Colosse femelle , avec son air masculin , est , d't-on , la femme d'un Chevalier : elle est pleine de prétentions , & il ne tient pas à elle de nous effacer toutes. Elle a renvoyé depuis peu la paysanne qui la servoit , pour prendre une femme de chambre du haut stile ; & son laquais , de dix-neuf ans , d'une taille à faire une trompette , vient d'être métamorphosé en page.

QUATRIEME DAME.

Oh ! je me la rappelle.... Quelle pitié que certaines gens s'enrichissent ! ils auroient eu le bonheur de rester inconnus. C'est un spectacle , à mourir de rire , que de la voir dans son équipage : ses chevaux gras & lourds , semblent honteux de la richesse de leurs harnois ; on croit , à leur marche pesante , les voir encore traîner une charuë ; & le grand nigaud de laquais ac-

410 LES FUNÉRAILLES,
croché derrière ce grand Carrosse,
semble le pousser en avant.

CINQUIÈME DAME.

Hélas, tous ces animaux-là s'imaginent qu'il faut de la dorure & de l'éclat pour avoir l'air noble ! Mais les courbettes de nos chevaux, & l'insolente vivacité de nos domestiques, sont inimitables pour leurs bêtes & pour leurs gens.

PREMIÈRE DAME.

A propos d'équipage : que j'envie le sort de Madame ! Qu'elle sera belle dans un carrosse drapé ! cela lui tiendra à ravir !... Je l'avoue aujourd'hui ; c'est cela seul qui m'a fait porter le deuil pendant deux ans entiers. Levez vos crêpes, Madame, je vous en prie.... Ah, que de charmes !

LADY BRUMPTON.

Épargnez-moi, Mesdames !... On m'affure en effet que le noir me va assez bien....

SECONDE DAME.

Dût-on s'en fâcher, j'aurai la hardiesse de le dire ; le jeune *Nutbrain*

ACTE III. 411

nourrit depuis longtems pour Madame , la passion la plus vive... (*bas à la troisième Dame.*) Mais entre nous, il ne sçait pas encore qu'elle est plus âgée que lui.

TROISIEME DAME , *haut.*

Oh cela n'y fait rien.... (*bas.*) Entre nous, je crois pourtant que si.

LADY BRUMPTON.

Eh, Mesdames, de grace, épargnez moi de pareils propos. Quels sentimens peut inspirer une infortunée telle que moi ? ... Mais, ma chere Dame, peut-on vous demander sur quoi vous fondez un pareil conte ?

QUATRIEME DAME.

Il boit sans cesse à votre santé ; il est ému quand on parle de vous. Le parti vous convient, ne le laissez point échaper.

LADY BRUMPTON.

Peut-on, peut-on railler ainsi ! . . . Mais, je connois votre bon cœur : je prens la chose en bonne part.

PREMIERE DAME.

Nous vous parlons très-sérieusement.

412 LES FUNERAILLES;

(*Tattleaid parle bas à Lady Brumpton.*)

LADY BRUMPTON.

Oserois-je vous supplier, Mesdames, puisque vous êtes assez bonnes pour compâtrir à l'état où je suis : oserois-je vous supplier, dis-je, d'accepter une petite colation que Tattleaid vous a fait préparer là-dedans. Si je me sens assez de force, je pourrai vous y aller joindre : mais j'ai peine à le croire ; & en ce cas, vous daignerez m'excuser. Hélas, je n'ai plus de goût pour rien ! . . . J'essayerai pourtant, sans me lever, de manger ici un morceau.

TOUTES ENSEMBLE.

Non, non, Madame : il faut absolument venir avec nous.

PREMIERE DAME.

Il n'est point de plaisir sans vous.

LADY BRUMPTON.

Hélas ! promettez - moi, du moins, d'avoir égard à ma situation douloureuse, & de ne plus me parler de M. Nutbrain. Ce n'est qu'un badinage de

ACTE III. 413

votre part, je le sçais... Hélas, qui pourroit m'aimer aujourd'hui!...

(On l'aide à passer dans un autre appartement.)

SCENE VII.

*Mlle d'EPINGLE paroît , avec
M. CAMPLEY déguisé en
femme , & chargé de marchan-
dises.*

Mlle D'EPINGLE.

GRace au Ciel, nous voici enfin dans l'appartement de ces Demoiselles!... que vous m'avez rendu honteuse! Peut-on avoir l'air plus effrontée! je tremblois que le Commissaire ne vous arrêât, surtout après vous avoir vû pousser ce gros homme dans le ruisseau.

CAMPLEY.

Il falloit donc, selon vous, me laisser baiser?

S. iiij

14 LES FUNERAILLES,
Mlle D'EPINGLE.

Non ; mais avec un coup d'éventail, en l'appellant insolent, tout étoit terminé. D'ailleurs, pourquoi frapper un homme qui ne vouloit de nous qu'un simpe baiser ?

CAMPLEY.

Pardon, Mademoiselle : j'ignorois que cela vous plût.

Mlle D'EPINGLE.

Je ne vous dis pas cela ; mais je l'aurois souffert patiemment, plutôt que de risquer à faire découvrir & arrêter l'ami de M. Trim.

CAMPLEY.

A propos, Mademoiselle, peut-on vous demander où vous avez tout à coup reperdu l'accens Anglois ? Vous le parliez, il me semble, très-bien & très-énergiquement il n'y a qu'un quart-d'heure, en répondant aux polissons qui manquoient aux égards dûs à votre qualité.

Mlle D'EPINGLE.

Ah ! Ah ! Ah ! La vivacité de mon ressentiment m'a trahie. Mais, vous

A C T E III. 417

êtes homme d'honneur , & l'ami de mon Amant , ainsi je puis m'ouvrir à vous. Scachez donc , M. Campley , que je sçais très-bien l'Anglois , mais que je n'ose le parler , de peur de perdre mes pratiques : c'est l'air & le jargon étranger qui font la baze de ma fortune : je ne vendrois rien sans cela.... Mais , silence ; j'apperçois Lady Henriette.

S C E N E VIII.

*Les mêmes Acteurs. LADY
HENRIETTE.*

Mlle D'EPINGLE.

M Adame, votre très-humble, & très-humble servante.

LADY HENRIETTE.

Eh bien , Mademoiselle , avez-vous donné ma lettre ?

Mlle D'EPINGLE.

Affurément.

S iij

416 LES FUNERAILLES,
LADY HENRIETTE.

Il me semble que vous l'avez encore dans la main.

Mlle D'EPINGLE.

Affurément.

LADY HENRIETTE.

En ce cas rendez-la-moi.

Mlle D'EPINGLE.

Je n'ai pu me résoudre à la donner.

LADY HENRIETTE.

Non ?

Mlle D'EPINGLE.

Non , Mademoiselle ; mais je l'ai laissée couler à terre , pour voir avec quelle ardeur M. Campley la ramasseroit. Ah , si vous l'eussiez vu courir ainsi !....

(Elle laisse tomber la lettre. Lady Henriette court avec elle pour la ramasser.)

LADY HENRIETTE.

Vous plaît-il de finir ce badinage , & de me rendre ma lettre ?

Mlle D'EPINGLE.

Oui... mais toujours comme cela...

A C T E I I I. 417

comme je l'ai remise à M. Campley.
(*Toutes deux courent après la Lettre.*)
Fort bien ! Fort bien ! ... Oh , qu'est-ce
que l'amour ! ... (*Lady Henriette l'at-
trappe.*)

LADY HENRIETTE lit.

MADAME ,

*Je suis ravi que vous ayez pensé à
ce que je n'aurois jamais osé vous dire.
Mais , faites encore plus pour moi que
la fortune elle-même , en tournant vos
beaux yeux sur le plus fidèle des
Amans.*

CAMPLEY.

*Que prétend-il me dire ? Faites
encore plus pour moi que la fortune...
en tournant vos beaux yeux.... (Elle
regarde autour d'elle.) Que vois-je !...
C'est lui-même... O la bonne figu-
re ! ... Je n'imaginois pas que rien fût
capable d'ajouter à votre impudence
naturelle : je me dédis, en vous voyant
sous cet habillement (Elle éclate
de rire.)*

CAMPLEY.

*Madame veut-elle du Polville , de
l'Eau de la Reine d'Hongrie , des*

418 LES FUNÉRAILLES,
*Essences de Montpellier , de l'Opiat
pour les dents ? (Il ouvre sa cassette.)*
Madame n'a-t'elle besoin de rien ? Ma-
dame veut-elle toute ma boutique ?

LADY HENRIETTE.

Oui , ma bonne : ta gaieté , ta bon-
ne humeur m'enchanté , & je suis à toi
pour jamais.

CAMPLEY , *à part.*

Mais , ma chere Lady , songeons
aux risques que vous courez en restant
plus long - tems sous la tutelle d'une
femme aussi dangereuse que Lady
Brumpton ! Permettez que je vous sup-
plie

LADY HENRIETTE.

M. Campley , votre probité m'est
connue ; ordonnez de mon sort.

CAMPLEY.

Adorable Henriette ! (*Il lui
baise la main.*) Si vous m'aimez , je
ne vois qu'un parti à prendre : c'est de
changer au plutôt d'habits avec Made-
moiselle , & de consentir à me suivre.

LADY HENRIETTE.

Il faut vous obéir.

ACTE III. 419
CAMPLEY, *haut.*

Mademoiselle d'Epingle veut-elle bien se prêter à une galanterie qui nous passe par la tête ? Il ne s'agit que de changer d'habillemens avec Lady Henriette , & de rester ici en sa place. Comptez sur ma parole , Mademoiselle ; & soyez sûre qu'il ne vous en arrivera rien de disgracieux.

Mlle D'EPINGLE.

Je consens à tout , & de tout mon cœur (*Elle se met en devoir de se deshabiller.*),

LADY HENRIETTE.

Quoi , en présence de M. Campley ?

Mlle D'EPINGLE.

Ah , que vous êtes Angloise ! nos Dames Françoises , d'un certain rang , font toujours habillées & deshabillées par leurs Valets de chambre.

LADY HENRIETTE.

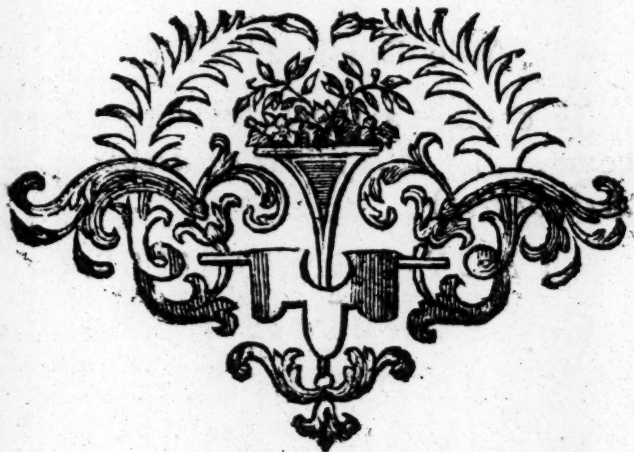
Je ne serai jamais Françoisse sur cet article Entrons ici ; je serai prête en un instant.

S vj.

420 LES FUNERAILLES,

Campley , en se félicitant de son bonheur , fait une sortie contre les femmes immodestes. Il se croit le plus heureux des hommes avec un ami tel que Lord Hardy, & une maîtresse telle que Lady Henriette.

Fin du troisieme Acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LADY BRUMPTON.

M. TRUSTY.

LADY BRUMPTON.

Vous êtes toujours dans la maison, M. Trusty, tout ce que vous y étiez du vivant de feu mon époux; soyez sûr de trouver en moi la même confiance (*à part.*) je suis réduite à la nécessité de flatter cet homme. Quoiqu'en dise Tatleaid, elle a trempé, ainsi que Fardingale, dans l'enlèvement de Lady Henriette. Ayez les yeux ouverts sur leur conduite, & vous vous en trouverez bien. Lady Charlotte est riche: vous m'entendez;

422 LES FUNERAILLES,
prouvez-moi votre zèle, j'aurai soin
de votre fortune.

(Elle sort.)

SCENE II.

TRUSTY, *seul.*

JE ne t'entens que trop ah, puisse mon Maître t'entendre, & te détester autant que moi ! se peut-il que l'amour combatte encor pour elle dans le cœur d'un époux à qui la noirceur de son ame est tellement connue ? Ce prodige n'est pourtant que trop vrai ! j'ai démêlé, malgré la confusion de Mylord, qu'il n'aspire qu'après l'insultant de s'expliquer avec cette indigne épouse. Si j'allois tout découvrir à Mylord Hardy ?... non, il sacrifieroit sa fortune à la crainte de deshonorer son pere, en causant l'éclat scandaleux d'une séparation publique. Si nous agissons en secret, je connois les artifices de cette femme ; elle renversera tous nos projets. Il n'y a point

A C T E IV. 423

de milieu : il faut que je la conduise au point de rendre toute espèce de réunion impraticable , entre mon Maître & elle. Aimable vérité ! tu n'as plus ici-bas d'azile Ce n'est que par la ruse & par d'obliques détours trop indignes de toi , que l'on peut encore te faire pénétrer jusques dans le cœur des hommes !

(*Il sort.*)

SCENE III.

LORD HARDY. CAMPLEY.

TRIM

LORD HARDY.

T On bonheur , cher Campley , me fait oublier toutes mes infortunes.

CAMPLEY.

Elles n'en modèrent pas moins l'excès de ma joye. J'espère cependant , Mylord , que ma félicité ne fait que précéder la vôtre de quelques instans.. Lady Henriette me charge de mille

424 LES FUNÉRAILLES,
complimens pour vous : elle se détermine , ainsi que moi , à remettre notre mariage au moment où Lady Charlotte pourra vous rendre aussi heureux que nous espérons l'être.

LORD HARDY.

Où est maintenant ton aimable Henriette ?

CAMPLEY.

Je l'ai confiée à ma tante. Mais , Mylord , j'ai besoin de votre protection : Trim est si furieux de ce que j'ai laissé sa maîtresse à la merci de Lady Brumpton , que je crains un appel de sa part.

TRIM.

Hélas , Messieurs , n'insultez pas à ma douleur ! aidez - moi seulement à foudroyer les murs , à briser les fers honteux qui ravissent tout ce que j'aime à mes tendres embrassemens.

CAMPLEY.

Puisque nous sommes tous trois dans le même cas , tous les trois amoureux , de grace , Mylord , charmez pour quelques instans notre impatience par cette Chanson que vous fîtes il y a quelques jours , & dont les paroles sont

A C T E I V. 427

si convenables à notre situation présente.

LORD HARDY.

Qu'on appelle le petit Musicien.

On chante.

TRIM.

Eh bien, Messieurs, puisque nous sommes tous amans, & par conséquent Poëtes, daignerez-vous me permettre de vous chanter un petit air de ma façon. Je dois vous avouer d'abord, que j'aimois alors un objet un peu au-dessous de mon état : mais il est des tems malheureux, & toutes choses s'en ressentent ; de sorte que ma passion, ou pour parler plus poëtiqument, mes feux s'exhaloient dans une cuisine. La Cuisiniere étoit parbleu jolie ! & je n'avois pas encor vû Mademoiselle d'Epingle....

LORD HARDY.

Allons, allons, Trim, voyons ta Chançon.

TRIM.

Permettez que j'aille chercher mon luth.

(Il sort.)

416 LES FUNERAILLES,
CAMPLEY.

Ceci sera bon. Que diantre fera-t'il d'un luth ?

(*Trim rentre , avec une paire de pincettes.)*

TRIM.

Ma chere *Cynderaxa* (c'est le nom poétique de ma maîtresse) jouoit à ravir de cet instrument ; ainsi je m'en servois toujours. Or , écoutez.

(*Il chante ridiculement des paroles dignes de l'instrument qui les accompagne.)*

LORD HARDY.

Comment donc , Trim , voilà ce qu'on appelle de la Poésie ! & du meilleur ton !....

UN LAQUAIS *entre.*

Un homme , qui s'appelle M. Trusty , demande à parler à Mylord.

LORD HARDY.

M. Trusty , l'Intendant de mon pere ! que peut-il avoir à me dire ?

CAMPLEY.

Il passe pour un très-honnête homme.

LORD HARDY.

Je me rappelle , lorsque je fus chaf-

ACTE IV. 427

fé de chez mon père , que l'homme dont il s'agit me suivit en pleurant jusqu'à la porte , & que cet acte de pitié manqua de le faire chasser aussi. Mais avant que je lui parle , il est je crois à propos que nous conférions un moment ensemble sur la façon dont je dois me conduire avec lui. Rentrons , mon cher Campley. (*Au domestique.*) Fais monter M. Trusty ; dis-lui que je viens dans le moment. (*Le Laquais sort.*) Ne t'écartes pas, Trim : j'aurai peut-être besoin de toi.

SCENE IV.

M. TRUSTY. *Le Laquais.*

LE LAQUAIS.

MYlord viendra dans le moment.
(*Il sort.*)

M. TRUSTY.

Je l'attendrai , mon ami est-ce Mylord Brumpton qui loge ici ? L'appartement n'est pas riche ! indigne

428 LES FUNERAILLES,
marâtre ! voilà pourtant le moindre
de tes crimes !... que d'objets intéres-
sans occupent à la fois & troublent
mon ame ! après la mort de mon mal-
heureux pere, le généreux Lord Brump-
ton , dans le Régiment duquel il étoit
Officier , daigna me regarder en pitié,
& fit élever mon enfance. J'avois , je
crois, vingt ans passés , lorsque le jeu-
ne Lord vint au monde quelle
joye ! que de réjouissances dans la
maison ! (*Il s'essuye les yeux.*) En
quel état le vois-je !... ah , quel bon-
heur , quelle consolation pour ma vieil-
lesse , si je puis sauver une illustre fa-
mille de qui je tiens ce que je suis !

SCENE V.

M. TRUSTY. TRIM.

TRIM.

NE vous impatientez pas, Mon-
sieur : Mylord va paroître.

TRUSTY.

Mon devoir est d'attendre sa com-

modité..... mais , Monsieur , n'êtes-vous pas ce jeune homme qui étoit avec lui à Oxford , & qui depuis a toujours été à son service ?

TRIM, *fierement.*

Oui , Monsieur , c'est moi-même !

TRUSTY.

Mon intention n'est pas de vous offenser..... c'est peut-être un bonheur pour vous d'avoir servi un pareil Maître.

TRUSTY, *à part.*

Je ne hais pas ce vieux *Roquentin* ! ... en le voyant , je crois sentir l'argent.

(*Il sort.*)

TRUSTY.

Il y a , je crois , huit ans passés que je n'ai vû son Maître ; il pouvoit en avoir dix-neuf lorsque je le suivis jusqu'à la porte de l'Hôtel , où je lui donnai cinquante guinées , en l'assurant que c'étoit par ordre de son pere.



SCENE VI.

LORD HARDY. TRUSTY.

LORD HARDY.

Bonjour , Monsieur Trusty ; je suis charmé de vous voir cet air frais & gaillard vous vous portez tout au mieux , & j'en suis ravi ! à quoi puis-je vous être bon ?

TRUSTY.

Pardonnez , Mylord : je n'ai pû résister au desir de saluer le fils de mon cher & ancien Maître... Que vous êtes grandi , Mylord ! vous êtes son vivant portrait ; c'est lui que je regarde ! c'est ce même Seigneur qui jettoit sur moi un œil si plein de complaisance , lorsque vêtu pour la première fois de sa superbe & galante livrée , j'eus l'honneur de l'accompagner à la Cour. J'étois son Page alors : je le revois en vous voyant ! il daigna , en m'embrassant à la vûe d'un grand nombre de

Courtisans , il daigna , dis-je , leur apprendre que j'étois fils d'un brave Officier , qui le premier l'avoit instruit aux armes. Je m'en souviens encor , Mylord ; il voulut que sa future épouse me vît dans tout le brillant de ma parure. Ah , qu'elle étoit jeune & belle ! toutes ses compagnes , toutes les filles de la Reine ne la voyoient que d'un œil jaloux , & envieux. Hélas , quelle maîtresse j'ai perdu ! Infortunée Lady ! Mylord , pardonnez à mes larmes ! ... dans son lit mortel , prête à quitter la vie , *approchez , me dit-elle , M. Trusty : Mylord se remariera sans doute ; je vous recommande mon fils !* Vous pleurâtes , vous criâtes , Mylord , vous ne prétendiez pas qu'elle mourût : le Ciel fut sourd à l'innocence de vos cris ; vous perdâtes la meilleure des meres , & l'Angleterre la plus belle & la plus digne des femmes ! ... (*Il fond en larmes , & presse Lord Hardy dans ses bras.*) Pardon , pardon , mon très-honoré Maître : ces mêmes bras vous ont jadis mille fois porté , & mille fois pressé aussi tendrement ; j'étois plus jeune alors ! mais si le Ciel dis-

432 LES FUNERAILLES;

posoit de moi demain , je vous laisse
5000 liv. c'est toute ma fortune , c'est
tout ce que j'ai gagné dans la maison ;
daignez le recevoir , & ne pas regarder
d'un œil de mépris ce foible gage de
ma vive reconnoissance ! . . . daignez
même , dès à présent , si vos besoins...

LORD HARDY.

Arrêtez , cher Trusty... tant de ten-
dresse , tant de générosité me con-
fond !

TRUSTY.

Je ne vous interromprai pas long-
tems , Mylord . . . mais , si . . .

LORD HARDY.

Non , gardez-vous de croire . . .

TRUSTY.

Je m'entens , mon cher Maître ; je
m'observerai mieux : mon cœur & ma
langue ne s'échapperont plus en dé-
tails aussi tristes qu'inutiles ; ils ne ser-
vent qu'à m'attendrir , & à interrom-
pre mon récit Apprenez donc ,
Mylord , que Mylady Douairiere a
quelque confiance en moi , & qu'elle
commence à ressentir quelques inquié-
tudes par rapport au Testament dans
lequel Mylord vous a deshérité. En-
tre

trê nous , Mylord , tout n'est pas perdu , si vous voulez me croire. Je crains même que le trépas subit de votre pere ne soit un peu suspect : mais agissons prudemment , & n'en parlons pas encore. Il seroit peut-être dangereux de traiter cette affaire en Justice réglée ; sans compter l'éclat scandaleux , nos preuves ne sont pas encor suffisantes. Ce que vous pouvez faire maintenant , c'est de vous emparer ce soir du corps de votre pere , au moment qu'on l'emportera de l'Hôtel pour être inhumé à la campagne dans le tombeau de vos Ancêtres : un détachement de votre Compagnie suffira pour cette expédition , qui ne pourra être regardée , de votre part , que comme l'action forcée d'un fils qui réclame les droits dont l'injustice & la séduction d'une maîtresse ambitieuse ont voulu le priver. La fuite de Lady Henriette avec M. Campley l'inquiète , parce qu'elle craint de trouver en votre ami un protecteur des deux jeunes Demoiselles , & de vos droits ; & comme elle ne peut avec décence vaquer à tant d'affaires , tandis que le corps de My-

434 LES FUNERAILLES,
lord est encor dans l'Hôtel, son projet
est de le faire enterrer ce soir sans beau-
coup de cérémonies. Daignez donc sui-
vre mes conseils, & vous confier à
mon zèle. Je me charge du soin de
Lady Charlotte, je préviendrai ses
craintes en l'instruisant de mes desseins;
& je disposerai les choses de façon que
vous n'aurez rien à craindre pour elle,
en attendant le succès complet de l'en-
treprise que je médite.

LORD HARDY.

Je crois t'entendre, respectable Trusty.
Sois sûr de ma déférence à tes con-
seils : je les suivrai de point en point.

TRUSTY.

Je tremble que vos intérêts ne souf-
frent de mon absence à l'Hôtel. Cet-
te bague servira de passeport à qui-
conque y viendra de votre part, soit
pour nous attaquer, ou pour nous don-
ner quelque avis important. Soyez sûr
qu'il y sera admis sans résistance....
Espérez un sort plus heureux, Mylord,
j'ai encor certain secret à vous appren-
dre concernant le Testament, & votre
fortune, que je vous dirai en tems &
lieu.

(*Trusty sort.*)

ACTE IV. 437
LORD HARDY.

Adieu , mon cher Trusty !... cet homme est d'une probité bien singulière !... hola , Trim.

SCENE VII.
LORD HARDY. CAMPLEY.
TRIM.

LORD HARDY.

MEs recruës ne sont-elles pas à la porte , pour passer en revue devant moi ?

TRIM.

Oui , Mylord : il y a au moins trois heures qu'elles attendent.

LORD HARDY.

Dis-leur que j'y vais dans l'instant. Si les drôles ont du courage , je les occuperai ce soir.

TRIM.

Je devine où c'est , & j'en suis transporté de joye. Je vous réponds d'eux , Mylord , surtout si je les commande.

T ij

436 LES FUNERAILLES.
LORD HARDY.

Je te destine cet honneur.

(Trim saute de joye.)

CAMPLEY.

Mylord, vous me paroissez bien rêveur.

LORD HARDY.

J'ai lieu de l'être, mon ami, & tu sauras bientôt pourquoi: j'aurois tort de te le cacher.

(Ils sortent.)

SCENE VIII.

TRIM arrive, la canne à la main, à la tête d'une Compagnie de Soldats déguenillés.

I. SOLDAT.

Q Uoi, nous marchons sous les ordres de M. Trim? Gare les coups, avant que d'avoir vû les François!

TRIM.

Silence, amis, écoutez-moi!

A C T E I V: 437

cherchez point à pénétrer le secret de cette expédition : ayez confiance en vos Généraux ; le reste est notre affaire.

II. SOLDAT.

Si nous marchons contre les François, *Pish!* ces galeux parfumés ne tiendront pas un instant devant nous... ce sont de plaisans Soldats !

T R I M.

Amis, point de fanfaronades. Avouez, du moins, qu'ils vous étonnerent un peu à *Steinkerque* ?

II. SOLDAT.

D'accord, mais je ne les en hais pas moins..... regardez, camarades, ce petit coup tout au travers du corps.

T R I M.

Oui ; mais c'est dommage qu'il aie passé par le dos.

II. SOLDAT.

M. Trim aime toujours à rire, il fait le bel-esprit. Eh, morbleu, soyons plutôt guerriers.



SCENE IX.

Les mêmes Acteurs. K A T E.
M A T C H L O C K.

K A T E.

A H ! bonjour , l'ami Trim.
T R I M.

Doucement , Madame Kate ; apprenez , que je paye maintenant la Compagnie ; & que vous me devez plus d'égards.

K A T E.

Monsieur me fera-t'il l'honneur de goûter un doigt de véritable Eau-de-Vie de France ?

T R I M.

Etes-vous sûre , ma bonne , qu'elle soit bien véritable ?... (*Il boit.*) Celle-là de France ?... Gardez-vous de me tromper : n'oubliez pas que je paye la Compagnie !

K A T E.

Je n'ai garde. Avez-vous eu la bon-

A C T E I V. 439

ré, mon cher Monsieur, de parler en ma faveur à Mylord?

T R I M.

Oui ; mais il faut aussi lui parler toi-même. Tu as loyalement fait la Campagne, Madame Kate : nous devons avoir soin de toi. Vends-tu encore quelquefois des poids gris le soir ? ...

(*Il boit.*)

K A T E.

Hélas, ne faut-il pas gagner sa vie ? J'ai pourtant bien plus gagné à crier des *Pampflets* * cette année, qu'à tout autre commerce. Mais à présent que je suis encore une fois mariée dans la Compagnie, j'ai dessein de repasser la mer l'année prochaine. Cependant mon nouveau mari, le bedaut du Temple, & le laquais d'un Membre du Parlement, prétendoient hier que nous n'aurions point de guerre. La Noblesse, dit-on, y est absolument opposée.

* Libelles, en feuilles volantes. Ils sont très-communs en Angleterre, surtout contre le Gouvernement.

449 LES FUNERAILLES;
T R I M.

Non , non , Kate : tu sçais que je vois bonne Compagnie ; toutes les voix se réunissent pour la guerre. Les uns seulement la voudroient au-dehors, & d'autres dans leur propre país.

K A T E.

Vous m'assurez donc la guerre ? Buvez , buvez , Messieurs , je vous régale mais de grace , M. Trim , votre protection auprès de Mylord ! quand ces Messieurs auront des chemises , que j'aye l'honneur de les blanchir.

T R I M.

Cela vaut fait amis , ceux qui se comporteront ce soir en braves Soldats recevront chacun quinze jours de paye de gratification. Mais , pas un de vous n'a d'industrie. N'y a-t'il pas mille moyens , dans une Ville telle que celle-ci , de se tirer d'affaire avec honneur , si vous aviez un peu de sang aux ongles ? Silence , j'apperçois Mylord . . . Soldats , gardez vos rangs !

SCENE X.

Les mêmes Acteurs. LORD

HARDY. M. CAMPLEY.

LORD HARDY.

Voyons si ma Compagnie est com-
plette, & prête à bien faire.

K A T E.

Monsieur l'Enseigne, M. Campley,
je suis transportée de vous voir en si
bel équipage. Ah ! le monde est sûre-
ment devenu meilleur. N'est-il pas
vrai ?

CAMPLEY.

Tu as raison, Kate. Eh bien, tu es
donc toujours attachée à la Compa-
gnie ? Toujours une fidelle & brave
Amazone ?

K A T E.

Qu'il est aimable ! il n'est pas du
tout glorieux ! mais, ne direz-vous pas
un mot pour moi à Mylord ? Ne lui
recommanderez-vous pas mon affai-

T. v.

442. LES FUNÉRAILLES;

re ? Faites , faites , notre cher Enseigne.

CAMPLEY.

Parle-lui toi-même , Kate , je te secourrai.

K A T E.

Noble Capitaine , Mylord , je suppose que M. Trim a parlé à votre Grandeur au sujet de ma Requête. J'ai beaucoup souffert au service , Mylord ! il est bien dur pour une pauvre femme de perdre neuf maris dans le courant d'une guerre , & de n'en être pas plus avancée ! j'en ai perdu jusqu'à trois , Mylord , oui foi d'honnête femme , jusqu'à trois dans une seule campagne ! Après le combat , je ne dépouillai jamais un homme capable de marcher encore ; je ne pillai jamais que très-légitimement : on ne me le reprochera jamais , que par rapport à l'Aide-Major ; mais c'étoit un fat qui avoit fait passer mon huitième époux par les verges , uniquement parce qu'il ne portoit pas la pointe du pied en dehors.

LORD HARDY.

J'aurai soin de ton affaire , Kate :

passé à l'arrière-garde..... Où est le rôle de mes Gentilshommes & braves Soldats ?

T R I M.

Entendez-vous , amis ? Mylord est forcé d'avouer lui - même que nous sommes aussi nobles que lui.

LORD HARDY, *lisant.*

Rôle de la Compagnie, appartenant à l'honorable Lord Hardy, Capitaine d'Infanterie au service de Sa Majesté... amis, soyez attentifs à l'appel, & défilez de la gauche. *Jean Horseem*, Caporal ? marchez à quelques pas l'un de l'autre, pour qu'en puisse mieux vous voir. Tambours ; *Simon Ruffle* : ha ! pourquoi donc marches-tu si singulièrement ?

R U F F L E.

Un petit accident, Mylord, comme celui de l'année dernière.

LORD HARDY.

Coquin !... tu ne seras donc jamais sage ? Qu'on le mène au Compagnon Chirurgien. *Darby Tatoo*..... tiens-toi, voilà un Shelling pour boire. Sois toujours aussi propre..... Comment peut-il faire pour s'entretenir ainsi ?

T v.

444 LES FUNÉRAILLES,
TRIM.

Il est Tambour dans les Pièces tragiques de nos voisins les Comédiens.

LORD HARDY.

Simples Gentilshommes Soldats :
Alexandre Cowitch , Humphrey Mundungus , Guillaume Fagot , Nicolas Scab , Timothée Megrim , Philippe Scratch , Nehemie Dust , Humphrey Garbage , Nataniel Matchlock .

CAMPLEY.

Comment : *Matchlock* est revenu à la Compagnie ? Lui qui m'a sauvé la vie à Steinkerque !

(*Il court à lui , & veut lui donner de l'argent .*)

LORD HARDY.

Non , mon ami , c'est moi qui dois le récompenser de cette belle action . *Matchlock* , tu ne manqueras de rien . Je te promets même une hallebarde .

KATE.

O brave Capitaine ! Quoi je serai la femme d'un Sergent ? Que celles des Tambours & de Messieurs les Caporaux , viennent maintenant se frotter à moi !

CAMPLEY.

Par quel hazard es-tu revenu de si

ACTE IV. 445

loin, pour t'enroller encore une fois ?
Tu es, je crois, de *Cornouaille* : comment as-tu vécu en route ?

MATCHLOCK.

J'ai été fustigé de Ville en Ville.

CAMPLEY.

Fustigé ?

TRIMP.

Oui, Monsieur : cela vous étonne !
C'est pourtant la politesse ordinaire de nos Anglois, envers les pauvres habits rouges. C'est à l'Acte du Parlement, qui nous affranchit de toute imposition, que nous sommes redevables de cette petite courtoisie.

CAMPLEY.

Mais, sous quel prétexte traiter-
ainsi un malheureux passant ? Tu ne fus
jamais filou.

MATCHLOCK.

Non, Monsieur : mais j'étois pau-
vre.

CAMPLEY.

Que les hommes sont durs !

LORD HARDY.

Thimothée Ragg... Oh, oh, *M. Ragg*,
je croyois t'avoir donné ton congé ?
Tu reviens encore : Pourquoi faire ?

446 LES FUNERAILLES,

RAGG.

Pour déthrôner le Roi de France , ou
pour le mettre à la raison.

LORD HARDY.

Le projet est beau ; mais , en atten-
dant , mets ta chemise dans tes chausses.

Géofroy Tatter : que sont devenus les
pans , & les boutons de ton habit ?

TATTER.

Au dernier habillement du Régiment où j'ai servi , le Colonel a eu un pan du devant , le Major un pan du derriere , & les Capitaines chacun un bouton.

LORD HARDY , *riant*.

Paix- , Grivois : tu m'as l'air mutin.

TRIM.

Tu fais le bel-esprit , je crois... *(Il lui donne un coup sur l'oreille.* Contente-toi de distinguer ta main droite , de la gauche : c'est toute la science d'un Soldat.

LORD HARDY.

Hugues Clump : ami , tu es trop gros pour l'Infanterie.

TRIM.

Cela est vrai , Mylord : mais si vous

ACTE IV. 447

lui ôtez la paye, il mourra de faim.
Le pauvre diable est trop estropié pour
être reçu à l'Hopital.

LORD HARDY.

En voilà assez. Si tu te conduis en
brave Général, ces gens-là m'ont l'air
de bien faire. Ecoute, & reçois l'ordre.

(Trim reçoit l'ordre, chapeau bas.
Lord Hardy lui donne la bague, &
lui parle un moment à l'oreille.)

Allez mes amis : comportez-vous
en gens d'honneur, & soyez sûrs de ma
reconnoissance.

TOUS ENSEMBLE.

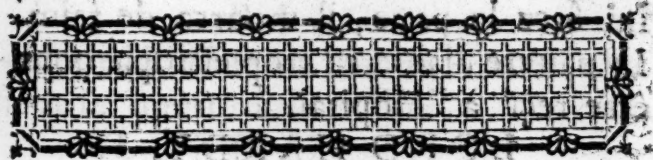
Dieu bénisse le Capitaine !

(Lord Hardy, & M. Campley sor-
tent.)

SCENE XI.

Trim, enchanté de sa nouvelle dignité, se
donne des airs ridicules, & exerce co-
miquement sa Troupe. Cet Exercice finit
l'Acte.

Fin du quatrième Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

MYLORD BRUMPTON.

TRUSTY.

TRUSTY.

L'Excès de son bonheur l'ennyvre
au point de ne se plus connoître ; &
l'impatience de se voir dans tout l'ap-
pareil de son deuil est la seule inquié-
tude qui tempère quelquefois les trans-
ports de sa joye : mais elle sera bien-
tôt complete. Il ne tient qu'à vous,
Mylord , d'être témoin de la façon
dont cette digne épouse , toujours se-
condée de sa chere Tatleaid , chante
votre Oraison funébre.

LORD BRUMPTON.

Ce que j'apprens de son projet

A C T E V. 445

Contre Lady Charlotte, est le comble de la noirceur.... Lisons..... Mais donne-moi un siège : ma dernière attaque de Goutte m'a rendu faible... donne ; voyons ceci.

TRUSTY *lui donne la lettre.*

Elle l'envoyoit par son Page, que j'ai gagné, & qui me l'a remise.

LORD BRUMPTON *lit.*

... Pendant le convoi de Mylord, lorsque les domestiques seront tous hors de l'Hôtel, Tattleaid vous conduira à l'Appartement de Mylady Charlotte. Saisissez l'occasion, enlevez-la, & mettez-la au plutôt dans la nécessité de vous épouser.

Votre affectionnée Sœur,

MARIE BRUMPTON.

Brumpton ! Quoi cette infame créature porte le nom de la mère de mon fils ? *Brumpton !* La malheureuse !.... Ciel, quel démon incarné avois-je logé dans mon sein ? La plus abandonnée des femmes n'auroit pas commis sans remords un pareil forfait. La perfide ne connut jamais l'innocence : cet excès d'endurcissement le prouve ; c'est

450 LES FUNERAILLES ;
oublier à la fois l'humanité, c'est oublier son sexe même.... Où est mon pauvre fils ? Où est mon cher *Frank* ? * quelle est sa situation ? Comment a-t'il vécu jusqu'aujourd'hui ? Il a cruellement souffert sans doute : Hélas , que peut-il penser de son pere !

TRUSTY.

Quoique déshérité par vous, ses sentimens sont encore ceux d'un fils : il respecte , & chérit votre mémoire.

LORD BRUMPTON.

Cela n'est pas possible ; non, *Trusty*, cela n'est pas possible : cet excès de bon naturel , dans la victime de mon injustice , déchire trop mon cœur ! Epargne ton malheureux Maître : dis-moi plutôt qu'il me hait , me méprise , & me déteste au point de ne vouloir pas porter mon nom . . . Qui voit-il dans Londres ?

TRUSTY.

Le jeune M. Campley : ils ne se quittent point.

LORD BRUMPTON.

Je suis charmé qu'il ait ma chere &

* Diminutif de François.

ACTE V.

451

aimable Henriette ; Elle sera sûrement
heureuse avec lui , je connois la bonté
de son cœur.

TRUSTY.

Mais de grace , Mylord , daignez
entendre encor une fois les propos de
votre épouse avec Tatleaid.

LORD BRUMPTON.

Je connois le but de ton zèle : mais
apprens , puisque rien ne peut te dis-
suader de ma foiblesse pour elle , ap-
prends , dis-je , que dussai-je l'aimer
encore , tu n'aurois rien à craindre d'un
amour honteux qui blesseroit à la fois
& l'honneur & la dignité d'un Pair
d'Angleterre. Assez foible peut-être
pour oublier les injures que l'on m'a
faites , je ne puis pardonner celles
qu'on fait à mes amis. Le digne pere
de Charlotte te fut assez connu
Non , il n'est plus besoin que je la
revoye : elle est maintenant à mes
yeux tout ce qu'elle est aux tiens ; tout
respire en elle une bassesse de senti-
mens , que l'amour m'avoit déguisée.
Elle a beaucoup d'esprit , sans doute ;
mais peu de jugement , point d'éle-
vation , nulle noblesse dans les idées ,

432 LES FUNERAILLES,
incapable en un mot de soutenir le
personnage de Mylady Brumpton. Tu
vois maintenant si je l'aime : je définis
avec sang-froid son caractère.

TRUSTY.

Oui , Mylord , je le vois , je com-
mence à vous en croire détaché ; je
ne regrette plus la vie !... Quelqu'un
vient , rentrez pour un instant.

SCENE II.

TRUSTY. CABINET.

TRUSTY.

J'Ai reçu votre lettre , Monsieur.
CABINET.

Ce n'est pas volontairement , Mon-
sieur , que je me suis rendu coupable
d'une telle bassesse. J'étois né gentil-
homme ; les débauches trop ordina-
res aux jeunes gens de ce pays eurent
bientôt absorbé mon patrimoine : ac-
coutumé au luxe , les approches de la
misère me firent trembler : cette crain-

ACTE V.

493

te m'a rendu criminel. Mes remords m'ont forcé de vous en instruire : je n'aurois jamais eu le front de vous dévoiler de vive voix ma turpitude.

TRUSTY.

Votre repentir l'efface. Soyez certain, Monsieur, que Mylord Hardy, à qui cette découverte est d'une importance extrême, en fera très-reconnoissant. Je connois la noblesse de son caractère ; & je vous en répons.

CABINET.

Monsieur, votre probité m'est assez connue.

TRUSTY.

Ce que j'exige à présent de vous, Monsieur, c'est de vous rendre au logis de Mylord Hardy, & de vouloir bien y rester jusqu'à ce que je puisse vous y rejoindre. L'hôtesse aura soin de vous placer dans un appartement où rien ne vous manquera. Comptez, encor un coup, sur ma parole ; & surtout, ne vous impatientez pas.



SCENE III.

TRUSTY, *seul.*

L'Appartement de Lord Hardy, étant dans un Hôtel garni, me donne la facilité de placer conformément à mes desseins toutes les personnes qui me sont nécessaires pour le dénoûement que je médite. Le Ciel connoît la pureté de mes intentions, & sa justice m'en fait espérer le succès.

(*Il sort.*)

SCENE IV.

TRIM, *avec sa Compagnie.*

MArchez, marchez Soldats nous voici près de la Forteresse; alte un moment, que je donne l'ordre. Ecoutez, *Clump*: quand nous serons

ACTE V. 455

vis-à-vis la porte de Mylord Brumpton, & que vous nous verrez embusqués aux environs de l'Hôtel, ayez soin d'observer le moment où le Convoi en sortira. Ne manquez pas, alors, d'aborder le Maître des Cérémonies, & de lui demander l'aumône *pour un pauvre Soldat* : votre importunité vous attirera infailliblement quelques coups ; c'est ce que je demande : importunez, jusqu'à ce qu'on vous frappe. Au même instant, criez au meurtre ; nous viendrons à votre secours ; &, dans la bagarre, nous nous emparerons du Corps. Voilà vos ordres marche,

(*Il sort avec sa troupe.*)

SCENE V.

LADY BRUMPTON, tenant dans ses mains un Ecureuil mort. TATLEAID.

LADY BRUMPTON.

C'Est à vous seule, c'est à votre peu

456 LES FUNÉRAILLES;
d'attention que j'attribue sa mort. Le
Page devoit-il entrer dans ma cham-
bre ? Qu'y avoit-il à faire ?

TATLEAID.

Je n'en sçais rien , Madamè. Mais
je l'ai en vérité trouvé dans votre ap-
partement , badinant avec le petit ani-
mal , qu'il tournoit autour de son col.

LADY BRUMPTON.

Défendez, de ma part , à ce petit co-
quin , de jouer à l'avenir avec les La-
quais. Oh , je le punirai bien ! je l'en-
verrai au Collège en fouquenille, avec
tous les polissons de son âge. Cela
n'est-il pas déplorable ! mais c'est l'or-
dinaire dans une grande maison : la
Femme de chambre , le Page , & l'E-
cureuil ne sont jamais bien ensemble..
Pauvre petit animal ! aimable encor ,
quoique sans vie ! étois-tu digne d'oc-
cuper les regards de la mort ? Pauvre
petit *Robin* ! tu quittes donc pour
jamais tes noix , & ta maîtresse ? Qu'a-
vois-tu donc fait pour mériter ce triste
sort ? Tu n'empietas jamais sur l'héri-
tage de ton voisin , tu ne masquas ja-
mais la guerre sous des apparences de
paix.

ACTE V.

457

paix , tu ne dépeuples point de Royau-
mes ! satisfait de ton sort , tu portas
toujours gaiement ta petite chaîne ; &
le plaisir d'être nourri de ma main te
tenoit lieu de toute autre félicité !

TATLEAID.

Hélas , Madame , nous sommes tous
mortels !.... daignez vous souvenir
que Mylord même ne vit plus !

(Elle pleure.)

LADY BRUMPTON.

A la bonne heure ; mais l'animal que
nous aimons meurt tout entier : l'é-
poux ou le parent , après sa mort , est
récompensé ou puni ; c'est du moins
une consolation (*à part.*) Je sçais
que ses larmes sont fausses ; elle ne put
jamais sentir Robin. Mais surmontons,
s'il se peut , ma douleur (*haut.*)
Qu'on l'enterre , & qu'on se garde de
m'en parler jamais ... songeons main-
tenant à mon Deuil. Le Noir , dans sa
simplicité , a quelque chose de bien
noble ! ... mais pourquoi de si longues
queuës pour une veuve ?

TATLEAID.

Madame , le plus superbe des ani-
Tome VIII. V

458 LES FUNERAILLES,
maux, le Paon, a la queue la plus longue. C'est aussi la plus belle & la plus brillante des créatures, excepté le Phoenix, & Madame.

LADY BRUMPTON.

Ah, ç'en est trop, Tatleaid ! mais as-tu remarqué les doléances de Lady Sly, après avoir bû passablement ? Cela est-il bien franc ? Crois-tu qu'il y ait des femmes réellement affligées de la mort de leurs époux ?

TATLEAID.

Attendez.... Oui.... il y a, par exemple, des hommes qui laissent en mourant leurs affaires si délabrées.... (Elle parle avec des épingles dans sa bouche) qu'il est assez probable que leur trépas doit affliger leurs veuves.

LADY BRUMPTON, se regardant.

Qui diantre a inventé pour nous cet accoutrement ?..... Quand tout mon équipage sera fini, je me croirai, en faisant ma première sortie, une Ambassadrice de la République des Femmes, ou de l'état affligé des Amazones négociant pour des époux. J'ad-

ACTE V. 439
rire, en vérité, comment il est possible que deux veuves ainsi bâties puissent en se rencontrant ne pas se rire aunez !

TATLEAID, *riant.*

Ha ! ha ! ha ! Madame, vous m'efferez un jour mourir de rire avec vos saillies : j'ai manqué d'avaller toutes les épingles que j'ai dans la bouche.

LADY BRUMPTON.

Cependant la loi qui nous force à garder la maison, pendant six semaines, est un peu barbare. J'augure qu'elle n'a été établie que pour empêcher que les gens du bas peuple ne vissent les gens de qualité aussi affligés qu'ils le sont eux-mêmes en pareil cas.

TATLEAID.

Ou plutôt aussi gais.

LADY BRUMPTON.

Ha ! ha ! ha ! Tatleaid n'aura jamais le dernier : n'importe, le trait est bon, quoique tu me l'ayes volé. Allons, achève de m'habiller mais, qu'entens-tu ? Quel est ce bruit d'épées ! ... Cours vite, & vois ce que c'est Où vas-tu donc ? Veux-tu me laisser seule ? Est-ce Charlotte qu'on veut en-

460. LES FUNERAILLES;
lever par force ? Serois-tu du complot ?
Parle , en es-tu ? Vole donc , & va
voir ce que c'est (*Tattleaid sort.*)
Je n'ai ici personne à qui me fier
elle ne revient pas ! que faire ? Où
aller ? Quel parti prendre ?

TATTLEAID , *rentre.*

Ah , Madame ! . . . ah , Madame !

LADY BRUMPTON.

Eh bien , Madame ! . . . eh bien , par-
leras-tu ?

TATTLEAID.

Eh , Madame , est-ce ma faute si
une bande de Soldats rossé vos domes-
tiques & les gens du Convoi , tandis
qu'une autre troupe emporte le Corps
de votre Epoux.

LADY BRUMPTON.

Qu'entens-je ! qu'en prétendent-ils
faire ? Que signifie cette violence ? . . .
Au reste , tant plus de peine épargnée.
Mais que veulent ces gens-ci ?



SCÈNE VI.

LADY BRUMPTON,
TATLEAID. *Troupe de*
Domestiques traînant CLUMP
& BUMPKIN.

I. DOMESTIQUE.

AH, coquin!... ah, pauvre pré-
tendu Soldat, nous t'apprendrons à
vivre..... Madame, voilà deux des
scélérats qui ont emporté le Corps de
Mylord.

LADY BRUMPTON.

Interrogeons-les séparément.... Eh
bien, maraut, qui es-tu? D'où viens-
tu? Quel est ton nom?

(*Clump fait des signes, & contrefait
le muet.*)

II. DOMESTIQUE.

Ah, traître! tu parlois assez haut
tout-à-l'heure, tandis que tes chiens

462 LES FUNERAILLES,
de camarades houspilloient M. Sable...
oh, nous te ferons parler.

LADY BRUMPTON.

Amenez-moi l'autre tu ne me
nieras pas, sans doute, d'avoir connu
cet homme avant l'aventure d'aujour-
d'hui ?

CLUMP, *saluant Bumpkin.*

Le visage de ce Gentilhomme ne
m'est pas tout-à-fait inconnu.

LADY BRUMPTON.

De ce Gentilhomme ! le fripon se
moque encor de moi mais, mon
ami, vous m'avez l'air d'un honnête
homme ; qui êtes vous ? D'où venez-
vous ? Qu'est-ce que votre ami ?

BUMPKIN, *en jargonnant.*

Je ne suis maintenant qu'un simple
Gentilhomme, mais j'étois enrollé pour
Sergent dans la Compagnie de Mylord
Hardy je ne rougis ni de mon
nom, ni de celui de mon Capitaine.

LADY BRUMPTON.

Sortez tous. (*Tous sortent, à la ré-
serve de Trusty.*) Ah, M. Trusty ! My-

lord Hardy.... l'avez-vous entendu ?
Ce fils aussi impie que dénaturé , en-
vie à son pere jusqu'aux honneurs de
la sépulture (*à part.*) Je ne te
soupçonne pas moins d'être d'intelli-
gence avec lui. (*haut.*) M. Trusty ,
ne m'abandonnez pas !... Je veux ab-
solument sçavoir le fond de ce mysté-
re. Je veux voir tout-à-l'heure Mylord
Hardy. Il demeure ici derriere , si je
ne me trompe : qu'on m'apprête un ca-
rosse (*à part.*) Tatleaid , dès que
je serai sortie , conduis mon frere & ses
amis dans l'appartement de Lady Char-
lotte ; qu'ils se hâtent de l'enlever
amene moi Mademoiselle d'Epingle ,
afin qu'elle ne puisse pas servir de té-
moin contre mon frere (*haut.*)
Allons , M. Trusty.



SCENE VII.

MYLORD HARDY, *donnant
la main à LADY HENRIETTE.* M. CAMPLEY. TRIM.

LADY HENRIETTE.

IL faut avouer que M. Trim est un grand Général. Il n'est pourtant pas d'un Héros d'avoir laissé sa maîtresse dans les fers : il falloit plutôt saccager, & renverser la maison..... mais ne pensez-vous pas, Mylord, que Lady Brumpton pourroit bien ne pas tarder à venir ici?... En ce cas, de grâce, souffrez que je vous laisse.

LORD HARDY.

Au contraire, Madame, daignez rester, je vous en supplie. Vous avez demeuré dans la maison, & il se peut que vous ayez connoissance de certains faits dont on l'accuse, & dont j'ai pourtant quelque peine à la croire coupable.

ACTE V. 465
LADY HENRIETTE.

Mylord, ceci excède les bornes de la générosité. Sans parler de mes griefs particuliers, tout ce qu'elle a fait contre vous me la fait regarder comme la plus artificieuse, la plus cruelle, & la plus méchante des femmes.

UN DOMESTIQUE.

Mylord, Mylady Brumpton demande à vous parler.

LADY HENRIETTE.

Ah, je me sauve!

CAMPLEY.

Non, tenez ferme. Vous, l'épouse d'un Soldat; & vous tremblez!... non, Madame, il faut la pincer jusqu'au vif.

LORD HARDY.

Tâchez, je vous prie, de l'amuser un moment: je suis bientôt à vous.

(*Il sort.*)

LADY HENRIETTE.

Elle a plus d'esprit & de manège que nous tous ensemble.

CAMPLEY.

Peu importe: ayez seulement soin d'appuyer sur tout ce que je dirai, & d'en bien rire: je m'en sentirai plus fort, & nous l'accablerons.

V V

SCENE VIII.

LADY BRUMPTON.

M. CAMPLEY. LADY

HENRIETTE.

CAMPLEY.

Mille respects à Mylady Brumpton ! J'ai l'honneur de lui présenter Mylady Henriette Campley.... mais comment donc , Madame ? déjà en grand deuil ! cela paroîtroit étonnant de la part de toute autre veuve : mais, Lady Brumpton joint la prudence à tout l'esprit du monde. Il est de ces femmes vulgaires, qui en pareille occasion n'ont rien de prêt qu'un nouvel époux : mais j'apperçois, que votre deuil même étoit aussi préparé d'avance.

LADY HENRIETTE,

Madame se hâte, avec plaisir, de nous annoncer qu'elle est veuve.

A C T E V.

467

LADY BRUMPTON.

Et vous, d'annoncer que vous êtes dans le cas de la devenir.

CAMPLEY.

Lady Henriette vous avez de l'esprit....mais, avouez qu'en voilà aussi... ha! ha! ha!

LADY HENRIETTE.

Madame en a besoin, & n'en sçau-roit trop avoir, eu égard à la cause qu'elle a à défendre... ha! ha! ha!

LADY BRUMPTON.

Je suis bien fâchée qu'il vous man-que en cette occasion, Madame; & encor plus, de vous voir si mal secon-dée par cet aimable Cavalier.....
(*Campley chante, & danse...*) Ah, ah! je vois que vos talons servent mer-veilleusement votre tête; & je ne dou-te pas qu'ils n'aient souvent aussi-bien servi votre valeur: ha! ha! ha!

CAMPLEY, *à part.*

Peste soit de moi! je ne sçai plus que lui dire. C'est l'ordinaire, quand on cherche après l'esprit.

LADY HENRIETTE.

Peut-on, Madame, vous demander des nouvelles de M. Cabinet: A-t-il

468 LES FUNERAILLES,
visité Madame, depuis toutes ses calamités ? Peut-on, sans indiscretion, s'informer de l'état de cette affaire ?

LADY BRUMPTON.

Madame, je serois charmée de vous en instruire mais M. Campley nous entendroit peut être il est si redoutable !

CAMPLEY, *revenant à elle.*

Ma foi, Lady Henriette, je commence à croire, si je n'étois pas entièrement à vous, que je m'attendrirois pour cette belle Dame.

LADY BRUMPTON.

Les bonnes gens ! il me paroît que nous sommes assez bien ensemble. Dites-moi donc : que faites-vous ici ? Etes-vous pensionnaires de Mylord ? ou plutôt n'est-il pas le vôtre ? Eh, dix Shellings de plus ne font pas mal dans un ménage ! qu'en dit M. Campley ? Est-ce Mylady qui va au marché ? Cela seroit tout au mieux eh bien ? Point de réponse !... tâchez, du moins, de m'apprendre ce qui peut retener si long-tems Mylord ? Seroit-il par hazard avec M. l'Intendant de sa maison ?

ACTE V.
CAMPLEY.

469

Ah, quelle langue! ma foi, Lady,
nous sommes battus.

SCENE IX.

*Les mêmes Acteurs. LORD
HARDY.*

LORD HARDY.

Vous devez trop souffrir ici, Madame; ainsi mes reproches ne seront pas longs... qu'on ouvre la porte?... vous voyez votre époux, Madame; voilà le corps de mon pere... & voici l'homme qui vous accuse de l'avoir empoisonné.

LADY BRUMPTON.

Empoisonné?

TRUSTY.

Les symptômes en feront foi....
qu'on lève le poile.

LORD HARDY.

Pourrai-je soutenir cette vûë!...

(*On ouvre la bière, Mylady Charlotte en sort.*)

470 LES FUNERAILLES,

Que vois-je, ô Ciel ! c'est Lady Charlotte : c'est elle qui sort du tombeau pour me rendre la vie !.... ô transports délicieux, de surprise & de joye !... mais quoi, vous ne me dites rien ? n'est-ce que par un sourire que ma belle Charlotte répond à mon ravissement ?

LADY CHARLOTTE.

Le plaisir que cause la louange étoit encore inconnu à mon cœur ! parle, parle, cher Amant ; charme mon oreille attentive. Ah, qu'il est doux d'être loué par ce qu'on aime ! tu me crois donc digne de ton estime, comme de ton amour ?.... attends de moi les mêmes sentimens : le tems, l'âge, les plus grands malheurs, le besoin même, rien ne pourra les altérer. Ah, cher Amant, que cet instant me rend heureuse ! je te connois, je t'aime, j'en fais ma gloire, tous mes vœux sont comblés !

(Elle s'appuie sur Lord Hardy.)

LADY HENRIETTE.

Quoi donc ?.... voici du grand ! la force de la situation leur a ma foi ou-

A C T E V.

471

vert la bouche à tous deux comme ils parlent ! M. Campley , nous ne sommes plus que des novices vous m'avez eue à trop bon marché ; & il me prend envie de vous faire recommencer avec moi.

C A M P L E Y.

Chassez au plutôt cette pensée il faut , cependant , que vous ayez raison ; & ces Amans sublimes nous regardent si bien comme novices , qu'à peine ont-ils encor daigné nous honorer d'un seul regard. Nous étions pourtant leurs amis.

L O R D H A R D Y.

Cette plainte est juste , mon cher Campley mais , ne sommes-nous point pardonnables ? . . .

(*Il baise encore la main de Lady Charlotte.*)

C A M P L E Y.

Ah ; Mylord ! je vois qu'il est des occasions où l'oubli qu'un ami fait de nous peut causer un sentiment de joye : je l'éprouve dans cet instant.

(*Il embrasse Lord Hardy.*)

472 LES FUNERAILLES,
LADY HENRIETTE, & LADY
CHARLOTTE.

Ah, ma sœur ! ...

(*Elles s'embrassent.*)

LADY BRUMPTON.

Mylord, j'ouvre enfin les yeux....
tout ceci fut conduit par vous, j'en
découvrirai bientôt le mystère, & vo-
tre probité apparente ne vous sauvera
pas de ce que vous méritez..... la
mort de mon époux fut subite.....
vous aviez des intelligences dans la
maison.... produisez le Corps de My-
lord, ou je vous attaque comme par-
ricide.

TRUSTY.

Je pourrois vous répondre pour lui,
Madame : mais on dédaigne d'accabler
un adversaire sans défense..... vous
êtes perdue, Madame.

LADY BRUMPTON.

Que veut dire ce vieux penard ? Pro-
duis le Corps de ton Maître, dis-je ?
ou le tien m'en répondra. (*Trusty sort
précipitamment.*) Quoi, vous laissez
échapper cet infâme ? Ah, que ton

pere avoit raison de te deshériter !

LORD HARDY.

Vous êtes femme, Madame, & veuve de mon pere : je me tais mais, rendez-vous justice à vous-même ; songez à tout ce que je puis vous reprocher.

(*Mylord Brumpton & Trusty paroissent , à demi , & observent ce qui se passe.*)

LADY BRUMPTON.

Non , Monsieur , vous n'avez ni n'aurez rien à me reprocher. Les volontés de Mylord sont sacrées pour moi , je dois m'y conformer. Il s'est souvenu que vous aviez l'honneur de lui appartenir , & cette considération l'a empêché de vous deshériter totalement voilà ce qu'il vous a laissé , pour soutenir la dignité de Comte d'Angleterre.

(*Elle lui présente un Sheling.*)

LORD HARDY.

O Ciel , quelle insolence ! non ; cruelle , non ce n'est pas mon pere qui m'a deshérité ; c'est toi seule , ce sont

474 LES FUNERAILLES,
tes artifices qui m'ont perdu dans l'es-
prit du plus respectable des hommes :
Cette injustice est ton ouvrage , & je
ne l'impute qu'à toi.

Mylord Brumpton entre avec Trusty , d'un côté du Théâtre ; Tatleaid & Mlle d'Epingle paroissent , de l'autre.

SCENE X.

Les mêmes Auteurs. MYLORD
BRUMPTON. TRUSTY.
TATLEAID. Mlle d'EPIN-
GLE.

TRUSTY.

EH bien , Tatleaid ? ... son heure &
la nôtre est enfin arrivée !

LADY BRUMPTON.

Ah , que vois-je ? Mon Seigneur ,
mon Maître , mon Epoux est vivant !

LORD BRUMPTON , *lui tournant
le dos.*

O mon fils ! mon cher fils ! . . . M.

Campley!... Charlotte!... Henriette!... (*ils tombent tous à ses pieds.*)
O mes enfans!... mon corps est trop foible pour l'excès de ma joye.... je vais expirer de plaisir!... ô mon fils!

L O R D H A R D Y.

Fils, héritier, Amant heureux, dans l'espace d'une heure! Ciel rends moi digne de tant de prospérité!

L A D Y B R U M P T O N.

Un fils, un héritier! & moi, je ne suis donc plus rien? Quoi, mon Epoux revit, & ce n'est point pour moi! c'est pour moi seule qu'il est mort: mes larmes, mes soupirs, mes transports le trouvent aussi muet qu'insensible?

L O R D B R U M P T O N.

Il y a si long-tems que je n'ai été à la Comédie, que je ne me rappelle point le rôle que vous répétez. Pardon, Madame, si je demeure sans réponse.

L A D Y B R U M P T O N.

Fort bien, Monsieur! vous aurez du moins assez de mémoire pour vous souvenir de certain Acte qui me rend propriétaire de tous vos biens.... Illustre

476 LES FUNERAILLES,
Lord ! ceci n'est pas tiré d'une Comédie , je pense : il s'agit d'un fait aussi sérieux qu'irrévocable , tant que les Loix subsisteront.... si vous me méprisez , votre vie & votre mort me sont également indifférentes.... j'étois en deuil pour votre mort , je le serai pour votre vie.

TRUSTY.

Laissez la dire , Mylord ; un Contrat précédent rend nul celui que vous avez fait en faveur de votre épouse.

LORD BRUMPTON.

Ton amitié pour moi , te trouble & t'avengle , mon cher Trusty.... je ne me rappelle aucun Contrat qui puisse annuler le sien.... ô mon fils !

TRUSTY.

C'est ce que nous allons voir , dans le moment. Ne vous impatientez pas , Madame..... Mylords , soyez tranquilles.

(*Il sort.*)

CAMPLEY.

La confiance de Trusty me rassure... je commence à bien augurer de tout ceci.

SCENE XI.

*Les mêmes Acteurs. TRUSTY
rentre, avec M. CABINET.*

CABINET.

O Ciel !... Mylord Brumpton vivant !... fuyons.

TRUSTY.

Non, Monsieur, vous ne devez, ni ne pouvez fuir : vous pouvez encore moins rétracter ce que je tiens écrit de votre main. Mylord, l'homme que vous voyez, depuis votre mort supposée, n'a pas cessé de roder autour de l'hôtel, dans l'espoir de s'aboucher avec Mylady ou avec Tatleaid sa confidente. Elles ont affecté de faire peu de cas de lui, dans l'intention sans doute d'acheter son silence à meilleur compte, & de l'écarter pour jamais. Après s'être introduit dans l'hôtel, le hazard l'a conduit à la porte de votre appartement ; il vous a vû, jugez de sa ter-

478 LES FUNERAILLES,
reur !... Pressé par ses remords, & se regardant comme la cause de la perte de votre famille, il a enfin pris le parti de m'écrire cette lettre, par laquelle il avoué & déclare qu'il étoit marié secrètement avec Madame, six mois avant que vous l'eussiez connue.

TOUS ENSEMBLE.

Ciel !... (*Tous la regardent d'un air de mépris.*)

LADY BRUMPTON, *se remettant de son trouble.*

Tout est donc découvert !.. (*à Cabinet.*) Eh bien oui, monstre, je suis ta femme. Tu l'as voulu ; rentre avec moi dans la médiocrité : viens partager ma honte, viens être la victime de mariage. C'est toi, lâche, qui me guidas dans les obscurs sentiers du crime ; c'est toi qui m'inspiras que le bien & le mal étoient également indifférens : tu t'en repens infame ! Ainsi qu'une furie, sans cesse attachée à tes pas, je me charge du soin de te faire expier tes forfaits.

(*Cabinet se cache le visage & se sauve. Elle sort furieuse, en le suivant. Tatleaid la suit.*)

S C E N E XII. &
D E R N I E R E.

MYLORD BRUMPTON. LORD
HARDY. LADY CHAR-
LOTTE. LADY HENRIETTE.
M. CAMPLEY. M. TRUSTY,
- TRIM. Mlle D'EPINGLE. &c.

MYLORD BRUMPTON.

JE vous vois tous confus , ainsi que moi !.. Approchez, mes enfans : je vous regarde tous comme tels ; ainsi je vous ouvre mon cœur. Puis - je être trop sincère avec vous ! Cette femme est sans doute bien méprisable : je ne puis cependant la haïr , ni me résoudre à la laisser jamais dans l'indigence.... Je vous avouerai même , que sans ses noirs projets contre les filles de mon ami , (qui m'ont ouvert les yeux sur son caractère , & sur mon injustice envers mon fils) je n'aurois peut-être pas eu la force de secouer le joug funeste dont vous me voyez maintenant rougir. La découverte de son premier ma-

480 LES FUNERAILLES ,
riage achevé , en m'humiliant , de me
guérir de ma foiblesse ; & le mépris oc-
cupe maintenant dans mon cœur la
place qu'occupoit l'amour... O Trus-
ty ! ô fidèle restaurateur de ma gloire
& de ma maison ! Comment pourons-
nous dignement reconnoître ton zèle ,
& tes bienfaits ? de quel prix pour-
rons-nous les payer ?

TRUSTY.

Il n'en est qu'un , Mylord . . . C'est
de ne m'en parler jamais.

LORD BRUMPTON. *

O mes amis ! Votre félicité sera dé-
ormais la mienne : j'y vais appliquer
tous mes soins. Puisse l'amour, l'hymen,
& l'amitié vous rendre aussi fortunés
que je le désire !.. Puissiez-vous, en n'ou-
biant jamais les malheurs dont je ne
me suis sauvé que par une espèce de mi-
racle , n'avoir que des inclinations con-
formes à votre rang & à votre âge !...
Quand la nature affoiblie ne doit plus
aspirer qu'au repos , sages , craignez
l'amour !

* J'abrège ici une longue Tirade de My-
lord Brumpton , qui , quoique belle , fait à
ce que je crois languir la fin de la Pièce.

Fin du Tome VIII.



